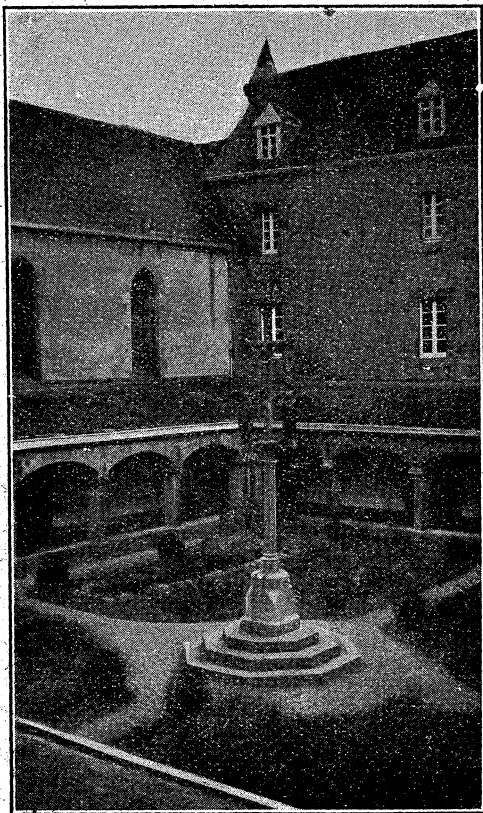


ANNÉE 1934

# L'ECHO DU CALVAIRE



Bulletin de l'Association Amicale  
des Anciennes Elèves du Pensionnat du Calvaire  
de Landerneau

◆ ◆ ◆ ◆ ANNÉE 1934 ◆ ◆ ◆ ◆

# L'ECHO DU CALVAIRE

Bulletin de l'Association Amicale  
des Anciennes Elèves du Pensionnat du Calvaire  
de Landerneau

Cotisation annuelle..... 5 francs.

Cotisation perpétuelle... 200 francs.

Compte Chèque Postal : 20.129 Rennes - Madame la Directrice, Pensionnat du Calvaire

## SOMMAIRE :

|                                                                              | PAGES |
|------------------------------------------------------------------------------|-------|
| I. — Invitation à la Retraite et à la Réunion<br>annuelle de l'Amicale... .. | 5     |
| II. — La Retraite et la Réunion de 1933 ... ..                               | 6     |
| III. — Congrès de l'Union générale des Amica-<br>les, Rennes ... ..          | 11    |
| IV. — La Vie au Calvaire ... ..                                              | 14    |
| V. — Chronique musicale ... ..                                               | 44    |
| VI. — Impressions d'une « Romée » 1934 ... ..                                | 47    |
| VII. — Visions lointaines. — Les fêtes d'autrefois                           | 55    |
| VIII. — Retour sur le passé ... ..                                           | 66    |
| IX. — Avis pratique ... ..                                                   | 87    |
| X. — « In Memoriam » Sœur Marie de la Nativité                               | 88    |
| XI. — Nos associées défuntés ... ..                                          | 89    |
| XII. — Carnet de famille... ..                                               | 90    |
| XIII. — Changements d'adresses ... ..                                        | 93    |
| XIV. — Nouvelles adhérentes titulaires et honoraires                         | 94    |

## Invitation à la Retraite et à la Réunion de notre Amicale

---

La Retraite sera prêchée cette année par le Révérend Père Bésiade, Dominicain. Elle s'ouvrira le mercredi 25 juillet.

Très instamment, nous invitons toutes nos associées à venir y prendre part. Vous nous approuverez, nous en sommes persuadées, de supprimer désormais les petits feuillets d'invitation, laissant l'*Echo* vous porter notre très pressant appel et la prière de nous informer sans trop tarder si nous pouvons vous inscrire au nombre des Retraitantes.

Le dimanche 29 juillet, nous aurons la réunion annuelle de notre Amicale. Nous vous demandons, chères Associées, d'y venir en grand nombre, désireuses de fêter avec vous le troisième Centenaire de la fondation du Calvaire de Quimper (5 novembre 1634).

Notre Amicale n'existait pas en 1925 et nous n'avons pas pu vous inviter à célébrer le troisième centenaire du Calvaire de Morlaix (18 mars 1625). Aussi, si vous le voulez bien, nous fêterons dans un même reconnaissant souvenir les deux Monastères dont l'union en 1813 fut l'origine du Calvaire de Landerneau.

L'*Echo* de 1932 (page 30) ayant donné quelques détails sur les débuts de ces deux fondations, nous n'y revenons pas et nous nous bornons à vous prier de venir aussi nombreuses que possible à notre réunion du 29 juillet.

# La Retraite et la Réunion

## de 1933

▼ ▼ ▼

Un lever de soleil splendide fait présager une belle journée. Hier soir, déjà, sont arrivées quelques-unes de nos Anciennes que les occupations de la saison avaient empêchées de venir dès le début de la Retraite. Demain encore, les vacances, qui ont ramené à la maison collégiens et pensionnaires, les villégiatures éloignées, les grands travaux de l'été vont priver un grand nombre de nos adhérentes de l'assistance à notre Réunion annuelle. Cependant les privilégiées seront encore assez nombreuses pour que les coudes se touchent au réfectoire et que la grande salle se pare d'une belle couronne.

Le Révérend Père de Monléon avait bien voulu remettre sa Messe à 10 h. 1/2; aussi cette année n'avons-nous pas eu la cruelle déception de l'an dernier. Les premières arrivées avaient déjà pris contact et s'étaient ensuite dispersées dans l'enclos pour retrouver aux lieux connus les souvenirs et les émotions d'antan.

La vieille cloche a retenti et, par atavisme, sans doute, car on a perdu l'habitude de cet appel, on regagne le réfectoire où l'on se retrouve et se reconnaît avec parfois une égale surprise, mais toujours avec une même joie. Le « Plat de langues », comme l'appelaient spirituellement l'ancien Evêque de Quimper, Monseigneur Lamarque, ne fit pas tort à ceux du menu. On retrouvait au Calvaire son appétit de pensionnaire qu'excitait encore le choix des vieilles préférences, pommes de terre frites et merveilles, en particulier.

Après les grâces, visite au Cimetière, où deux nouvelles tombes appelaient nos prières. C'est sûrement une joie pour l'Amicale du Paradis de recevoir le salut de sa sœur d'ici-bas, communion des Saints dont les bienfaits sont de toutes les heures. C'est devant ces tombes que revient surtout le souvenir du bien dont telle ou telle des Mères et Sœurs a été l'instrument pour nos âmes et ce souvenir rend plus fervente notre prière reconnaissante.

Mais le dîner commencé un peu tard s'est prolongé, si bien qu'au sortir du Cimetière, il est déjà l'heure de gagner la grande salle pour la réunion officielle.

M. l'Aumônier en a bien voulu accepter la Présidence et inviter le Révérend Père de Monléon à l'accompagner. C'est une grande joie pour les retraitantes, toutes pénétrées encore des avis que le Révérend Père leur a donnés avec tant de compétence et de dévouement.

M. l'Aumônier ouvre la séance par le « Veni Sancte » et après avoir remercié les adhérentes de s'être arrachées aux impérieuses nécessités du moment pour répondre à l'invitation du cher Calvaire, il leur recommande le zèle pour gagner à l'Amicale de nouvelles recrues, au Pensionnat des élèves, aux Maîtresses des aides intelligentes et dévouées; puis il laisse la parole au Révérend Père de Monléon. Il nous pardonnera avec sa bienveillance habituelle, de rapporter si mal ce qu'il a dit si bien.

Mesdames, Mesdemoiselles,

Je saisis avec plaisir l'occasion de vous dire combien j'ai été profondément édifié, charmé de cette Retraite, j'ai trouvé en vous une grande bonne volonté, un grand esprit de piété, un véritable esprit chrétien.

Lorsque, il y a deux ans, je suis venu au Calvaire pour la première fois, je n'avais pas vu les élèves. J'avais le désir de les voir, je me demandais ce qu'étaient les enfants en ce Monastère Benedictin. Le Bon Dieu a permis que ce désir n'ait pas été déçu. J'ai vu les petites à l'Eglise; à leurs mines éveillées j'ai pu me rendre compte de leur formation chrétienne, de leur bonne tenue. Cette fois-ci, j'ai vu les Anciennes. Elles m'ont, je crois, trouvé un peu sévère; mais cela convient à un moine et aussi à un Père, et elles savent que c'est un cœur de père que je leur ai apporté. J'ai été heureux d'entrer en contact avec les Anciennes, heureux de les voir prendre part aux chants de la Messe qui sont si doux ici. On dit que M. l'Aumônier est un Benedictin; moi je vous assure, que, au point de vue de la Liturgie, il pourrait rendre des points à bien des Benedictins. J'ai pu juger de la formation qu'il vous donne et bénir Dieu des résultats.

J'ai parlé d'Action Catholique. Le Calvaire est un foyer d'Action Catholique. C'est une citadelle de Dieu, un véritable foyer de vertus. Les trois vertus que je vous ai demandées en rayonnent : l'esprit de prière; ici, on récite le grand Office qui est la Prière par excellence de l'Eglise; le zèle du bon exemple; au Calvaire on mène une vie austère, intercession des plus puissantes auprès de Dieu et des plus efficaces auprès du prochain. Cette intégrité de vie chrétienne est un moyen d'apologétique, de conversion auquel on ne résiste pas. Rien ne frappe davantage les incroyants. Je vous citerai le cas d'un homme qui s'est converti uniquement pour avoir vu la filleule d'un de ses amis entrer au Couvent. Le Calvaire



est certainement une Maison où l'on pratique ces trois vertus. Les Maîtresses y forment des jeunes filles chrétiennes, « une des plus belles choses du monde » dit Saint Ambroise; et, par conséquent, des Mères chrétiennes; et c'est si grand, si important, et nous en avons tant besoin aujourd'hui!

Je suis heureux de connaître cette partie de Bretagne, si profondément chrétienne. On est grandement consolé de penser : « Il y a ici un coin de terre où toute la vie est subordonnée à la loi de Dieu. » En voyant les enfants me saluer dans la rue et les hommes dans les champs interrompre leur labeur pour soulever leur chapeau à mon passage, je pensais à Paris, à cette banlieue, où l'ouvrier travaille d'une manière abrutissante. Et je me disais : « Où est l'idéal? Ne nous trompons-nous pas en croyant élever l'homme en intensifiant le travail? » La vraie vie civilisatrice, elle est ici, dans le travail subordonné à la loi de Dieu. C'est nous, les gens des villes, qui sommes en retard.

Je suis sûr que le Calvaire jouera son rôle de citadelle de Dieu et rayonnera sur toute la région. J'appelle les bénédictions du Bon Dieu, de la Très Sainte Vierge, de Notre Père Saint Benoît, sur cette Maison pour qu'elle continue son œuvre, pour qu'elle nous donne toujours des jeunes filles chrétiennes et de véritables mères. »

Ces quelques pensées étaient un écho de l'admirable retraite que nous avait donnée le Révérend Père et qui se résume dans ces deux mots : Action Catholique. A la messe du matin, le Révérend Père nous en avait fait d'ailleurs la très belle synthèse. On n'est jamais seul; on se doit toujours à un autre; l'apostolat du bien ou du mal est de rigueur. Rappelons-nous le terrible reproche de Dieu à Caïn : « Qu'as-tu fait de ton frère? » Et Jésus a dit : « J'ai soif. » Cette soif des âmes, nous devons en avoir hérité du Maître. Mais pour gagner des âmes, pour faire de l'Action catholique, il faut d'abord donner l'exemple d'une vie intégralement chrétienne et donc se sanctifier; puis payer de sa personne, mais en parfaite dépendance de l'autorité ecclésiastique. Le respect de la hiérarchie est la condition, non seulement de tout succès dans l'Apostolat, mais même de tout bon résultat, quelque petit qu'il soit. « Celui qui ne marche pas avec moi, est contre moi. »

Mais, chères Associées, vous avez encore dans la mémoire ces mots si expressifs qui étaient tout un programme de vie, et qui pourrait oublier les instructions sur la mort, sur la charité, et celle non moins frappante sur le choix et la valeur des lectures. Aussi étions-nous de cœur avec M. l'Aumônier pour remercier le Père de Monléon pour qui nous avions déjà prié, mais que nous ne pourrions oublier. Nous nous promettons de faire hon-

neur à ses recommandations, d'être de vraies enfants du Calvaire, c'est-à-dire de vraies chrétiennes, de vraies apôtres, de fidèles et dévouées auxiliaires du clergé et même, au besoin, M. l'Aumônier peut le croire, des cheftaines industrieuses et pleines de cœur pour tous les petitsouveaux de France et de Bretagne.

Madame Crouan, Présidente de notre Amicale, prit alors la parole pour remercier, avec sa bonne grâce habituelle M. l'Aumônier et le Révérend Père.

« Monsieur l'Aumônier,

« A vous notre premier merci pour avoir accepté avec tant de bienveillance de présider notre réunion annuelle et d'y avoir invité le Révérend Père de Monléon à qui nous devons tant de reconnaissance après une si bonne retraite. Vous nous avez rappelé, mon Révérend Père, que le chrétien est, devant Dieu, responsable de l'âme de ses frères; mais que pour travailler au salut des âmes, il faut d'abord se sanctifier soi-même, puis se donner tout entier au prochain dans un esprit de totale soumission aux prêtres qui nous dirigent.

« Mesdames et Mesdemoiselles, je suis certaine de pouvoir assurer en votre nom le Révérend Père que vous suivrez ses directives et que vous vous montrerez de zélées, dévouées, obéissantes coopératrices du clergé dans toutes les œuvres qui se réclament de votre charité.

« Mais permettez-moi de mettre à cette heure, en première ligne de compte, le dévouement à notre cher Calvaire. M. l'Aumônier et le Révérend Père m'approuveront, j'en suis persuadée.

« Recueillez autour de vous les adhésions d'anciennes élèves qui ignorent encore notre Association amicale. C'est facile, car vous savez comme moi avec quel plaisir on se reconnaît comme anciennes compagnes. Multiplier les membres de l'Amicale, c'est resserrer l'union avec notre chère Maison, mais c'est aussi lui préparer de nombreuses élèves et c'est peut-être encore favoriser quelques vocations qui prolongeront le bien dont nous sommes aujourd'hui les bénéficiaires.

« Ce sera là travailler à une des formes de l'Action Catholique dont le Révérend Père nous a si bien parlé. Vous êtes venues nombreuses cette année, que chacune de nous puisse l'an prochain éprouver la joie d'avoir contribué par son dévouement à l'Amicale à multiplier ses membres et à les amener à notre réunion annuelle.

« La bénédiction que nous sollicitons de M. l'Aumônier et du Révérend Père nous méritera les grâces nécessaires à notre apostolat. »

M. l'Aumônier et le Révérend Père bénirent notre nombreuse Assemblée avant de se retirer, puis on se diri-

gea vers la Chapelle pour les Vêpres et le Salut de clôture.

Ce fut le petit nombre qui eut la joie d'achever la journée dans les vieux murs par la procession traditionnelle dans les couloirs et les cloîtres au chant des cantiques d'autrefois, et de renouveler devant la Vierge de la Tribune notre Consécration à Marie que notre chère Présidente récite avec tant de conviction et de cœur.

Le lendemain, la Maison reprenait le grand silence des vacances. Si nous étions parties le cœur partagé entre la joie des heures inoubliables de cette grande journée et la tristesse de reprendre si vite les armes, nous avions conscience cependant d'être plus fortes, plus décidées à rester fidèles aux résolutions prises ou renouvelées. Satisfaites aussi d'avoir donné à nos anciennes Maîtresses cette preuve d'affection et de reconnaissance.

Et nous vous en remercions, chères Anciennes. Oui, c'est une vraie joie et qui paye de bien des sacrifices de constater cette fidélité de vos cœurs; d'entendre des mères et des grand'mères nous répéter : « Ce que nous avons de bien, c'est à vous, après Dieu, que nous le devons. Nous avons passé vingt ans, trente ans, quarante ans, cinquante ans même, dans le monde depuis notre sortie du Pensionnat et ses principes restent la règle de notre Vie. Nous nous reconnaissons à cet amour du devoir, à cet esprit de famille, à cette simplicité de bon aloi qui se sous-entend dans l'expression « ancienne élève du Calvaire ».

Merci, chères Anciennes. Que le Bon Dieu continue son œuvre et la bénisse toujours; c'est le souhait de nos cœurs et la prière de nos lèvres.



## Congrès de l'Union Régionale des Amicales de l'Enseignement Libre



Le jeudi 21 septembre 1933 se tenait à Rennes le Congrès régional des Amicales. Notre Association devait être représentée à cette belle Réunion. Joséphine Bergot, de Lannilis, toujours dévouée au Calvaire, voulut bien accepter le mandat. Ce fut vraiment une grande journée d'action catholique. Huit cents amicalistes bretons, sous la présidence de Mgr l'Archevêque de Rennes entouré de N.N. S.S. Tréhiou, Evêque de Vannes; Co-gneau, auxiliaire de Mgr l'Evêque de Quimper; Gry, Recteur de l'Université Catholique d'Angers. Il remercie les Amicalistes d'avoir répondu si nombreux à son appel, et dit sa fierté de voir les écoles libres si florissantes en Bretagne et sa volonté d'assurer leur avenir. Puis il donne la parole à M. de Langlais, qui mène le bon combat depuis si longtemps et avec tant d'abnégation.

Après avoir proclamé le dévouement absolu et l'obéissance filiale des amicalistes à l'Eglise catholique, M. de Langlais rend compte de la vie des Amicales affiliées à l'Union régionale de l'Ouest :

Le nombre des Amicales augmente rapidement. Il y en a aujourd'hui 198 avec 46.618 adhérents. Mais nous sommes encore loin du but, il faut une Amicale auprès de chaque Ecole, il faut donc fonder plus de mille Amicales nouvelles. Alors, mais alors seulement, nous pourrions envisager avec confiance ces deux tâches aussi importantes qu'urgentes : le recrutement des maîtres, l'organisation de l'enseignement post-scolaire. Unis, les amicalistes pourront mieux travailler à la réalisation du souhait exprimé dans leur devise : « Que votre Règne arrive, ô Christ-Roi, par l'Ecole ! » (1).

Les différents rapports à l'ordre du jour devant le Congrès firent plus de lumière dans l'esprit des Congressistes et réchauffèrent encore leur cœur pour exci-

(1) Nous nous permettons d'emprunter quelques lignes au remarquable rapport de Monsieur le Chanoine Grill, Inspecteur des Ecoles libres du Finistère, dans l'espoir que la *Semaine Religieuse* de Rennes voudra bien nous le pardonner.

ter leur zèle et leur générosité. Mentionnons surtout ceux du jeudi, qui vit la plus grande assemblée.

1°) M. l'abbé Deffains, missionnaire, diocésain, montre que « l'Ecole libre est un barrage qui endigue les maux de l'Ecole sans Dieu », mais il la faut soutenir par l'Amicale qui lui apporte l'aide morale et l'aide matérielle nécessaire à sa prospérité.

2°) M. l'amiral Exelmans — ce marin qui en brisant son épée plutôt que de livrer aux Soviets la flotte russe réfugiée à Bizerte, écrivit une des plus belles pages de l'Histoire de la Marine française — prouve que ce n'est pas seulement le nombre qui assure la force, mais encore une bonne organisation, en exposant celle de la Section diocésaine du Finistère qui compte plus de la moitié des Amicales de l'Ouest : 103 sur 198.

3°) M. le chanoine Salomon, Directeur diocésain de Quimper, complète le rapport de M. l'amiral Exelmans en exposant le programme de la réunion annuelle d'une Amicale : le matin, réunion du Bureau, au cours de laquelle le délégué de secteur ou l'inspecteur diocésain demande compte de la vie de l'Amicale durant l'année écoulée et donne les avis utiles; dans l'après-midi, réunion générale avec conférence, puis séance récréative, quand on le peut. Nous terminons la nôtre par les Vêpres et le Salut, les heures des trains ne permettant pas de prolonger la séance.

Après le banquet, servi à l'Ecole Notre-Dame, où l'on goûta également le menu et les toast portés par M. Marcille, M. de Langlais et Mgr Mignen, on se retrouva à la salle de réunion.

Au début de la séance, Mgr l'Archevêque annonce que le Souverain Pontife a conféré à M. de Langlais la Croix de chevalier de l'Ordre de Saint-Grégoire Le Grand. Après avoir énuméré les nombreux motifs qui valent à notre Président cette haute distinction, il lui remet la décoration, tandis que les assistants applaudissent avec enthousiasme.

Très ému, M. de Langlais remercie le Souverain Pontife et son représentant, Mgr Mignen. Avec une modestie charmante, il assure que cette croix a été méritée par... les autres, mais qu'il essaiera de la mériter lui-même en travaillant plus que jamais pour l'Enseignement libre.

Et la parole est à M. Chemin, le dévoué et spirituel Secrétaire général de la Fédération.

Passant de la Section diocésaine à la Fédération nationale, M. Chemin étudie la vie de l'Amicale dans son cadre le plus large. Les Amicales sont le contrefort de l'Ecole, elles la soutiennent contre les poussées intérieures et les assauts extérieurs. En coordonnant les efforts, l'Union Régionale peut obtenir des résultats merveilleux; en huit années, telle Union du Nord a procuré 1.725.000

francs à ses écoles; en un an, elle a trouvé 65 volontaires de l'Enseignement libre. — Le but de l'Union Régionale est de susciter des Amicales et de réaliser les vœux des Congrès.

Au-dessus de l'Union se trouve la Fédération Nationale qui coordonne les efforts, centralise les résultats et donne les consignes de caractère général. La première de ces consignes est de fonder une Amicale auprès de chaque école. L'Amicale peut sauver l'Ecole. Ce que va montrer M. Philippe Henriot en soutenant la thèse des Droits de la Famille sur l'enfant. Thèse que défendront à la Chambre nos députés catholiques avec plus de courage et d'espoir s'ils se sentent soutenus par la force de plus en plus puissante des Amicales.

L'assistance fait une ovation à M. Henriot, qui fut instituteur libre, un aristocrate de l'enseignement libre, disait M. François Allard, mais instituteur tout de même.

La série des discours est close. Il appartient au Chef de dégager les conclusions et de donner les consignes.

Voici les consignes que nous donne Mgr l'Archevêque :

1°) Fonder partout des Amicales.

2°) Monter la garde autour de l'Ecole libre, qui est menacée, la défendre. Pour remplir ce devoir, qui est un devoir civique, il faut être unis.

3°) Se dévouer pour entretenir les Ecoles libres et en créer de nouvelles.

Nous ferons nôtre la prière par laquelle M. le chanoine Grill termine son bel article et qui fut la dernière de Son Excellence Mgr l'Archevêque de Rennes, après avoir donné le Salut du Saint-Sacrement : « Que votre Règne arrive, ô Christ-Roi, par l'Ecole! »



# LA VIE AU CALVAIRE



## Confirmation, 2 Juin 1933.

Le gai carillon des cloches du Calvaire annonçait à tous les alentours l'arrivée de Son Excellence Mgr Duparc, notre Evêque vénéré, qui venait donner la Confirmation à 34 de nos pensionnaires. Et le spectacle, pour qui pouvait le contempler, n'était pas banal en plein vingtième siècle. La grande berline de voyage que traînaient deux fort beaux chevaux avait son cadre approprié dans la grande allée qui conduit au Monastère. Et lorsque son Excellence en franchit le seuil, l'illusion fut complète. C'était bien la noble majesté du grand siècle; mais tempérée de la plus paternelle bonté dont nous allions encore une fois éprouver les effets.

A trois heures commencèrent les cérémonies de la Confirmation. Aux 34 privilégiées de la Maison, s'étaient joints une quinzaine d'enfants de Landerneau que les examens des Bourses avaient privés de recevoir ce Sacrement dans leur paroisse.

Après un cantique au Saint Esprit, chanté très pieusement et avec beaucoup d'ensemble, Mgr parla. Impossible de reproduire une si éloquente exhortation; nous ne pouvons qu'en indiquer les idées principales qui furent si magnifiquement développées. Le chrétien confirmé devient le soldat de Jésus-Christ. Qu'est-ce qu'un soldat? C'est un homme qui s'oublie toujours; c'est un homme qui ne s'appartient plus, mais qui est tout à son pays et cela jusqu'à la mort s'il le faut. Le confirmé aussi n'est plus à lui; il est à Jésus-Christ à qui il doit se dévouer jusqu'à la mort. Mais pour remplir cette tâche, le chrétien doit aimer Notre Seigneur et il ne l'aimera pas sans le connaître. La lecture méditée du Saint Evangile nous apprend ce que Jésus a fait pour nous et ce qu'il attend de nous. On ne connaît plus Notre-Seigneur. Il nous faut reprendre cette sainte étude si nous voulons accomplir notre devoir de chrétien.

Les enfants s'approchèrent ensuite avec beaucoup de piété pour recevoir le sacrement de Confirmation. Mgr

était assisté de M. le chanoine Joncour, de M. le chanoine Corre, Curé-doyen de Landerneau, et de M. l'Aumônier. Nous eûmes la bonne surprise d'entendre proclamer une Indulgence plénière aux conditions ordinaires pour les assistants, faveur qu'a obtenue Son Excellence lors de son dernier voyage « ad limina ».

Mme Pierre Crouan, la sympathique Présidente de notre Amicale, avait accepté d'être la marraine de nos heureuses confirmées.

Après la Cérémonie, Mgr vint à la salle de Communauté où Maîtresses et enfants s'étaient réunies. Mgr accueillit avec la plus délicate bonté le modeste compliment et parla en père, avec nos enfants. Jamais son Excellence ne s'est montrée plus simple, plus affectueuse même, avec nos chères petites; nous en étions aussi ravies qu'elles et avec plaisir aurait-on prolongé la réception si on n'avait craint d'ajouter une fatigue à celles de cette tournée de Confirmation déjà si laborieuse.

Monseigneur offrit un jour de congé qui fut accepté avec des transports de joie. Il sera ajouté aux vacances, ce qui devancera la sortie d'un jour.

Au moment de quitter la salle de Communauté, les nouvelles Confirmées eurent une agréable surprise. Mme Crouan offrit à ses filleules en plus d'une jolie image-souvenir, un délicieux cornet de dragées. Pensée délicate qui ramenait encore le souvenir du Baptême. L'aimable marraine avait d'ailleurs offert à Mgr une boîte superbe quand il la bénissait au départ. Son Excellence eut l'exquise délicatesse de faire dire à Mme Crouan qu'on avait fait honneur aux dragées trouvées délicieuses.

Le samedi matin, nous eûmes le bonheur d'assister à la Messe de Monseigneur et de communier de sa main. Peu de temps après, le carillon annonçait le départ de Son Excellence. Toutes les joies ont leur fin. Mais le Calvaire servant de pied à terre aux Evêques du diocèse les consolations de ces jours derniers se renouvelleront peut-être sans tarder.

## Communion solennelle, 15 Juin. 1933.

L'humble confiance en Dieu n'est jamais déçue. On avait bien à craindre les jours précédents que, le jeudi, la Procession du Saint-Sacrement ne pût sortir, c'était l'orage et la tempête; mais les petites de la Communion solennelle priaient avec ferveur et elles ont obtenu une journée délicieuse, la plus belle, assurément, du printemps, merveilleux déjà cette année.

La vision si pure et si lumineuse de la Chapelle, le recueillement des pensionnaires sous leur parure blan-

ché, la simplicité et la piété du chant, sont toujours une occasion d'édification pour les parents, bien qu'ils ne viennent pas tous pour la première fois. Cette année, le clergé était moins nombreux, car les obsèques de M. Kerléoguen, ancien Curé de Guipavas, avaient changé les projets de nombreux prêtres de la région. Mais il y avait tout un petit bataillon d'enfants de chœur qui ont contribué par leur tenue très édifiante, à l'éclat de la fête.

Le Révérend Père Joie, Prieur de l'Abbaye de Kerbénéat, avait prêché la Retraite préparatoire. Avant la Communion le matin, et le soir avant la rénovation des promesses du Baptême, les enfants purent jouir encore de la doctrine si pratique de ses instructions que le zèle ardent du Révérend Père rendait encore plus persuasive.

La Procession se déroula comme d'habitude autour du cloître d'abord, puis par la grande rampe, au verger et revint à travers le jardin et la cour de récréation. M. l'Aumônier portait le Saint-Sacrement et l'assistance était parfaitement recueillie. Le reposoir au pied du Calvaire du cloître, était plus joli que jamais ; car les fleurs n'avaient pas manqué et, même effeuillées, elles formaient un tapis dont le dessin et les couleurs étaient d'un art achevé. Le bon Dieu a dû bénir tout particulièrement les artistes.

La Cérémonie du renouvellement des Vœux du Baptême est toujours imposante et favorise à tous les retours aux pensées sérieuses. A-t-on souvent le temps de songer aux responsabilités des promesses que d'autres firent pour nous?... Et pourtant l'éternité en dépend.

Il est bon d'en entendre le rappel de temps en temps.

La procession autour de l'enclos en l'honneur de la Très Sainte Vierge termina la fête. Les vingt-quatre petits surplis blancs et soutanelles rouges y mettaient encore une note très liturgique et très pieuse. Il est vrai que ce petit effort ne devait pas être trop pénible après le substantiel dîner et l'agréable goûter dont la bande joyeuse avait profité sous la surveillance d'un grand ami Scout que l'administration remercie de tout cœur.

Le lendemain, comme pour faire ressortir les délicatesses divines, la pluie tombait de nouveau ; mais après sept jours bien mauvais, le beau temps permit encore à la procession de sortir. Cependant pour ne pas s'exposer imprudemment au déluge, le second reposoir fut préparé à la chapelle des classes. Mais les enfants avaient fait de chaque fenêtre dans la petite cour une corbeille de fleurs, l'aspect en était des plus jolis et très original, car chacune y avait mis son goût personnel. Le lendemain au soir, en la fête du Sacré-Cœur, procession traditionnelle dans les grands couloirs avec le re-

posoir du premier étage. Elle est la plus simple ; mais elle n'est certainement pas la moins goûtée, elle répond si bien à l'esprit de la fête du Sacré-Cœur : recueilliment dans l'amour et la réparation.

### Cinéma Parlant, 14 Juillet 1933.

La bonne surprise que nous a de nouveau ménagée M. Le Bourhis ! et peut-être mieux goûtée encore que l'an passé, parce qu'on la comprenait mieux ! Une séance de cinéma parlant, à la fois instructive et amusante, et préparée par un cœur de papa désireux de faire plaisir à tous les petits yeux brillants de curiosité et de joie qui se braquaient sur son écran. Voilà quelle a été encore la grande attraction du 14 juillet au Pensionnat. Elle fut précédée d'une charmante application des principes de charité du scoutisme ; car petit Louis, louve-teau d'hier, dès sa sortie de l'auto, offrait une liste de 50 billets de loterie recueillis par ses soins. Et sans attendre nos mercis bien mérités, il se mit à la disposition des Maîtresses chargées de l'organisation de la salle pour chercher, porter, placer bancs et tabourets de tout genre. Que de B. A. le Ciel lui aura comptées !... Mais si jamais nous avons pu douter des bienfaits du scoutisme, l'exemple était assez probant pour lui accorder désormais toute notre confiance. Vive petit Louis !

La salle était plus remplie que l'année dernière ; car sur la parole de M. Le Bourhis, qui nous avait assurées qu'elle pouvait contenir 400 spectateurs, et avec sa délicate autorisation, les enfants de la Providence et celles des Dames de Saint-Thomas de Villeneuve étaient venues grossir les rangs des nôtres, très heureuses de leur procurer ce petit plaisir.

Le programme se déroula sans la moindre anicroche et, grâce à l'expérience faite l'an passé par M. Le Bourhis, soigneux toujours de perfectionner son travail, avec une vision peut-être encore plus nette qu'à la première séance. Pathé-Journal a toujours du succès. C'est l'actualité avec ce qu'elle peut apporter d'inquiétudes ou de consolations ; puis c'est faire connaissance avec les héros du jour si divers : personnalités religieuses, principes, politiques, littéraires, artistiques ou... sportives ; la curiosité toujours avide, s'y trouve satisfaite. D'ailleurs, le programme répondait à tous les goûts. La délicieuse vision du vieil autrefois que cette « Mère Bon Temps », toujours d'actualité d'ailleurs, car la jeunesse est éternellement l'heure de la gaieté et de la bonne humeur. Doutez-vous qu'à notre époque seulement il faut travailler pour réussir ? Le bon <sup>enfer</sup> ~~Haydn~~ vous fera pleurer devant les déboires et les souffrances qu'un talent con-

trarié par l'autorité paternelle lui a valu. Et si vous croyez que tout vient sans peine et que les fournisseurs vous font gratis la vie chère, suivez nos marins dans leurs grandes pêches. Que de dangers ils affrontent pour alimenter votre table de ce poisson que vous trouvez trop coûteux parce que l'Océan ne se paye pas. Tout cela était le côté sérieux et instructif du programme. Mais il y avait aussi le côté artistique et la belle musique de Haydn nous a montré ce que l'Art aurait perdu si le Duc de Saxe n'avait pris parti pour l'enfant persécuté. Enfin la gaieté a eu sa part et nos bambines se sont bien amusées devant les cabrioles et les métamorphoses de Toby et consorts. Belle séance enfin, dont nous ne saurions trop remercier M. Le Bourhis et son aimable famille que nous avons ainsi le plaisir de revoir. Nous regrettons toujours que la mère de famille ne puisse s'associer à notre joie. Mais nous comprenons que ses devoirs la retiennent et que sa parfaite abnégation fasse son bonheur et celui qu'elle procure aux autres. Nous exprimons aussi tous nos regrets à Simone Stervinou (Mme Malléjac) qu'une mauvaise angine l'ait privée de nous présenter sa petite Nicole, que nous aurions été si heureuses de connaître. C'est certainement partie remise. Merci encore à tous et que le Bon Dieu bénisse largement tant de délicat et affectueux dévouement au vieux Calvaire.

### Distribution solennelle des Prix, 17 Juillet 1933.

Quelle émotion pour les anciennes générations quand ces paroles étaient prononcées autrefois dans la grande salle, ornée pour la circonstance, présidée par M. l'Aumônier, et où la table monumentale drapée de blanc était surmontée d'un diadème de couronnes d'or ou de feuillage d'un beau vert agrémenté de pâquerettes. L'étalage des couronnes a disparu; mais les livres s'étagent encore sur une table plus modeste et, bien qu'ils ne soient plus dorés sur tranche, ils n'excitent pas moins la convoitise de nos enfants du 20<sup>e</sup> siècle, moins émotives peut-être, mais tout aussi ardentes pour le succès et la lecture.

Bien monotone encore serait la lecture du palmarès si de gentils intermédiaires ne venaient l'égayer. Joli défilé de petits soldats de France qui exécutent leurs manœuvres d'un entrain tout martial et d'une charmante bonne humeur. Une saynète des moyennes a donné aux maîtresses une excellente leçon de pédagogie, et a prémuni nos bambines pour les répréhensions à venir. Elles sauront qu'au Pensionnat, quand les Mères punissent, ce n'est qu'après avoir essayé de tous les autres moyens de

persuasion; et qu'il leur sera toujours plus profitable de se reconnaître elles-mêmes et de ne pas attendre la punition pour se corriger. Nos grandes se sont surpassées dans leur joli ballet mauresque. Elles ont été applaudies avec l'entrain que leur grâce méritait. Mais pour louer les artistes qui nous ont charmés par leur merveilleux talent en piano et en violon, il faudrait une autre plume que la nôtre. Et puisque M. l'Aumônier, dont on connaît le goût, s'est refusé pour les complimenter, qu'elles veuillent bien aussi accepter notre silence comme la meilleure des louanges et le plus expressif des remerciements.

Entre temps, les prix avaient été distribués et lorsque Monsieur l'Aumônier eut synthétisé ses derniers conseils de piété, de prudence, de dévouement, qu'il avait donnés en détail dans une de ses dernières méditations, on entendit avec plaisir que la rentrée ne serait que le 2 octobre.

Un jour de plus à la maison, c'est une bonne aubaine, chacune chantait en son cœur le vieux refrain d'autrefois :

Salut, mois des vacances,  
Toi qui viens combler nos desirs;  
Toi qui nous récompenses  
De nos travaux par des plaisirs,  
Salut!

### Une vêtue.

En ce matin du 21 septembre, date chère à nos cœurs (les premiers vœux de la Congrégation furent prononcés le 21 septembre 1620), le Monastère s'anime et respire la joie. Un immense car vient d'amener sur les bords de l'Elorn une vingtaine de Bigoudens, petite colonie cornouaillaise rendant visite à la terre de Léon. C'est la famille de notre chère Sœur Emilie, venue pour assister à la Cérémonie de vêtue. Son vénérable père est là, ses sœurs avec leur nombreuse famille. Qu'elles sont mignonnes, les petites nièces dans leur riche costume tout pailleté! Tous prennent place dans la Chapelle, bien près de la grille ouverte qui leur permet de voir la postulante dans son riche costume de mariée du pays de Pont-l'Abbé; robe de velours noir, tablier de soie blanche, coiffe de fine dentelle. Scène un peu étrange : c'est bien une fiancée, mais elle est seule... Près d'elle un cierge allumé symbolise la foi, un prie-Dieu invite à la prière, tandis que l'attitude recueillie, étrangère à ce qui l'entoure, indique bien que l'âme de la jeune fille rejoint par la prière et le désir de fiancé invisible, l'Hôte Divin du Tabernacle, vers lequel elle fait aujourd'hui un premier pas, prélude d'engagements définitifs.

La Grand'Messe est chantée par M. Maguet, recteur de Plonéour-Lanvern, qui donne ainsi un témoignage



d'affectueuse sympathie à l'une des meilleures familles de sa paroisse. C'est la messe de Saint Mathieu. D'un mot très bref, l'apôtre nous fait lui-même le récit de sa conversion : « Suis-moi. — Et se levant, il le suivit. » Notre chère Sœur aussi l'a entendu, le *Veni* du Maître, non pas comme Mathieu à son comptoir, mais dans la bien-faisante atmosphère de sa chrétienne famille où, toute jeune encore, elle avait, nous dit-on, le goût des choses du Bon Dieu.

Après la Grand'Messe, M. l'Aumônier donne l'allocution d'usage et, avec la solidité de doctrine qu'on lui connaît, rappelle les grandes lignes et les avantages de la Vie Religieuse. Ici, la postulante trouvera, dans la vie liturgique, l'aliment et le soutien de sa vie intérieure, et dans la pratique des vertus, le moyen d'être utile à la Sainte Eglise, à sa famille religieuse et aussi à sa famille du monde avec qui elle ne brise pas, bien au contraire, mais qu'elle aimera désormais plus surnaturellement.

Le Cérémonial de la Vêture est familier à nos anciennes, nous n'en redirons pas les détails. Le moment le plus apaisant, celui qui semble donner l'impression la plus religieuse est certainement celui où la Novice apparaît, revêtue du costume monastique ; cette fois, c'est bien la Religieuse, c'est le vêtement religieux avec, pour un an encore, le voile blanc qui tempère l'austérité de l'ensemble.

Quelques oraisons du Célébrant, « *Laetatus sum* », puis le baiser de paix, si chaudement maternel et fraternel à la fois ! Enfin, c'est le rite attendu, dont on ne veut pas perdre une syllabe. Une Vêture a quelque rapport avec un Baptême et la voix du Célébrant invite la Novice à oublier son nom. « Désormais, vous vous appellerez Sœur Sainte Germaine. »

Toutes, nous évoquons le souvenir de notre chère ancienne de même nom, de celle qui fut pour le Calvaire la première vocation, — suivie de tant d'autres, — de cette région de Peumerit. — Puisse notre jeune Sœur marcher sur les traces de sa devancière et devenir comme elle, suivant le désir de notre Vénéré Père Fondateur, « une vraie missionnaire du Cœur de Jésus ».

Un dernier « *Laudate* », où passent toute l'allégresse et toute la reconnaissance des cœurs, et c'est fini... La grille se referme, le Monastère compte une enfant de plus.

### Année Scolaire.

Au pensionnat, vous le savez, chères Anciennes, les années se suivent et se ressemblent. Les jours se succèdent avec leur inflexible uniformité, ramenant dans le même cadre, aux mêmes heures, les mêmes devoirs.

C'est la vie simple et tranquille, celle dont on dit qu'elle n'a pas d'histoire, parce que l'histoire qu'on peut en raconter est celle de tout le monde. Mais sur l'immuableté de ce fond : travail, prière, saines distractions, viennent se greffer les incidents divers qu'amène le mouvement de la vie et qui donnent à chaque année scolaire une caractéristique spéciale. Connaissant l'affectueux intérêt que vous portez à ces « reliefs », à ces « saillants » du chemin, nous ouvrons, chères Anciennes, puisqu'en voici l'heure, ce courant de sympathie qu'il nous est toujours bien doux de rétablir.

### Jubilé de Mgr Duparc.

Octobre<sup>33</sup> nous apporte une grande fête, une grande joie : le jubilé épiscopal de Son Excellence Monseigneur Duparc, le père et le bienfaiteur de notre Monastère. Ayant été dans une large part les bénéficiaires de son dévouement, nous devons à ses « noces d'or sacerdotales » une délicatesse particulière. Aussi, à nos félicitations respectueusement filiales, nous ajoutâmes l'humble offrande d'une petite « pierre » pour son nouveau Séminaire, ultime grande pensée de son cœur. C'est dans ces occasions que la charité et la reconnaissance voudraient avoir une bourse sans fond pour y puiser sans fin.

Prélat d'une haute distinction, Monseigneur Duparc est une des plus belles figures qui aient honoré le siège épiscopal de Quimper. Passionné de dévouement et d'ardeur pour les âmes, ayant mis toute son intelligence et toutes ses forces au service de la Patrie et de l'Eglise, il est un apôtre infatigable du Christ. Son cœur rayonne de l'influence, réalise des œuvres merveilleuses. Sa parole est une puissance, sa plume une lumière, son nom, un pôle d'attraction. On a pu dire de lui en toute vérité, qu'« il est l'Evêque le plus aimé de France ». Et l'on comprend le zèle magnifique que déploya le diocèse pour les fêtes jubilaires de son Evêque. La noblesse et la grandeur morale du Chef ne lui assuient-elles pas une place de choix dans l'épiscopat français ? Et Quimper vit, les 10 et 11 octobre 1933, des cérémonies fastueuses, inoubliables.

### M. l'aumônier est nommé chanoine. 33

Ces fêtes eurent un écho tout spécial dans notre cœur, car notre humble Monastère devait y être à l'honneur. Nous apprîmes, avec fierté et joie, que le 11 octobre, à l'issue du banquet qui suivit la messe solennelle du jubilé sacerdotal, notre dévoué Aumônier, M. l'abbé Le Hir,

était nommé chanoine honoraire de la cathédrale de Quimper. Monseigneur se plaisait ainsi à couronner l'activité du saint prêtre, à la piété éclairée et forte, à l'enseignement solide, donnant aux âmes de nos enfants les fortes assises sur lesquelles elles appuieront l'édifice de leur vie intérieure, familiale et sociale. Monseigneur voulait surtout, croyons-nous, récompenser et bénir l'esprit liturgique de la Maison, « source première et indispensable du véritable esprit chrétien », dont M. Le Hir fut un excitateur. On l'appelait dans le diocèse « Dom Guéranger » et nul doute que cette appellation ne reçut toutes ses sympathies. Il sut faire de notre chapelle un centre de piété liturgique et ne ménagea, pour cela, ni son temps, ni ses forces, ni son zèle, ni sa foi. Obéissant aux directives des derniers Papes, il n'admit à la Chapelle que la musique traditionnelle de l'Eglise, c'est-à-dire avant tout, le plain-chant où l'élément pensée et prière, foi et piété, domine sur l'élément sensible qui charme les oreilles. Tous les assistants doivent participer au chant du « Kyrie », du « Gloria », du « Credo », du « Sanctus », de l'« Agnus Dei ». Les parties les plus délicates du chant grégorien, réservées aux initiés des secrets de l'art, aux connaisseurs de la musique sacrée, sont exécutées par les Religieuses, réalisant ainsi dans l'« Opus Dei », les vœux de leur Père Saint Benoît et les plus pures traditions bénédictines.

Orientant les cœurs des fidèles vers l'Autel, le chant est alors vraiment une prière et une adoration, une supplication et un hommage.

Parallèlement à cette discipline surnaturelle de l'Office divin, M. le chanoine Le Hir assura aux enfants, par l'entraînement de sa parole et de son exemple, la pratique quotidienne de l'Eucharistie. Depuis 25 ans, les Souverains Pontifes ne cessent de nous dire que pour résister à la formidable vague de matérialisation, il faut aller au Christ de l'Eucharistie. Lui amener de bonne heure les enfants, les habituer à communier fréquemment, baser toute l'éducation sur l'amour du Dieu-Hostie. M. le chanoine Le Hir fut vraiment un « éducateur eucharistique ». Ses leçons, simples et pénétrantes, conduisent chaque matin nos élèves, grandes et petites, au pèlerinage réconfortant de la Table Sainte, source d'humilité, de pureté, de justice, de charité. Elles se forment ainsi pour toute leur vie un tempérament chrétien, capable de résister aux influences délétères et de les combattre efficacement.

A ces titres, à bien d'autres encore, que vous connaissez, chères Anciennes, faut-il ajouter le récent apostolat de M. l'abbé Le Hir près des Scouts? Ceux-ci ont voulu voir dans son élévation au Canonat une juste récompense de son dévouement pour eux. « C'est pour

nous, lui dirent-ils, c'est à cause de nous, que Monseigneur vous a nommé Chanoine. M. Saluden étant mort, il nous fallait un chanoine comme Aumônier. » M. Le Hir, répétant ce propos à nos enfants, souriait et ajoutait : « C'est aussi pour mes enfants du Calvaire et c'est surtout, je crois, pour rendre hommage à l'esprit liturgique de la Maison... » On peut penser que Monseigneur a voulu récompenser l'apostolat de M. l'Aumônier sous toutes ses formes; les champs de bataille sont tous des champs d'honneur, mais nous croyons fermement qu'il voulut donner à notre famille religieuse qu'il aime et bénit, un témoignage effectif et délicat de ses encouragements.

A juste titre, nous en sommes fières et nous déposons aux pieds de Monseigneur pour ce geste qui nous honore, l'expression de notre filiale gratitude.

La note humoristique ne pouvait manquer à la prise de possession du camail. La première fois que M. le chanoine Le Hir fit son apparition en chaire, revêtu des insignes de sa nouvelle charge : rochet, camail, croix de vermeil suspendue au large ruban bleu, toutes les enfants se mirent à sourire. Mon Dieu, qu'allait-il advenir?... M. le chanoine allait-il se fâcher, faire des reproches?... Non, il eut l'aimable indulgence de rire avec elles, et tout le monde mis à l'aise par cet accueil parfait, se laissa aller à la satisfaction du sourire largement épanoui.

Ce fut l'événement du jour. Toutes les lettres en parlèrent, et nous trouvâmes dans plusieurs feuilles ces paroles qui nous émoustillèrent quelque peu : « Aujourd'hui, pour la première fois, M. l'Aumônier a mis son « rochet » et sa camaille ». Toutes concluaient : « Ça lui va très bien. » Et, de fait, la haute stature de M. Le Hir ajoute aux ornements une note agréable. Nos enfants avaient raison : ça lui va très bien.

### Les élèves du Calvaire au théâtre.

1<sup>er</sup> décembre 1933. — Quelle joie!... Quel extra!... Quel souvenir!... Une représentation théâtrale au collège de Lesneven, donnée par une troupe du « vrai théâtre »!!! Quel agréable divertissement, sain, instructif, intéressant! Quelle aubaine! Comment ne pas en profiter? Pouvaient-ils « sans crime » se retirer devant l'aimable courtoisie de M. le Supérieur permettant à nos pensionnaires de prendre place dans la tribune? Quelle joyeuse halte à travers la course un peu fatigante du labeur quotidien! Vous devinez les cris de joie : on va voir jouer du Molière!

Molière!... Un des grands immortels du XVII<sup>e</sup> siècle!



Les futures diplômées, bachelières et brevetées, l'étudiaient avec soin, ainsi l'ordonnent les Programmes. Aussi des réminiscences s'éveillent. La mémoire s'ouvre, complaisante, abondante en citations et en souvenirs. On se rappelle Louis XIV demandant un jour à Boileau quel était le plus rare des grands écrivains de son siècle : « Sire, c'est Molière », répondit sans hésiter le poète de la raison et du bon goût. Et le célèbre et sévère censeur, rendant hommage à la supériorité de talent du grand comique, à son style si ferme, si net, si français, s'écriait en le félicitant : « Enseigne-moi, Molière, où tu trouves la rime?... »

Donc, on connaît Molière, on l'a lu, mais on ne l'a pas... vu... Et on va le voir!...

Avec quelle fièvre on attend le grand auto-car qui doit transporter les « conviés au festin ». Il arrive enfin!... — tout arrive ici-bas, bien vite même et passe encore plus vite — et l'on s'embarque, et l'on part, avec la merveilleuse perspective d'un plaisir inconnu jusque là.

Nos enfants n'avaient jamais eu l'occasion d'aller au théâtre et s'imaginaient sans doute assez mal les charmes de ce divertissement prisé, mais qui, ne l'oublions pas, ne doit être dans la vie qu'un incident et non une habitude. A l'âge où les impressions sont vives et mordent facilement sur l'âme, elles allaient avoir, pour la première fois, la révélation de l'art dramatique. Ni la lecture, ni le commentaire, ne font naître cette impression immédiate de vie que donne le théâtre. Il semble qu'il y ait entre la lecture d'une pièce et sa représentation, la même différence qu'entre le récit d'un voyage et la vue directe d'un paysage. La représentation de la pièce est la plus parfaite et la plus frappante explication du texte.

Le programme annonçait les « Précieuses Ridicules » et « le Jeu de l'Amour et du Hasard », de Marivaux. Dès le lever du rideau, l'enchantement commence. On sait avec quelle rapidité l'action est menée dans le théâtre de Molière. Quand un personnage entre en scène ou que son nom est prononcé, le caractère est défini. La première vision de Cathos et de Madelon éclaire sur leur personnalité. C'est bien là les Précieuses, les puristes du temps de Molière et de tous les temps, car ici, comme dans toute son œuvre, Molière a éliminé le plus possible ce qui est éphémère pour conserver ce qui est permanent.

Il est hors de notre intention de vous donner, chères Anciennes, une analyse de cette pièce que vous connaissez toutes. Vous savez aussi le succès éclatant qu'obtinrent, même du temps de l'auteur, ses « Précieuses Ridicules ». On raconte que Ménage, au sortir de la première représentation, aurait dit à Chapelain : « Nous admi-

rions pourtant, vous et moi, toutes les sottises qui viennent d'être si justement et si finement critiquées. » Et il brûla, dit-on, ce qu'il avait adoré.

Pour les spectateurs de 1933 comme pour ceux de 1659, la pièce reste pleine d'enseignements. Fausse science, fausse noblesse, faux amour-propre dureront autant que l'humanité. On rencontre tous les jours les personnages de Molière. La vérité ne vieillit pas. Voilà comment se justifie l'intérêt qu'après trois siècles on prend encore aux pièces de Molière.

Il n'est pas besoin, n'est-ce pas, chères Anciennes de rappeler, que s'il y a peu de divergences d'opinions en ce qui concerne le mérite littéraire de Molière, il n'en est plus de même lorsqu'il s'agit de la moralité de son théâtre. Bossuet lui fut particulièrement sévère. On ne retrouve pas en lui les qualités éminentes de la plupart des grands écrivains du XVII<sup>e</sup> siècle : convictions religieuses, fermeté de principes, dignité personnelle. Aussi les éducateurs chrétiens n'abordent cet auteur que d'une main discrète et sage pour le présenter à la jeunesse. Voilà pourquoi nous eussions préféré voir figurer aux programmes les belles pièces classiques de Corneille. Mais hélas! il faut s'incliner, nous a-t-on dit, devant les décisions de la troupe théâtrale, seule maîtresse du choix et qui a, pour chaque année scolaire, un programme arrêté d'avance et... intangible!

Vous devinez, chères Anciennes, si notre jeunesse revint ravie et enchantée. Enchantée de tout et de tous : acteurs merveilleux, décors magnifiques, salle de spectacle grandiose, promenade agréable : les éloges ne tarissaient pas. Nos grandes racontaient avec humour que M. l'abbé Le Gélébart, notre dévoué professeur de mathématiques, leur aimable pilote en la circonstance, leur avait dit malicieusement : « C'est plus intéressant que les math, hein!... Que voulez-vous! Ce n'est pas ma faute! » Non, certes, ce n'est pas la faute de notre excellent professeur si les cerveaux féminins sont en trop grand nombre réfractaires à la « beauté pure » des études scientifiques. Le professeur de mathématiques des jeunes filles doit s'attendre à beaucoup de labeur et peu de consolations. Mais l'infériorité des élèves n'enlève rien à la supériorité du maître. M. l'abbé Le Gélébart est un professeur émérite, qui sait éveiller la curiosité de l'élève, soutenir ses efforts, attendre patiemment et laborieusement les résultats. Et nous n'ignorons pas que les mathématiques peuvent pénétrer l'intime de la vie quotidienne par la bonne influence de la discipline d'esprit qu'elles procurent et la puissance de raisonnement qu'elles demandent. C'est un contrepois aux aridités de la tâche.

## L'Immaculée Conception.

8 Décembre. — Fête de l'Immaculée, fête délicate, harmonieuse et sensible, qui nous prend toujours au cœur, fête très aimée, vous le savez au Pensionnat, Marie Immaculée et Marie au Calvaire ne sont-elles pas les deux grandes fêtes mariales de notre famille religieuse?...

Cette année, la canonisation de la petite Bernadette, « l'humble Voyante », lui donnait un charme particulier. Notre pensée s'envolait de Lourdes à Rome, de Rome à Lourdes et, dans nos âmes recueillies, nous revivions pieusement la merveilleuse histoire dont le prélude et la finale provoquent une émotion inoubliable.

Ne sachant lire, mais  
Le soir, la jeune fille,  
Mieux qu'en un livre épelle  
Dessus son chapelet  
La leçon éternelle...

... Bernadette voit l'or  
D'une image qui flotte,  
Et lui apparaissant,  
Une Dame sereine  
Fait signe qu'elle vienne.  
D'un chapelet l'enfant  
Veut épeler les graines,  
Mais son bras se raidit  
La voici en extase...

Cela c'est l'aurore... le prélude. Et voici le couchant...  
la finale :

... La Sœur Marie-Bernard,  
C'est ainsi qu'on l'appelle,  
La douce pastourelle  
S'alite pour la mort.  
... La croix elle serra  
Dessus sa lèvre blême,  
Puis soudain, elle-même,  
Elle étendit les bras  
Et s'écria : « Je l'aime ! »

Ce fut le seize avril  
Le beau mois des extases.  
... Trois heures ont sonné  
De son pas jeune et lesté,  
Par les sentiers agrestes,  
Bernadette a gagné  
Le Ciel où elle reste...

(Francis JAMMES).

Vous remplirez, chères Anciennes, car vous en connaissez l'histoire, les strophes laissées vides entre les premières et ultimes notes de ce poème merveilleusement évocatif de piété et de foi. Quelle manifestation du divin que le triomphe des petits!...

Vous toutes, qui avez eu l'insigne grâce d'un pèlerinage à Lourdes, vous vous en rappellerez les beautés : beautés naturelles, beautés spirituelles, qui se trouvent si bien d'accord avec la prière. La grotte, la procession, les malades... la bonté de Dieu, l'accueil souriant de la Sainte Vierge, la sérénité du cœur, la paix de l'âme... toutes ces réalités de Lourdes sont ressenties avec une vivacité d'impression, une fraîcheur d'âme qui sont le plus excellent des réconforts.

Chez nous, le grand attrait de la fête est, pour les Pensionnaires, la réception des Enfants de Marie. Être l'enfant de la Sainte Vierge, quel honneur, quelle joie, quelle sauvegarde ! C'est une des belles pages de la vie. Aussi, la cérémonie que vous connaissez toutes est particulièrement touchante et la mémoire enregistre pieusement ce souvenir que le cœur conservera toujours.

Le soir, à notre traditionnelle procession aux flambeaux où, pour la première fois, chaque hiver, nos enfants se revêtent du capulet blanc de Bernadette et semblent ainsi autant de petites sœurs de la Sainte, nous unissons nos chants

... « aux chants d'amour,  
De douleur, d'espérance  
Que les fidèles lancent  
Eperdument, autour  
De cette eau de Jouvence.

Et aux acclamations qui là-bas, se prolongent en cantiques, se joignent vibrantes, joyeuses, suppliantes les notes émues de nos cœurs :

Nuages qui passez  
Louez l'Immaculée !  
Par les lis des vallées,  
Par les agneaux frisés,  
Ah ! qu'elle soit louée !

Granges qui sur les monts  
Êtes éparpillées,  
Et myrtilles pillées  
Par les pauvres pinsons  
Louez l'Immaculée !

Vives truites d'argent  
Qui prenez la volée  
Sur les eaux déroulées  
Que l'on nomme torrents,  
Louez l'Immaculée!

Isards interrompant  
Vos sauteries ailées  
Aux pierres dévalées  
Sous vos sabots tremblants  
Louez l'Immaculée!

Il faut ici laver  
Nos âmes et nos plaies.  
De dessus une claie  
Un homme s'est levé,  
Louez l'Immaculée!

Avec le grand poète chrétien dont il nous est bien  
doux de recueillir quelques échos des « voix des fon-  
taines de Lourdes », nos âmes ravies redisent :

Lourdes a été choisie  
Et sa douce mélodie  
Sort encore du rocher.  
Ce flot coule et roucoule,  
J'ai appris ce qu'il contient :  
Les pleurs amers d'une foule,  
Mais aussi l'unique bien!

Celui qui me donna Lourdes  
Un jour que l'âme trop lourde  
Croyant n'espérer plus rien  
J'allai m'y laver les mains  
Et que, les sortant soudain,  
Je vis dans leur pauvre argile  
Briller comme en un écrin  
Les perles de l'Evangile.

## Noël.

La nuit étend ses voiles sur la nature endormie, les  
étoiles brillent au firmament, nul bruit dans notre soli-  
tude, tout repose dans le silence du Monastère. Tout à  
coup, des voix s'élèvent, un chant retentit le long des  
corridors :

Levez-vous, mes Sœurs, levez-vous,  
Mes Sœurs, levez-vous à la ronde...  
Venez adorer à genoux  
Un Dieu né parmi nous...

et l'écho répercute, dans les lointains du cloître, l'inv-  
itation douce et pressante de venir

... adorer à genoux  
Le Rédempteur du monde.

En hâte, on se lève, on rejoint le groupe des anges  
chanteurs, annonciateurs du grand mystère, où pieuse-  
ment et d'un pas alerte, on se dirige vers la chapelle  
pour préluder par le chant des Matines à la naissance  
de l'Enfant Divin. « CHRISTUS NATUS EST NOBIS,  
VENITE ADOREMUS ». Qu'Il est pauvre, cet Enfant!  
Qu'Il est faible, ce Dieu!... O saintes vérités toujours con-  
nues, toujours vécues, qui ne se décolorent jamais!...  
Suaves impressions de notre petite enfance qui, à cha-  
que anniversaire de cette nuit inoubliable, reprennent  
leur éclat, retrouvent leur saveur. O Noël! fête si chère  
à tous, même à ceux qui ont gravi un des versants de  
la montagne et redescendent déjà l'autre pente! Noël!  
que de joie, de bonheur, d'allégresse charmante, pro-  
cure à toutes les générations — en dépit des sceptiques,  
des blasés, des athées — cette adorable fête!

Minuit. — Une peu fébrilement mais pieusement, les  
enfants ont pris leur place à la chapelle pour chanter  
le Te Deum des Matines et entendre l'Evangile où saint  
Jean, le « héraut par excellence de la divinité du  
Christ », exprime dans une langue merveilleuse la nais-  
sance éternelle du Verbe. Et c'est pour nous faire con-  
naître son Père que Jésus est descendu du Ciel, « ET  
VERBUM CARO FACTUM EST »... On s'abîme dans  
l'adoration et le silence...

Le coup d'œil est magnifique. Des ampoules électri-  
ques jaillissent des gerbes de lumière; l'autel rutilé sous  
les mille feux qui l'inondent. Près du Tabernacle, la  
Crèche, premier pas vers l'Eucharistie, attire tous les  
regards, ceux des petites surtout, pour lesquelles elle  
est toute une révélation. Leur âme s'épanouit si bien  
dans cet amour pour Jésus-Enfant, spontané, confiant  
et simple. Le saint Sacrifice se déroule avec la solennité

accoutumées ; l'encens s'élève vers le Ciel en volutes triomphantes ; les belles et sobres formules de la prière liturgique, revêtues de leurs harmonieuses mélodies, nous « ravissent à l'amour des choses invisibles ». Aussi de quel cœur nous récitons l'oraison :

« O Dieu, qui avez fait resplendir cette nuit très sainte des clartés de la vraie lumière, accordez-nous, nous vous en supplions, qu'ayant sur la terre, connu les mystères de cette lumière, nous puissions aussi goûter au Ciel les joies dont elle est la source... »

Pour chanter le *Gloria*, nous empruntons la voix des Anges annonçant aux bergers « la grande nouvelle » qui rappelle à l'humanité le but suprême de la Création : *Gloria Dei*, et nous implorons la grâce de cette bonne volonté à laquelle, de la part de Dieu, ils ont promis la paix. O trésors sans pareils de notre sainte religion !

L'« Incarnatus est » du *Credo* est particulièrement touchant en cette nuit de Noël. En même temps que les genoux se ploient, l'âme se recueille et adore. Par un élan d'amour, elle franchit les vingt siècles qui la séparent de l'Incarnation. Plus de passé ! « Celui qui a été conçu du Saint-Esprit, est né de la Vierge Marie... Et le Verbe s'est fait chair... Et Il a habité parmi nous !... »

Et comme, sous cette forme d'enfant, c'est surtout notre tendresse, nos respectueuses caresses que réclame Jésus, nous nous abandonnons aux joies intimes de la délicieuse « berceuse » que des voix très pures nous font savourer pendant la Communion :

Nuit radieuse de lumière  
Prête l'éclat de ta splendeur  
A l'humble grotte hospitalière  
Obscur abri du Rédempteur.  
Cieux étoilés, saintes phalanges,  
Esprits de flamme, étoiles d'or,  
Bercez, bercez dans vos louanges  
L'Emmanuel quand il s'endort.

Eveillez-vous, voix de la terre  
Harmonisez vos chants joyeux,  
Près de la grotte solitaire  
Unissez-vous aux voix des Cieux.  
Luth enchanteur, lyre sonore,  
Flûte des champs, cithare d'or,  
Bercez le Dieu que l'Ange adore,  
L'Emmanuel quand il s'endort.

Apaisez-vous, faites silence  
Ah ! laissez-moi dire à mon tour  
L'hymne de foi et d'espérance  
Mon chant d'harmonieux amour.

La Vierge-Mère, dans moi-même  
A déposé son doux trésor  
Dormez Jésus, car je vous aime,  
Et sur mon cœur, Jésus s'endort.

Les Laudes suivent immédiatement. Dans l'entrain de la fête, on ne sent pas la fatigue de cette longue et laborieuse veille. Et c'est avec la même ardeur que nous chantons les belles antiennes : « Qu'avez-vous vu, Bergers ? Dites-le nous. Apprenez-nous quel est Celui qui a paru sur notre terre. » — « Nous avons vu un Nouveau-Né et entendu le chant des Anges qui louaient le Seigneur, alleluia, alleluia. »

Et comme tout prend fin ici-bas, car nous ne sommes pas encore dans les parvis célestes, il faut bien suivre le cours des heures qui amène une des phases, chère à nos aïeux, de la fête de Noël : le réveillon traditionnel. Heureuse simplicité de l'enfance ! La brioche chaude et la tasse de chocolat semblent à notre petit troupeau un festin merveilleux. On l'assaisonne, il est vrai, de tant de gaieté, d'exubérance, on se réjouit de si bon cœur, que ce petit réveillon est pour elles un des moments les plus heureux de la fête, la réunion charmante, attendue et désirée, aujourd'hui comme au « bon vieux temps ». Le supprimer serait détruire une source de poésie dans le cœur humain.

Car la poésie sort abondante de la fête de Noël. Nos pères, qui savaient chanter leur foi, firent de ces « Noël anciens » si pleins de charme, de vrais petits drames qui auraient pu être de véritables œuvres d'art. Ils y condensaient leurs croyances, leurs espérances et leurs rêves. Et la médiocrité de la forme se revêtait de la sainte beauté de l'Écriture. De ces tableaux en action, ils tiraient des leçons vivantes : c'étaient des appels à la bonté, à l'oubli des offenses, à la protection des faibles ; leçons de la crèche appliquées à la vie des travailleurs sur cette terre ! Plus de loyauté, de désintéressement, d'esprit d'entraide, afin de mériter la joie du cœur, cette vraie paix promise aux hommes de bonne volonté.

Et comme tout ce qui est humain demeure et se grave dans la mémoire des hommes, Noël restera toujours la fête de famille par excellence, la fête de la joie.

« Te rappelles-tu les Noël de notre enfance, écrivait le Père de Foucauld à sa sœur. J'espère que tu fais à tes enfants une crèche et un arbre. Ce sont de doux souvenirs qui font du bien toute la vie : tout ce qui fait aimer Jésus est si salutaire. Ces joies de l'enfance où s'unit la religion dans ce qu'elle a de plus doux, à la vie de famille, dans ce qu'elle a de plus attendrissant, font un bien qui dure jusqu'à la vieillesse. Fais tout

ton possible pour que leurs fêtes de Noël leur soient douces, leur laissant ce souvenir d'une suavité infinie. Mais surtout prépare-leur un beau Noël au Ciel, en les sanctifiant le plus possible et en les élevant pour être des saints... »

Cette belle conclusion marque, en effet, le but de toutes nos fêtes chrétiennes et donne une notion exacte de leur juste valeur; elles ne sont pas une fin, mais seulement une étape ensoleillée pour accéder à l'éternité. Puisse-y le principe de toutes les vertus, la charité. Et aimons Dieu pour le faire aimer. Alors, selon la belle parole de saint Thomas d'Aquin, « l'amour engendrera et nourrira de sa sève notre vie tout entière et lui apportera son suprême perfectionnement. »

### Bonne année.

26 décembre. — Une dernière assemblée familiale va clore la série des petits événements de ce premier trimestre. Avant de nous quitter nos chères enfants remplissent près de M. l'Aumônier, un devoir bien cher et très doux : les souhaits de bonne année.

Cette petite réunion est tout intime, on l'aime dans sa simplicité; pas d'apparat, on ne fait pas appel aux Muses. Un simple: « Bonne année, M. l'Aumônier » qui en dit long et renferme beaucoup de choses. M. l'Aumônier le sait. Il aime d'ailleurs tout ce qui est concis et court, le voilà servi à merveille.

M. l'Aumônier s'assoit dans son fauteuil, puis en bon pasteur avisé qui sait tirer le bien du mal et faire d'une pierre deux coups, il insiste une fois encore sur le mérite de la sobriété, de la mesure, dans la jouissance des biens de ce monde. Les vacances du premier de l'an ne sont-elles pas une perpétuelle tentation? Comment n'y pas succomber? Comment « grignoter sans remords » ces si bonnes choses qui affluent de toutes parts? M. l'Aumônier va nous l'apprendre... Ecoutez :

« Bonne année donc mes chères enfants et d'abord bonne fin d'année. Vous savez depuis longtemps ma pensée sur les vacances du jour de l'an. Ce sont les plus courtes et... et les plus dangereuses. Vous êtes toutes exposées pendant ce bref répit à des péchés de gourmandise.

« Voulez-vous que je vous signale un moyen de ne pas vous abandonner à ce vilain défaut aussi dangereux pour la santé du corps que pour la santé de l'âme? Un moyen infailible? Le voulez-vous?

— Oui, oui...

— Eh bien voici : c'est de penser aux enfants moins fortunés que vous, à de petits malheureux, sans famille,

à qui le moindre don ferait un plaisir extrême. Il s'agit de favoriser de vos largesses les petits louveteaux de Ménilmontant à Paris. Leur chef m'adresse un appel pathétique. Je vous propose donc de prélever sur les friandises et autres cadeaux qui vous seront offerts, une bonne part pour ces déshérités. Voulez-vous?

— Oui, oui, M. l'Aumônier.

— C'est bien. Je n'attendais pas moins de votre bon cœur. Vous aurez ainsi la satisfaction, la joie ineffable de faire des heureux, et vous grignoterez sans remords la part que vous vous serez réservée.

« Veillez seulement à ce que vos petits cadeaux arrivent à la date fixée.

« Et que le Bon Dieu vous bénisse, vous et vos chères familles, qu'il vous accorde de bonnes et saines vacances et ensuite une année de tout point fructueuse.

— Merci, merci, M. l'Aumônier... »

L'appel de M. l'Aumônier fut compris... imparfaitement pourtant si on en juge par ce mot d'un enfant : « M. l'Aumônier a demandé pour les enfants pauvres d'Amélie Montant... » Le principal était acquis, nos chères élèves étaient bien résolues à être généreuses. Disons tout de suite qu'elles le furent : jouets et bonbons arrivèrent en temps utile. Les cuisinières du Calvaire fabriquèrent des gâteaux pour suspendre à l'arbre; ils étaient ornés de lunes artistement dessinées pour porter dans la banlieue rouge un reflet de la « Lune de Landerneau »... Après le tirage de cet arbre intéressant, on recevait au Calvaire le touchant témoignage que voici : « Henry Grall, Etudiant, Scoutmestre du Groupe « S.D.E.F. Psichari, chef de meute 42<sup>e</sup> Paris. C. P. Bouliet, Clan du Centurion, s'excuse du retard apporté au « récit de son arbre de Noël (donné le 14 janvier), « dont il vient à peine de sortir et présente à toutes les « personnes si scoutement généreuses du Calvaire, en « attendant un compte rendu plus vivant, ses remerciements bien sincères joints à ceux de tous ses petits gâs. »

Quelques jours plus tard, les détails que voici complétaient les remerciements, il sont du même auteur : « Je « laisse à penser la joie qu'a pu apporter chez nous, « carabines, revolvers, mécanos, jeux de patience et « d'adresse et tous autres jouets, bonbons, friandises, « etc... etc... Et les fameuses « Lunes de Landerneau » !... « On les a fait goûter à toute la troupe et à toute la « meute. Succès inouï ! Ils n'avaient jamais rien mangé « de si bon. Chaque louveteau a eu ses affaires et aussi « chaque petit frère et chaque petite sœur. Le sizenier « des bruns me disait après cela : « Chef, on n'a jamais « eu tant de choses. Evidemment, notre distribution a « été agrémentée de chants. »

Nous avons un peu anticipé sur le second trimestre

puisque les remerciements des scouts, destinataires et distributeurs des générosités du Calvaire datent de fin janvier, et que nous sommes encore au 26 décembre. Mais ne fallait-il pas pour donner plus d'unité au récit, en joindre les deux bouts?... Le lendemain toute la nichée prenait son essor...

Trois mois, trois mois déjà... C'en est fait! La première tâche est achevée et, joyeux, les oisillons s'envolent. Dix jours de liberté, d'espace, de coudées franches et larges!... Quelle perspective!...

Nous les suivons des yeux... nous les confions au Seigneur...

« Ah! la vie est un rêve et le temps est un leurre!... »

Et soudain notre pensée se transforme en examen de conscience. Ai-je travaillé autant que je l'aurais pu, que je l'aurais dû, à ouvrir ces chères intelligences? Leur ai-je suffisamment appris à connaître, aimer et servir le Maître Souverain? Hélas! hélas!... Nous sommes tous des serviteurs bien maladroits, bien inutiles, mais nous n'oublions pas que « pour un mot que nous disons, le Seigneur en dit mille ». Alors: « Sursum Corda »!...

## Second Trimestre

*Chères Anciennes,*

Nous acceptons avec joie l'invitation qui nous est faite d'enclorre pour vous, en ces pages, quelques échos de la vie au pensionnat, en ce second trimestre qui nous apporte d'agréables surprises dont nous avons gardé le charme. Peut-être, notre plume ne trouvera-t-elle pas la facilité d'expression et la vivacité d'allure nécessaires à ce genre de narration; nous sommes encore novices en l'art d'écrire... Mais notre seul mobile étant de vous faire plaisir, vous pardonneriez les défauts des rédacteurs, et ne verrez, nous en sommes sûres, en ces premiers essais, que leur bonne volonté.

4 février. — « C'était par un dimanche, la veille d'un lundi » suivant la vieille chanson que vous avez sans doute chantée bien des fois dans les « bandes », que les élèves des Cours eurent le rare plaisir d'assister à une matinée littéraire au Collège de Lesneven. Le goûter prestement avalé, nous courons toutes joyeuses à l'auto-car qui doit nous emmener vers ces quelques heures de distraction et d'instruction.

Voici, dans sa parure de gala, la scène au beau rideau de velours rouge et aux décors merveilleux qui ont déjà excité notre admiration le trimestre dernier. Notre aimable professeur de mathématiques nous a réservé de

bonnes places, aussi allons-nous jouir pleinement des deux comédies qui vont se dérouler sous nos yeux: « Le régiment qui passe » et « Le malade imaginaire ».

Cette dernière pièce nous révèle une seconde fois, le talent dramatique de Molière. Argan veut être malade, en dépit de la nature, et devient ainsi la proie des médecins et des apothicaires; sujet triste au fond, puisqu'il nous dévoile les lâchetés de l'égoïsme qui apparaît chez Argan et l'hypocrisie de Béline, sa femme, qui ne l'a épousé que dans l'espoir de le tuer à force de remèdes pour avoir sa fortune. Argan veut se ménager « un gendre et des alliés médecins »; en conséquence, Angélique épousera le neveu de M. Purgon, le jeune Thomas Diafoyrus, qui est le fils de son beau-père, le médecin M. Diafoyrus, qu'il lui sera fort utile d'avoir sous la main. Mais Angélique ne veut rien entendre. Tout s'arrange cependant. Béline est démasquée par Toinette, la servante au gros bon sens, et l'auteur termine sa pièce par la déconvenue des médecins, et le mariage d'Angélique avec Cléante qu'elle aime.

Nous ne pouvions oublier que c'est en prononçant le fameux « Juro » dans cette parodie d'une réception officielle, que Molière, qui jouait le rôle d'Argan, fut pris d'une convulsion qu'il déguisa par un éclat de rire, mais quelques heures plus tard il expirait.

Un entr'acte de quelques minutes nous permet d'échanger nos impressions, tout en savourant de délicieux berlingots, « spécialité de Lesneven ».

Une seconde fois, le timbre résonne. Hâtivement, chacun reprend sa place; tout bruit cesse; le rideau s'ouvre et une heure de jouissance nous est encore réservée. Voici en quelques mots le sujet de cette seconde comédie.

En 1875, dans un village du centre de la France, vit avec sa nièce Thérèse, un survivant des guerres du Premier Empire, Lambert, âgé de 95 ans. Lambert a été blessé à la tête pendant la campagne de France; on l'a soigné et guéri, mais un curieux cas d'amnésie s'est produit. Lambert a perdu à peu près tout souvenir de sa vie, antérieur à sa blessure. Passe un régiment en manœuvres. La musique militaire, une conversation avec un sergent, puis avec le colonel, réveillent chez Lambert les souvenirs endormis. Il revit peu à peu la grande épopée. Les visions se précisent: voici Austerlitz, la charge héroïque, la garde, l'Empereur!... Mais la secousse est trop forte, le vieux cœur usé éclate, et Lambert, se raidissant dans un dernier salut, tombe mort pendant que « Le régiment passe ».

Tous ces rôles furent merveilleusement interprétés par la troupe du « Vrai Théâtre », dont nous avons déjà le trimestre précédent, apprécié le beau talent.



Puis, avec la nuit, la brume nous enveloppant d'un voile épais, nous regagnâmes à regret notre auto. Vous devinez, chères anciennes, si pendant le tardif repas (sept heures et demie!) qui termina cette journée trop vite passée à notre gré, les langues allèrent leur train. Aussi est-ce l'esprit plein du souvenir de cette bonne journée que nous nous endormîmes ce soir-là...

### Mardi-Gras.

Au lendemain des vacances du jour de l'an, la traditionnelle séance récréative de l'Épiphanie devient presque impossible, elle fut remise au Mardi-Gras et, malgré une préparation bien sommaire à cause du froid, des rhumes et des programmes classiques sur lesquels on n'empiète jamais qu'avec crainte et tremblement, nos chères petites actrices donnèrent toute leur mesure et, de l'avis général, interprétèrent parfaitement la gracieuse, touchante et comique opérette de Le Roy-Villars : « Les pantouffles de Sainte Cécile ».

La scène se passe à Crémone, au Moyen-Age, devant un oratoire dédié à Santa Cecilia.

La Grognomina fruitière, la Cafarnouilla fruitière ont dressé leur éventaire sur la place publique. Les jeunes filles et les enfants de Crémone courent de l'une à l'autre boutique mangeant, qui un fruit, qui un gâteau, en chantant un chœur plein d'entrain et de gaieté. Nos deux marchandes vantent l'une les blonds cédrats de son jardin, les pruneaux de Sicile, les citrons dorés fruits de Syra; l'autre ses beignets, fleurant l'olive, son macaroni qui file, ses tartes au miel, sa « bona fritella ».

Arrive son Excellencia, la signora Maria-Pia, femme du Podestat de Crémone, suivie de son page, Bambinello; elle vient s'assurer que tout est prêt pour la cérémonie de l'offrande des Présents à la patronne de Crémone. Toutes rivalisent à qui offrira le plus beau présent. La Signora glisse adroitement la leçon morale à cette jeunesse, leur assurant que, plus agréable à Sainte Cécile, serait cette émulation s'il s'agissait, en l'occurrence, non pas de leurs présents, mais de leurs vertus.

Le côté comique de la pièce appartient aux rôles des deux marchandes et à celui de Bambinello, dont les charmantes espiègleries et les ingénieuses malices provoquent la gaieté de l'assistance.

Mais voici la scène pathétique. Paraît Cécilia dont le père, célèbre ménestrier, mort en jouant sa plus jolie mélodie, l'a laissée orpheline, lui léguant, pour tout héritage, son violon. Le bon cœur de Bambinello veut intéresser au sort de la pauvre, ses vénérables amies, la Grognomina et la Cafarnouilla, pour remplir son escarcelle qui contient de tout hormis des « granis ». Il chante sa can-

zonetta, charmante mélodie italienne, mais les signoras ferment à la pitié leur cœur et leur boutique. Le petit page, pour se venger, leur joue la plus joyeuse farce que l'on puisse rêver. La pauvre, restée seule, se tourne vers l'autel de Sainte Cécile et dans un chant mélancolique et fervent, implore la Sainte de venir à son secours. Sainte Cécile, au milieu des lumières et des lys, se baisse et jette à l'enfant une des superbes pantouffles, don de la Signora Maria-Pia. L'enfant ravie, serrant sur son cœur la pantoufle, veut s'en aller, mais elle rencontre les jeunes filles qui, au cri de « Voleuse! Sacrilège! A mort », la ramènent sur la place et en appellent au jugement de la Signora qui, devant l'évidence, confirme celui de la foule. La pauvre petite chanteuse se jette aux pieds de Sainte Cécile et chante sa dernière prière avant de mourir. La Sainte de nouveau se baisse lentement et lance à Cécilia la seconde pantoufle. La foule tombe à genoux, criant au miracle et le rideau se baisse aux cris de « Eviva! Eviva!... Santa Cecilia!... »

### Ben Hur.

19 février. — Par une belle après-midi, nous prenions tranquillement notre goûter en faisant notre traditionnel tour de cour, lorsque soudain nous entendîmes : « Chères enfants, vite au pensionnat... Une bonne nouvelle à vous annoncer. » Petites et grandes se précipitent vers la salle d'étude, et là, nous entendons ce que nos oreilles ne pouvaient croire. « Seriez-vous contentes d'aller voir jouer « Ben-Hur » au cinéma du Patronage? Il y a une séance spéciale pour les élèves des écoles libres... » Notre émoi et notre joie sont impossibles à décrire. La séance étant à quatre heures, il ne restait qu'une heure pour se préparer. En un clin d'œil, les dortoirs sont envahis, chapeaux et manteaux prestement enfilés, et, quelques minutes plus tard, nous passions allègrement le portail...

Deux à deux, sur un rang bien droit, car nous tenons à l'honneur de notre pensionnat, nous défilons sous les regards des Landernéens, accourus sur le pas de leur porte ou derrière les rideaux des fenêtres pour assister à cet événement sensationnel : « Le Calvaire dehors! »

Nous arrivons au patronage; de bonnes places nous y attendaient. Rapidement, mais avec un ordre parfait, chacune occupe la sienne... Quelques disques, un comique, des actualités, puis « le clou » de la représentation : « Ben-Hur ». Le célèbre artiste Ramon Novarro s'y surpasse, dit-on, par la perfection de son jeu.

Ce film est d'une mise en scène merveilleuse, il procure aux spectateurs la complète illusion des lieux et des choses. La Palestine, Rome, défilent sous nos yeux; nous

voici avec la Sainte Vierge et Saint Joseph à Jérusalem, à Bethléem. Nous assistons à l'adoration des bergers en cette nuit du 25 décembre qui changea le monde, puis à celle des Rois Mages. L'artiste a chargé sa palette de fortes et vives couleurs répandues en d'incomparables tableaux. Cadre vraiment majestueux qui excite une admiration toujours grandissante et qui remue les cœurs. Peut-être en a-t-il mis plus d'un sur le chemin qui conduit à la foi.

Au dehors, la nuit était venue, belle, claire, sereine. La légendaire « lune de Landerneau » dans son plein, jetait ses reflets argentés sur les grands arbres qui bordent le chemin du Calvaire et évoquait en nous la splendeur des nuits d'Orient dont le film venait de nous révéler le merveilleux éclat.

### Une bonne visite.

« Jamais deux sans trois », dit un vieux dicton. Après les deux si agréables surprises de Lesneven et du Patronage, nous attendions, vaguement il est vrai, un troisième imprévu. Il nous apparut sous la figure bienveillante d'un missionnaire, venu de Jérusalem et qui s'arrêtait chez nous pour nous parler de la Terre Sainte, de son apostolat, de sa famille religieuse. (C'est un Père Salésien devant assister à Rome aux fêtes de la canonisation de Don Bosco). Comme il connaît nos Mères de Jérusalem, notre Calvaire l'intéressait doublement. Réunies au Pensionnat pour le recevoir, nous faisons sur la venue de ce missionnaire des conjectures plus ou moins extraordinaires, car il était arrivé impromptu...

La porte s'ouvre: d'un seul élan, nous sommes toutes debout. Le Père est heureusement surpris de nos petits caquilets blancs jetés sur nos épaules et qui lui rappelaient les enfants du Calvaire de Jérusalem. Il nous dit sa joie de retrouver sa chère Bretagne (car il est Breton).

De sa voix ardente, imprégnée du désir de nous convaincre et de nous faire partager son amour et son dévouement pour les pauvres petits êtres auxquels il s'est consacré, il nous décrit d'abord les petites rues tortueuses où flotte continuellement l'odeur de menthe et de cèdre brûlé; puis, avec lui, à travers Jérusalem, nous suivons le chemin de la Croix où les pas divins ont laissé, nous dit-il, leur empreinte sur le roc, et nous montons ainsi jusqu'au Mont du Calvaire. Tour à tour, il fait défiler devant nos yeux, avec des détails passionnants, le Jardin des Oliviers, si poignant par ses souvenirs immortels, le Temple aujourd'hui monceau de ruines, la Vallée du Cédron, les murs de la Ville, témoins des gémissements des juifs qui, chaque vendredi, viennent pleurer les malheurs de leur patrie et appeler à grands cris le Messie

qu'ils attendent toujours. Avec un charme incontestable, il nous fait connaître les Orphelins de Don Bosco, dont il est le procureur à Jérusalem. Nous lui laissons la parole:

« Chaque petit nègre a son jardin particulier. Un jour, me promenant dans la cour, je vis l'un de mes protégés prendre dans le jardin de son ami une fleur, car à son grand désappointement, le sien n'en possédait aucune. Et joyeusement, il la planta dans son petit coin de terre. Je m'approchai de lui:

« Que fais-tu là, mon petit?

Et lui de me répondre avec un petit air candide:

« Eh bien! Père, je mets cette petite fleur dans mon jardin. Ne le trouvez-vous pas plus joli ainsi?

— N'as-tu pas appris au catéchisme que ce n'est pas bien de prendre ce qui appartient aux autres? Eh bien! maintenant, tu dois réparer ta faute. Mets-toi à genoux, devant moi et récite: « Notre Père » et « Je vous salue Marie ». L'enfant se mit à genoux et accomplit consciencieusement sa pénitence.

A quelques jours de là, en passant devant ce fameux jardin, je m'aperçus que la petite fleur était fanée, je me préparais à l'arracher lorsque je vis mon petit bonhomme s'approcher de moi.

— Mais, Pères...

— Qu'y a-t-il mon petit?

— Vous prenez cette fleur, pourtant... elle est à moi.

— Que veux-tu en faire maintenant qu'elle est fanée?

Lisant un reproche dans ses yeux et me rappelant la pénitence que je lui avais imposée, je lui dis en souriant:

Crois-tu que je mérite moi aussi une... amende?

La tête de mon négrillot me fit un « oui » significatif. Jugez de la stupeur de ses compagnons, en voyant leur respectable maître s'agenouiller devant Bamboula et réciter à son tour la pénitence par lui d'abord imposée à son interlocuteur...

Le bon Père nous racontait encore qu'il passa les premières années de sa vie religieuse au service des lépreux. Ils sont nombreux, hélas! dans ces pays chauds. Lui-même souffrit cruellement pendant quinze ans de cette horrible maladie et en fut guéri miraculeusement par l'intervention de Sainte Bernadette qui le récompensait ainsi de la dévotion qu'il avait toujours eue envers elle. Puis, faisant appel à notre générosité, qu'on lui avait dite « abondante », il fit circuler des médailles de l'Enfant Jésus, des petits roses de Sainte Thérèse faites par les orphelins de Don Bosco auxquels il avait promis de rapporter du chocolat et, sans doute... d'autres choses avec.

Vous devinez notre empressement à acheter ces jolis souvenirs, voulant faire honneur à notre réputation et surtout faire œuvre charitable. C'était le meilleur moyen de remercier ce bon Père qui, dans ce délicieux épanche-

ment, aimable, spirituel, débordant de tendresse, nous avait laissé entrevoir de quelle somme de sacrifices est capable un cœur qui aime Dieu et se prodigue pour Lui sans compter.

### Une journée bien remplie.

18 Mars. — Dimanche de la Passion. Notre pieuse chapelle a vu en ce jour une succession presque ininterrompue de cérémonies bien diverses. Le Patriarche des moines, Saint Benoît, qui dit si bien en sa Sainte Règle « qu'en toutes choses Dieu soit glorifié » aura, nous l'espérons, béni les œuvres diverses venues s'abriter dans ce sanctuaire qui est le sien.

Dès le matin, ce fut comme toujours l'Office Canonial dans toute sa simple grandeur. A sept heures précises, les petits capulets blancs faisaient leur entrée et tout aussitôt commençait « L'Asperges » précédant la Messe solennelle bien liturgiquement chantée par nos voix enfantines.

A peine la messe était-elle achevée qu'une assistance nouvelle remplissait les bancs. Les infirmières de l'Union Catholique des Services de Santé viennent à leur tour faire monter leurs prières vers le Ciel. De toute la région, elles se réunissaient sous la direction de M. le chanoine Le Goasguen qui célébra la Messe et leur consacra cette journée.

A 1 h. 30, les élèves reprenaient possession de la Chapelle pour l'exposition du Très Saint Sacrement et l'heure de l'Adoration prescrite pour la Célébration du 19<sup>e</sup> Centenaire de l'Eucharistie et du Sacerdoce. Combien touchant cet hommage mondial de reconnaissance envers le Divin Maître prescrit par Notre Saint Père le Pape au monde entier ! Les Vêpres et la bénédiction du Très Saint Sacrement terminèrent cette réunion rendue si impressionnante par l'assurance qu'un grand nombre de fidèles faisaient en même temps monter leurs prières vers ce même Jésus dont nous entourions le modeste autel !

A 4 h. 30, les infirmières avaient à leur tour un Salut du Très Saint Sacrement. Avec émotion, nous les avons entendues invoquer leurs Saints Patrons et chanter à Sainte Véronique ces pieuses strophes :

Sainte Véronique, protège-nous  
Tu es notre douce espérance  
Du haut du Ciel veille sur nous  
En toi nous avons confiance.

Près de Jésus, portant sa Croix,  
En le pansant comme une Mère,  
Tu as allégé le grand poids  
De son insondable misère...

Sur la souffrance, penchées nous-mêmes  
Sainte Véronique, notre modèle,  
N'est-ce pas le Christ, Jésus Lui-même,  
Que nous servons dans notre zèle ?

Donne-nous l'élan attendri  
Qui te fit l'ardente infirmière  
Du Christ béni, à bout de vie,  
Sur le long chemin du Calvaire...

O notre Sœur, si près de Dieu,  
Prends donc en pitié la souffrance !  
Et dans les yeux des malheureux  
Mets les lueurs de l'espérance !

Veuille assister dans le trépas  
Tous ceux dont la lutte est finie,  
Et les recevoir dans tes bras  
Au seuil de l'éternelle vie...

On ne te prie jamais en vain,  
Sainte Véronique, toujours si bonne,  
Garde nos vies entre tes mains,  
O toi, notre grande Patronne !

Peu après le départ des Dames Infirmières, des voix mâles entonnaient une troisième bénédiction du Saint-Sacrement. Les scouts, dont M. le chanoine Le Hir est le zélé aumônier, venaient apporter au Divin Hôte du Tabernacle le tribut de leurs louanges et leur touchante prière : « Seigneur Jésus, apprenez-moi à être généreux, à vous servir comme vous le méritez, à donner sans compter, à combattre sans souci des blessures, à travailler sans chercher le repos, à me dépenser sans attendre d'autre récompense que celle de savoir que je fais votre Sainte Volonté. »

### Semaine Sainte.

Le Mercredi-Saint, l'examen trimestriel est fini. Nous nous préparons à assister aux Offices de la Grande Semaine. Les plus anciennes sont heureuses d'instruire les « nouvelles », elles leur parlent des Ténèbres, elles leur décrivent l'autel dépouillé, le chandelier triangulaire avec ses quinze cierges que l'on éteint successivement après chaque psaume pour figurer le délaissement dont Notre Bon Sauveur fut l'objet de la part de ses disciples dans sa Passion, un seul, celui du sommet, reste allumé... En vérité, les enseignements de M. l'aumônier ont porté, même les petites comprennent à merveille ces choses et s'y intéressent.

A 4 heures, on se range à la chapelle. Le silence des orgues, l'autel dépouillé, toute cette austérité que l'Eglise

sait mettre dans ces beaux offices de la Semaine Sainte étreignent les cœurs et les disposent au recueillement. Grâce au dévouement inlassable de l'Organiste qui prévoit jusqu'aux moindres détails, nous sommes munies du livre qui nous permettra de tout suivre et de tout chanter si nous le désirons. Timidement d'abord, puis avec plus d'assurance, nous joignons nos voix à celles des Religieuses pour le chant des psaumes... Soudain, notre chapelle évoque une vision du Moyen-Age, de ces siècles de foi où nos pères prenaient part aux Offices de l'Eglise. Pas un coin de l'édifice qui ne retentisse du chant des psaumes; vraiment, c'est d'une seule bouche et d'un seul cœur que la louange monte vers Dieu de notre sanctuaire. Certes, à nos humaines oreilles, nos voix enfantines ne semblent pas toujours posséder la douceur et la souplesse désirables, mais au cœur de Celui qui assure que « la louange parfaite sort de la bouche des petits enfants », elles doivent résonner comme un cristal très pur.

M. l'aumônier, les religieuses, l'enfant de chœur, chantent tout à tour les lamentations sur ce mode si touchant qui remonte à la plus haute antiquité. Le chant des Répons est assuré par les religieuses. Au silence qui règne, on sent que toutes les âmes sont saisies par la beauté de l'Office. Les petites suivent avidement toutes les cérémonies jusqu'à la fin: elles voient éteindre les cierges de l'autel au chant du « Benedictus ». Puis, le cierge du sommet du triangle est caché. Le moment est impressionnant. Toutes les lumières sont éteintes et c'est dans la nuit qui tombe que l'on chante: « Le Christ s'est fait pour nous obéissant jusqu'à la mort... » La mélodie est grave et poignante, elle pousse nos cœurs à s'anéantir devant cet anéantissement de notre Maître. Mais le cierge caché reparait et nous assure de sa résurrection. Quelques coups frappés sur les stalles rappellent alors le tremblement de terre qui accompagna le drame du Golgotha. Par le vacarme assourdissant qui remplit soudain notre chapelle, nous pouvons juger de l'ardeur des Petites à accomplir ces rites...

Cette année jubilaire nous remet en mémoire avec plus d'acuité le mystère de notre Rédemption et c'est avec grande ferveur que nous nous proposons de célébrer l'anniversaire de l'Institution de l'Eucharistie et du Sacerdoce. Toute l'assistance communie pieusement au matin du Jeudi-Saint. Puis, après l'Office, Notre Seigneur est porté à la chapelle de la Sainte Vierge. Là, sur l'autel orné de fleurs rares offertes par un cœur aimant et généreux, Il recevra les adorations du Pensionnat pendant toute la journée et celles des Religieuses pendant toute la nuit.

A 2 heures a lieu la cérémonie du « Mandatum ». Cette année, elle revêt un caractère particulier. Pendant que

dans le chœur des religieuses se déroulent les rites habituels, dans le sanctuaire de la Chapelle extérieure, M. l'aumônier lave les pieds à douze petits scouts. Symbole bien significatif de l'Action catholique que ces douze petits « Chevaliers modernes » venant prendre part à une cérémonie liturgique dans une chapelle de religieuses cloîtrées. Puissent les prières de celles-ci aider l'action de ces jeunes chrétiens et leur obtenir cet amour généreux dont ils ont besoin pour faire rayonner leur foi.

Les deux jours suivants, nous revoyons le drame de la Passion se dérouler dans son austère, mais si prenante simplicité. Par moments, les cœurs sont gagnés par la beauté des mélodies, comme lorsque M. l'aumônier chante, aux Ténèbres du Samedi-Saint, la prière de Jérémie. Il plane alors sur toute l'assistance un silence qui dure encore quelques secondes après la fin du chant...

Puis, c'est enfin le Samedi-Saint. C'est dans le plus grand recueillement que l'on suit les rites de la bénédiction du feu. Nous écoutons le beau chant de l'« Exultet » et nous demandons avec l'Eglise que ce Cierge, figure du Christ, éclaire les ténèbres de cette nuit où est aujourd'hui plongé notre pauvre monde moderne, si malheureux précisément par suite de son aveuglement qui le fait méconnaître la Vraie Lumière...

Les prophéties, bien longues au gré des Petites, sont lues ou chantées, puis, après les litanies des Saints, c'est déjà l'allégresse de Pâques qui éclate dans le Kyrie « Lux et Origo », d'une mélodie si légère et si sereine. Au Gloria, les cloches sonnent joyeusement, nous invitant à préparer nos cœurs pour le chant de l'Alleluia que le prêtre va entonner solennellement... A l'Offertoire, l'orgue, touché par les doigts habiles que l'on sait, sort de son silence prolongé. Sur le thème même de l'Alleluia que l'officiant chantait tout à l'heure, il chante lui aussi, et laisse déborder sa joie dans des accords où alternent la majesté et la douceur; gagnées par le charme, nos âmes se laissent porter bien haut... Enfin, l'Office s'achève pieusement.

Maintenant, il faut songer au départ. C'est un moment de joie bien vive. La figure épanouie de bonheur, nous faisons nos adieux à nos maîtresses et nous nous préparons. Les Petites ont déjà mis manteau, chapeau et gants, elles ont à la main leur mallette avec le tom-pouce inséré dans l'enveloppe et pour rien au monde elles ne consentiraient à s'en dessaisir dans la crainte de manquer l'auto qui viendra dans une demi-heure!...

Le souhait de bonnes vacances que nous exprimant nos maîtresses résonne bien joyeusement dans notre âme. C'est aussi le vœu que nous faisons pour elles, et de tout notre cœur reconnaissant, nous prions le Bon Dieu de l'exaucer et de les bénir.

## CHRONIQUE MUSICALE



Nous sommes heureuses, chères Anciennes, de vous présenter ici l'exposé des œuvres musicales qui ont été exécutées au cours de ces dernières années par nos chers professeurs de piano et de violon, Mlles Yv. Trinquet et Hélène Rayé.

**VIOLON.** — *La Symphonie Espagnole* de Lalo est peut-être la plus belle œuvre qui existe pour le violon, elle reflète merveilleusement le caractère et les splendides paysages de l'Espagne où elle fut composée. *Prière* de Martini-Kreisler, une jolie page pleine d'un charme céleste. Puis, le *Concerto en la* de Mozart, *Danse Espagnole* de Granados, *Tempo di Menuetto* de Pugnani, *Chant Hindou* de Rimsky-Korsakow. Quant aux *Airs Bohémiens* de Sarasate, ils sont particulièrement séduisants, aussi bien le début, si chantant et expressif, rappelant les airs populaires de la Bohême, que le final qui est plein de vie et pétillant de virtuosité.

La sonate *Le Tombeau* de Leclair est une des plus belles œuvres de l'auteur, sa forme et son style rappellent fort bien l'époque où elle fut composée, c'est-à-dire entre 1723 et 1738.

*Sicilienne et Rigaudon* de Francœur-Kreisler; le Rigaudon est une danse provençale très animée qui fait un peu le mouvement perpétuel. *Zapateado*, danse espagnole de Sarasate, une amusante cascade de notes dans le rythme caractéristique de toutes les danses espagnoles.

**PIANO.** — *Le 3<sup>e</sup> impromptu* de Fauré en la bémol est comme le modèle de ces pièces de courte dimension dont le vif et fragile équilibre repose sur l'heureux contraste entre deux idées parentes. Il règne, en effet, dans ce morceau, un accord si fin entre le choix des thèmes, leur expression juvénile et charmante que la dentelle légère du trait de la majeur sertit de son réseau vaporeux, qu'il ne semble pas qu'aucune autre œuvre de ce genre puisse procurer la sensation d'une réussite plus exquise et plus aisée.

*Le jour de la foire au Mas* (D. de Séverac). Toute la

gaieté et la vie d'un jour de foire dans une ville du Midi: les sonnaillles des véhicules qui arrivent, le mouvement de la foule, le cri des animaux, puis, tout à coup, le calme et le tintement de l'Angelus. Et la fête reprend pour finir dans un murmure mélancolique. Le tout animé de la grâce et du charme si particulier de la musique de Séverac.

*Final du Concerto italien* de Bach. Du rythme, de l'allégresse de la première à la dernière mesure, une œuvre homogène et débordante de vie.

*La Fantaisie impromptu* de Chopin. Un trait fluide aux modulations charmantes, suivi d'un chant lent et passionné et la reprise du trait qui se termine par un contre-chant à la basse, du plus heureux effet.

*Etude en ut mineur* de Chopin. L'auteur composa cette étude en apprenant la prise de Varsovie par les Russes. On sent dans le souffle de violence qui la traverse comme un ouragan toute la rage du vaincu exhalée contre l'opresseur. Elle est un appel aux armes qui électrise, un chant de guerre qui fait frissonner d'un enthousiasme sublime. A la basse se précipitent de grands traits persistants et bouleversés, tandis qu'une mélodie brève, espacée, s'élève, orgueilleuse, pleine de défi, majestueuse. C'est une des œuvres les plus grandioses de Chopin.

*Baigneuses au soleil*, de Déodat de Séverac. Etude pittoresque; ce que le titre suggère, la musique le précise de ses enchantements. Et pourtant, ces jeux de naïades ne sont qu'un mirage, ces grâces, ces rires, cette heureuse animation, une imposture délicieuse. Mais la féerie des sonorités, elle, demeure bien réelle et suffit à notre plaisir émerveillé. (D'après Cortot).

*Berceuse* de Chopin. Elle est une merveille musicale, un chef-d'œuvre de grâce et de délicatesse. Jusqu'à la dernière partie, la basse dessine un rythme égal sur les mêmes accords. A la mélodie brève succède une ornementation de la plus exquise fantaisie.

*Bourrées* de Bach, extraites des Suites Anglaises. Petites pièces courtes, toutes de rythme et de légèreté, mais non dépourvues de charme.

*Tic-toc-choc* ou *Les Maillotins* de Couperin. Rondeau de vive allure et d'un charme exquis, ayant comme refrain une phrase amusante imitant le martellement de petits maillets ou maillotins.

*Rondo de la sonate l'Aurore* de Beethoven. Une des plus belles œuvres pianistiques de Beethoven. Le début très simple, et dont la mélodie serait un chant des ba-

teliers du Rhin, s'amplifie peu à peu et l'œuvre se termine dans une émotion profonde mais pleine d'allégresse.

Cette analyse nous a révélé à l'audition quels interprètes sont nos chers professeurs: charme, virtuosité, expression, nous avons tout savouré, tout admiré sans réserve, et nos chaleureux applaudissements ont voulu le leur prouver. Nos chères petites profiteront de mieux en mieux de toute leur sollicitude.



## Impressions d'une "Romée" en 1934 <sup>(1)</sup>

---

Voici quelques pages que nous sommes heureuses de vous présenter, chères Anciennes. Elles nous viennent de Londres par avion, mais sont toutes lumineuses et chaudes du beau soleil de Rome, et si évocatrices de grands souvenirs et d'inoubliables émotions, qu'elles permettront à toutes les « Romées » de revivre les heures merveilleuses de leur pèlerinage et adouciront les regrets de celles restées au foyer.

Ces lignes sont une réponse charmante à un désir, peut-être indiscret, mais si légitime pourtant, vous le comprendrez après lecture; car cette lettre n'était destinée qu'à une sœur bien aimée. Nulle ancienne de la génération 1895-1899 n'a oublié Milly Bounevalle, l'imitable « Marie Stuart » qui chantait avec tant d'âme son « hymne à la mort » et d'un accent si correct qu'on n'aurait jamais soupçonné qu'elle ne fût pas Française. La « Langue des anges », Milly ne l'a pas oubliée, en dépit des longues années où elle a dû la négliger; vous en jugerez, chères Anciennes, et vous la remercirez avec nous d'avoir accédé si aimablement à notre désir.

Que son exemple entraîne ses compagnes de l'Amicale. Notre petit « Echo » serait plus intéressant, si les unes ou les autres voulaient nous apporter, de temps à autre, une aimable contribution. La direction leur en serait profondément reconnaissante.

Avril 1934.

*Ma chère sœur, (2)*

« Si vraiment tu désires avoir un petit récit de mes impressions de pèlerinage que tu pourras partager avec

(1) On désignait ainsi au Moyen-Age les personnes qui avaient fait le pèlerinage de Rome.

(2) Milly (Madame Collins), est la sœur de Mère Marie du Calvaire et la mère de Sheila que la jeune génération connaît, et qui se trouve en ce moment au Secrétariat de l'Ambassade d'Angleterre à Rome. Thérèse, ancienne élève aussi, dont on parlera plus loin, était une des sœurs aînées de Madame Collins. Elle est morte en 1928 à Darlington, en Angleterre, religieuse de Saint-Vincent de Paul.



« la famille », il vaut mieux, je crois, pour l'éviter l'ennui de la traduction, que je t'écrive en français. Mais comme j'ai si rarement l'occasion de me servir de cette langue, je demande seulement une grande indulgence et je tâcherai de m'exprimer le mieux possible.

« Nous étions donc 450 pèlerins de Londres et des environs, accompagnés de notre évêque, de nombreux prêtres et séminaristes, et nous avons quitté « Victoria » à neuf heures du matin, le 7 mars, par un temps très maussade qui n'était pas de bon augure pour un voyage de deux jours et une nuit. Heureusement, nous avons trouvé la mer de meilleure humeur et dès l'arrivée à Boulogne, la France nous accueillit, toute rayonnante et ensoleillée.

« S'il y a des personnes qui craignent les pèlerinages, par peur de la fatigue et de l'ennui du voyage, qu'elles se rassurent. Tout est si bien organisé à notre époque que la fatigue est réduite au minimum et l'ennui n'existe plus. Nous avions avec nous une dame de 90 ans! Et elle n'a trouvé le voyage ni long ni désagréable.

« Il faut dire aussi que les repas étaient merveilleux, surtout quand on considère que le wagon-restaurant de notre train spécial en France devait fournir un service de 450 couverts. Le thé seul donnait à redire pour les Anglais. A 4 fr. 50 la tasse, il n'avait aucun goût. Aussi le second jour, je m'en suis passé. Mais je me demande si l'ange qui s'occupe de ces choses-là m'a tenu compte d'un sacrifice ou d'une économie ?

« C'est à Dijon, je crois, qu'on nous a fourni des oreillers, 3 francs pièce, pour la durée de la nuit. On trouvait cela très bien et, vers 10 heures, après le rosaire et les prières du soir, on s'est installé pour dormir. Hélas! on ne savait pas qu'à deux heures et demie du matin, à la frontière, « la durée de la nuit » serait finie. C'était, en effet, un réveil un peu dur ; tout à coup, on s'est senti arracher l'oreiller: « Madame, le service français est fini, il vous faut prendre maintenant un oreiller italien. » « Eh bien non! ai-je dit. Je n'en veux pas. Vous m'avez pris mon bon petit oreiller dijonnais sur lequel je dormais si bien, je n'en veux pas d'autre! » Et j'avais raison. Car, à Modane, tout repos était fini. D'abord la douane, puis les passeports et enfin les billets, et on était déjà à l'heure du réveil et de la prière. Il fallait être prêt pour descendre à Turin assister à la messe de l'évêque et recevoir la Sainte Communion dans l'imposante cathédrale où l'on conserve le linceul sacré de Notre Seigneur.

« Après le petit déjeuner à l'hôtel, encore toute une journée de train. Dans l'après-midi, on longeait la côte de la Méditerranée et, vers le soir, on a joui d'une belle vue de la Tour Penchée de Pise. La nuit enfin, puis

le souper, les prières et les préparatifs de l'arrivée. Vers onze heures, on nous dit: « Rendez-vous dans les couloirs, car on verra bientôt les lumières de Rome. » Comment vous dire ce que l'on éprouvait à ce moment? Les lumières de Rome! De Rome qui n'était, pour nous, ni la capitale de l'Italie, ni la Rome des touristes, mais la Ville de la grande Lumière éteinte en Angleterre depuis des siècles, et que nous y voulions tant rallumer et faire briller de nouveau!...

« De la descente à la gare, de l'arrivée à l'hôtel sous le ciel étoilé et dans l'air tiède et embaumé du parfum des mimosas en fleurs, je ne parlerai pas. On était, je le sais, trop content de trouver son lit, et de dormir, tranquillement cette fois, sur son oreiller romain !

« Dès le matin, le départ à Saint-Pierre pour la messe de l'Evêque à l'autel Saint-Grégoire, Pape; celui qui a évangélisé la Grande-Bretagne. Vous connaissez l'histoire des esclaves blonds qu'il avait vus dans le Forum de Rome: « D'où sont-ils? » avait-il demandé. Et la réponse: « Ce sont des Angles ». « Nous en ferons des anges. » Et ne pouvant aller lui-même en Angleterre, il envoya le moine Augustin nous porter la foi.

« Et les impressions de cette première messe dans la Ville Eternelle? Si les Anglais sont froids et flegmatiques, ils ne le paraissent guère à Rome. De tous côtés, les hommes, pieux et fervents, chantaient, les larmes aux yeux, et nous autres, femmes, tout simplement, nous pleurions.

« Après la messe, les visites du Jubilé. C'était le commencement de nos CINQ JOURS. J'écris ces mots en grosses lettres, parce que c'était pour nous une véritable expédition, assiégeant les basiliques, les églises et les monuments religieux ou historiques, et bombardant le ciel de nos prières.

« De toutes les splendeurs entrevues, je ne sais que dire, ni par où commencer. On voyait tant de merveilles que l'on cessait presque de s'en étonner. Les églises dépassent toute description. Je ne vous dis pas que le style italien nous plaît beaucoup, on n'éprouve pas dans les basiliques romaines la même émotion que dans nos cathédrales gothiques de Reims et de Chartres, de York et de Westminster. Mais s'il s'agit de dimensions, de majesté, de richesse, ce sont de vrais miracles d'architecture; elles dépassent tout ce que l'on peut imaginer.

« L'immensité de Saint-Pierre ne vous frappe pas au premier abord, à cause de la justesse parfaite des proportions, mais quand vous voyez votre pèlerinage tout entier se perdre complètement dans une des chapelles latérales, vous commencez à réfléchir. Figurez-vous aussi quatre ou cinq grands pèlerinages à la fois dans la basilique, chantant des hymnes différentes, dans des

idiomes divers et sans aucune gêne ou confusion. Que doivent penser les protestants de voir avertir les fidèles que l'on confesse en quarante langues!

« Mais pour revenir à notre pieuse expédition, je voudrais dire ici, sans irrévérence, que le Bon Dieu me doit certainement des bas et un manteau neufs. Le jubilé est une affaire de genoux. On se met à genoux, on se relève, on s'y remet de nouveau, on se traîne à genoux pour être au premier rang, et on peut être sûr que quelque vieille dame trop fervente ou quelque paysanne bavarde réussira à trébucher sur vos pieds ou à marcher durement sur vos vêtements, au moment où vous voulez vous lever. Ma fille dit toujours qu'on est épuisé après avoir invoqué le Seigneur dans une église italienne.

« Je me suis trouvée dans Saint-Pierre lorsque le grand pèlerinage irlandais y faisait sa visite. Ils étaient au nombre de douze cents, y compris 400 boys-scouts. Le défilé, avec les « bagpipes » ou binious en tête, était vraiment imposant; une procession sans fin depuis de tout petits garçons (scouts) jusqu'à des vieillards — l'on a vu même un monsieur très infirme au bras d'un grand scout. Les 400 ou plus de scouts étaient tous en uniforme et les hommes presque tous en habit, car ils se rendaient à l'audience du Pape après cette visite. Tous portaient le brin de « shamrock », le trèfle traditionnel; car par une délicatesse du Saint Père, ils avaient obtenu leur audience pour ce jour 17 mars, fête de saint Patrick. Ce pèlerinage est allé à Rome par mer, à bord d'un beau transatlantique mis à leur disposition par la Compagnie Cunard. Il y avait cent prêtres à bord, trente autels, et le Saint-Sacrement fut conservé nuit et jour dans la chapelle improvisée.

« Celles qui ont été à Rome ont sûrement baisé le pied de saint Pierre. (C'est le quatrième pied qu'on met à la statue, nous a-t-on dit, parce que trois ont déjà été usés par les baisers des fidèles), mais tout le monde n'a pas vu les Anglais placer leur tête sous le pied après l'avoir baisé, en signe de la soumission au Pape après la révolte de la « Réformation ». Les Irlandais, qui ne se sont jamais révoltés, ne font pas ce petit acte d'humilité. Mais deux charmants petits Italiens, qui s'étaient glissés dans nos rangs, ont suivi notre exemple et ont insisté pour que leur maman les imitât. Elle se demandait, la pauvre dame, ce que nous voulions faire.

« Est-ce bien connu (pour moi, je ne le savais pas), que la coupole de Saint-Pierre a les mêmes dimensions que l'ancien Panthéon de Rome? On nous a raconté que Michel-Ange, las d'entendre les éloges des monuments de l'antiquité, et du Panthéon en particulier, que l'on disait être le dôme le plus magnifique qui ait existé, s'écria: « Bah pour votre Panthéon! Je bâtirai une église et je

mettrai votre Panthéon dessus! » Vraiment, Michel-Ange n'était pas toujours commode. Vous rappelez-vous son tableau du Jugement dernier dans la Chapelle Sixtine, où l'on voit en enfer, avec des oreilles d'âne, un grand seigneur qui avait osé critiquer sa fresque? Le Pape réprimanda l'artiste et le pria de donner au seigneur une place plus honorable. « Non, répondit le peintre, de l'enfer on ne sort jamais »; et le malheureux seigneur y est encore.

« A Rome, c'est aussi le grand nombre des églises qui vous étonne. Elles sont vraiment l'une à côté de l'autre, et pour la messe, c'est l'embarras du choix, car les messes se succèdent tous les jours jusqu'à midi. Je ne vous dirai rien de ces superbes édifices, dont tant de livres ont déjà décrit les beautés avec tant d'éloquence. On remarque surtout le plafond de Santa Maria Maggiore (ou Notre-Dame des Neiges), recouvert de l'or rapporté d'Amérique après sa découverte. (On n'en reçoit pas beaucoup de nos jours!) Saint-Paul-hors-les-murs, le Latran, l'Ara Coeli avec son Bambino miraculeux, la très ancienne église de Santa-Maria in Cosmedin où l'on voit un souvenir des ordales du Moyen-Age, « la Bouche de la Vérité ». C'est un masque antique sculpté en bas-relief dans une dalle de marbre rougeâtre dont la bouche et les yeux sont ouverts et percés. On croit qu'elle servait autrefois comme de grille pour une bouche d'égout. Selon un dicton populaire, la bouche béante se ferme sur les doigts du menteur qui a la témérité de les y introduire. On s'en servait dans les Jugements de Dieu. C'est, paraît-il, une leçon salutaire pour l'enfant terrible, ou « cattivo ragazzo », comme l'on dit en Italie.

« Et l'on doit croire que nous n'avons pas perdu de temps si, dans ces quelques jours, nous avons réussi à visiter encore l'église et la maison de sainte Cécile, où l'on voit la salle de bains où elle subit son martyre, la maison de saint Paul et la colonie à laquelle il était attaché, le puits dont l'eau servit au baptême de ses géoliers qu'il avait convertis, la prison Mamertine où cet Apôtre et saint Pierre furent enfermés; l'église de Saint-Clément, bâtie au-dessus de deux autres églises plus anciennes, et la maison même de ce saint Pape, transformée dans les premiers siècles en temple de Mithra. « Les Catacombes et le Colisée, l'arc de Titus, dont les bas-reliefs montrent les Juifs captifs et chargés des dépouilles enlevées au Temple de Jérusalem et qui avaient été transportées à Rome sur les chars des vainqueurs.

« Il y a des personnes pieuses qui n'ont pas de dévotion à gravir la Scala Santa, parce que d'abord, son authenticité n'est pas prouvée; et ensuite, parce qu'elle donne immédiatement sur une piazza bruyante par où la

foule y accède sans recueillement. Tout d'abord, moi aussi, j'en ai été un peu choquée. Mais dès que j'ai commencé à gravir ces marches sacrées, mes sentiments ont changé, et il me semblait que cette clameur de la foule insouciant était à sa place, car Notre-Seigneur a dû entendre aussi les cris d'une populace hostile et brutale qui réclamait sa mort. Est-ce que parfois la paix et le recueillement de nos églises ne nous font pas oublier l'horrible clameur d'un monde ennemi qui réclame pourtant pour son salut les prières et les sacrifices des fidèles?

« Notre visite au Collège anglais nous a bien intéressés, car c'est là, dans ce Collège, que furent formés tous les étudiants anglais aspirants au Sacerdoce pendant les jours de persécution. On y voit la liste de tous les prêtres qui ont été martyrisés et l'on a conservé leurs lettres que nous avons vues. On nous a montré le questionnaire que l'on présentait à chaque étudiant à son arrivée, et auquel il devait apposer sa signature:

- « Voulez-vous être Prêtre?
- « Voulez-vous vous soumettre aux règles du Collège?
- « Voulez-vous aller à la Mission Anglaise?
- « Voulez-vous souffrir la torture et la mort? »

« Au-dessus du Maître Autel de la Chapelle se trouve encore le grand tableau devant lequel les partants faisaient leur dernière prière et leur adieu en quittant Rome pour retourner « prêtre » en Angleterre. En face du Collège se voit la maison de saint Philippe Néri, le vénérable Prêtre qui venait toujours à la porte donner sa bénédiction au jeune apôtre regagnant sa patrie; et l'on dit que le seul qui ne soit pas allé chercher la bénédiction de saint Philippe n'a pas eu la couronne du martyre. Quand arrivait au Collège de Rome la nouvelle qu'un prêtre avait été martyrisé, on chantait le *Te Deum*.

« Dans la Bibliothèque Vaticane, nous avons vu le livre écrit par Henri VIII et qui lui a obtenu le titre de Défenseur de la Foi. Il y a aussi une lettre écrite par Anne Boleyn pour l'amour de qui il avait répudié malgré les avertissements du Pape Clément VII, Catherine d'Aragon et rompu avec l'Eglise romaine. Cette lettre est celle où la malheureuse demande le divorce, en attendant l'échafaud qu'Henri VIII lui préparait.

« Que dire de l'audience du Saint Père? Elle fut « merveilleuse ». Le Pape est un véritable miracle! Il venait de recevoir un grand pèlerinage allemand, dont il avait traversé tous les rangs; il nous a accueillis une heure en retard, à huit heures du soir. Il parla pendant vingt-cinq minutes et donna son anneau à baiser à chacun des 450 pèlerins que nous étions. J'ai pu suivre le sens général de son allocution. Il a fait appel au dévouement, au sacrifice de soi, il a parlé de la vie de famille, une vie

catholique et vraiment bonne, puis de l'apostolat catholique. Sa voix est ferme et forte malgré son âge. On sent le Saint Père tout rempli d'un zèle ardent et du désir du bien, sa parole est certainement celle d'un homme inspiré de Dieu. Il est vraiment l'oracle de l'Esprit-Saint.

« Le dimanche de *Lætare*, 11 mars, eut lieu la canonisation de Louise de Marillac. C'était le grand jour! on eût dit que toute la ville se rendait à la basilique de Saint-Pierre. Il faut croire que notre conducteur de taxis avait fait fête de bon matin. Quel trajet! Presque tragique! c'était du cent à l'heure. Notre chauffeur nous jetait de droite et de gauche avec une gaité effrayante. Il ne perdait pas de temps lui, en ce jour où pleuvaient les clients. Sheila et moi nous avons été très favorisées, car nous étions placées dans la Tribune de l'Ambassade, tout près des Cardinaux et des Evêques, et nous pouvions voir dans ses moindres détails toute la cérémonie de la Canonisation et suivre la Messe pontificale qui l'a suivie.

« Scène inoubliable! des milliers de lampes électriques scintillent dans des lustres de cristal et, pour en rehausser l'effet, les fenêtres sont voilées et la basilique reçoit une lumière argentée presque céleste. L'illusion est même complète quand, à l'élévation, la musique des fameuses trompettes d'argent descend du dôme et que l'on entend le doux frôlement des ailes blanches de centaines de Petites Sœurs de la Charité (venues pour la Canonisation de leur Fondatrice) et s'inclinant dans l'adoration comme les anges autour du trône de l'Eternel.

« Un mot de deux cérémonies très intéressantes. L'épître et l'évangile chantés en latin et ensuite en grec par des prêtres des deux rites, marquant l'unité de l'Eglise catholique, le chœur des chantres grecs, plus beau encore que celui des latins, avec sa mélodie plaintive et presque sans inflexions.

« A noter aussi la procession de l'Offertoire, cérémonie qui date de l'antiquité, alors que les prêtres vivaient des aumônes des fidèles; des pains, du vin, des cierges, et dans des cages, des oiseaux, colombes et autres. Tout est porté par des cardinaux, les pains, les petits tonneaux de vin et les cages argentées et dorées, le Pape reçoit et bénit chaque offrande.

« A la canonisation de saint Jean Bosco, les colombes étaient des pigeons voyageurs de Turin, la ville du saint; et, après l'Offertoire on les a lâchés, pour qu'ils aillent porter directement, sur leurs ailes, la bénédiction du nouveau saint à sa paroisse.

« C'est vraiment providentiel que je sois allée à Rome juste au moment de la Canonisation de Louise de Marillac, la fondatrice des Religieuses de Saint-Vincent de Paul, famille religieuse de notre regrettée sœur Thérèse.

« Un des jours du pèlerinage, dans une des basiliques,

où se trouvaient des Filles de la Charité, par une sorte d'inspiration, je suis allée subitement parler à l'une d'elles, sans la choisir entre les autres, or, il y avait en ce moment à Rome des centaines de Sœurs de Saint-Vincent de Paul pour la canonisation de leur Mère fondatrice, des centaines de Françaises, comme aussi un grand nombre de beaucoup d'autres pays et, cependant celle que j'ai abordée et à qui j'ai demandé si elle était Anglaise, l'était en effet et non seulement elle connaissait la maison de Darlington en Angleterre où notre sœur est morte, mais elle y avait parfaitement connu notre chère Thérèse elle-même. N'était-ce pas aussi un coup de la bonne Providence?

« Et maintenant, que je me taise, il ne faut pas abuser de la patience de vos lectrices. On disait autrefois : « Voir Naples et mourir », mais pour moi, après Rome : « Nunc dimittis. »

« Je ne suis pas repartie en Angleterre avec le pèlerinage le 14 mars, je suis restée encore une semaine près de ma fille. J'ai donc pu ajouter considérablement à mes impressions, car j'ai quitté l'hôtel pour aller dans une famille italienne où j'ai appris à manger le macaroni à la manière du pays, et à me faire comprendre dans un mélange de français, d'italien, de gestes et de contorsions du visage. Rien d'étonnant si la petite bonne avait toujours l'air ahuri ! Mais elle me comblait de ses bénédictions et, quand nous avons quitté nos hôtes bienveillants, toute la famille avec des gestes d'opéra et des voix émues nous a voué une profonde « dévotion ».

« Le sentiment est excellent et c'est celui qu'en te quittant, je t'offre aussi avec toute ma grande affection.

MILLY. »

## VISIONS LOINTAINES

### Les fêtes d'autrefois.

« *Un paysage est un état d'âme* ». J'ai lu cela jadis dans un livre délicieux que je me permettrai de recommander aux jeunes lectrices de « l'Echo » ; il est intitulé : « De la délicatesse dans l'art », son auteur est Constant Martha. — Donc, un *paysage est un état d'âme* ; j'avoue que, tout d'abord, je ne compris pas ; assez longtemps même, j'essayai, sans succès, de pénétrer la pensée de l'auteur, lorsqu'un jour, je compris soudain, car j'expérimentai. De dire tout ce que je compris serait fort long peut-être, et donc fort ennuyeux pour moi et plus encore pour mes lectrices. Qui, d'ailleurs, n'a pas expérimenté qu'un paysage harmonieux, baigné de lumière nous paraissait terne, comme enveloppé de voiles endeuillés, parce que la tristesse assombrissait notre cœur. Le soleil de la joie brillait-il en notre âme?... l'horizon brumeux, un ciel couvert de nuages s'éclairait pour nous des plus doux rayons ; et à la même heure peut-être et tout près de nous, d'autres yeux, contemplant le même spectacle, le voyaient sous un aspect tout différent et trouvaient sans charmes ce qui nous jetait dans le ravissement.

Or, s'il en est ainsi d'un paysage immobile, insensible et muet, combien plus les différences d'impressions produites chez les spectateurs s'accuseront-elles au sujet d'une fête, tableau vivant et mouvant dont les spectateurs sont aussi les acteurs, où les décors, les chants exaltent les sentiments, et — pour employer une vieille métaphore, puisque nous parlons du vieux temps — font vibrer toutes les cordes de cette lyre incomparable qu'est notre âme.

Aussi, lorsqu'il me fut demandé d'écrire pour les chères « anciennes » quelques pages où revivraient nos fêtes d'autrefois, donner satisfaction me sembla presque une impossibilité. Mes visions, mes impressions furent peut-être toutes différentes de celles qu'éprouvèrent mes compagnes et, par suite, les souvenirs que je vais évoquer ne diront rien à leur cœur. Mais à plume vail-

lante rien d'impossible, à plume guidée par la reconnaissance non plus, et encore moins.

Les fêtes au pensionnat!... Au vrai, nos années passées en ce lieu béni, si nombreuses qu'elles aient été, ne furent-elles pas une fête perpétuelle si, donnant à ce mot un sens très large, nous le tenons pour équivalent de joie pure, de bonheur profond: ne dit-on pas, avoir le cœur, l'âme, en fête.

J'oserais dire que la série des jours heureux s'ouvrait dès celui de la rentrée. Oh! certaines d'entre nous, les « nouvelles » surtout, versaient bien quelques larmes; mais qu'elles étaient vite séchées!... Avec délices, nous retrouvions nos vieux amis: la couchette aux rideaux blancs du dortoir Saint-Joseph ou Saint-Louis; les bancs, les pupitres de la salle d'étude; les robustes tilleuls ombrageant la grande cour de récréation!... Avec quelle effusion nous embrassions nos petites amies et de quelle respectueuse tendresse s'imprégnait le simple bonjour adressé à nos vénérées maîtresses si heureuses, nous le sentions bien, de retrouver leurs enfants.

La première promenade au bois était un enchantement; de chaque talus, de chaque arbre, jaillissait un souvenir; sous le laurier, tout au haut du bois, à l'angle formé par les murs de clôture, nous avions fait ou reçu des confidences (en ce temps-là la mode était aux secrets). Sous ce jeune marronnier, nous avions conclu un pacte d'amitié et nos initiales enlacées, creusées dans la tendre écorce, en faisaient foi. Plus loin, deux hêtres majestueux; nos regards s'y reposaient avec une complaisance attendrie; que d'heures nous avions passées à leurs pieds, heures de larmes et de rires étouffés... heures de piquet, pour les nommer de leur nom.

Voici nos jardinets; pendant les vacances, l'herbe les a envahis, ils présentent l'aspect d'une forêt vierge lilliputienne d'où émergent, tels les palmiers au sein des végétations tropicales, d'élégantes barbes-de-bouc. Mais ma chronique menace fort de n'être qu'un enchevêtrement d'où la pensée principale a peine à se dégager; heureusement, mon titre, vrai poteau indicateur me rappelle que je dois traiter des fêtes.

« Les fêtes!... Ah! dirai-je, empruntant les paroles de sainte Thérèse de l'Enfant Jésus, que de souvenirs embaumés ce simple mot me rappelle!... Si les grandes fêtes étaient rares, chaque semaine en ramenait une bien chère à mon cœur... » J'arrête ici ma citation, car, hélas! je l'avoue, à ma honte, je ne puis dire, comme la chère sainte, que le dimanche était pour moi une « journée radieuse ».

Après le petit déjeuner, qui suivait immédiatement la prière du matin, Mère Cœur de Marie ne manquait jamais de nous admonester de sa voix solennelle: « Aujourd'hui,

dimanche, il faut suivre la messe dans son paroissien, et souvenez-vous, Mesdemoiselles, que vous ne sortirez pas de la chapelle telles que vous y entrez: si votre âme est grise et que vous vous dissipiez, elle deviendra noire; mais si vous suivez bien votre messe, vous deviendrez toutes blanches, si grises que vous soyez. » Cet éloquent et théologique discours m'impressionnait péniblement — quand j'étais toute jeune, s'entend, car plus tard... — mais me donnait aussi grand désir de suivre pieusement la messe dans *mon paroissien*. Or, au temps lointain de ma jeunesse, et de la vôtre, chères anciennes, l'esprit liturgique n'animait guère notre dévotion. Le mouvement puissant qui entraîne aujourd'hui les âmes vers les sources de la vraie piété était à peine né. Le paroissien n'était pas notre livre préféré, nous ne savions pas toujours nous en servir et d'ailleurs, comme il n'en existait pas de très complets, nous avions souvent recours aux « *Prières pendant la Messe* » éditées par tous les livres de piété d'alors, prières que je me garderai bien de critiquer, mais qui ne convenaient pas à des enfants. Aussi était-ce sans conviction que nous disions: « *Mon Dieu, je crois et je vis comme si je ne croyais pas (ou comme si je croyais un Evangile contraire au vôtre. Ne me jugez pas sur cette opposition perpétuelle que je mets entre vos maximes et ma conduite, etc...* » Je ne sais si ces formules nous blanchissaient l'âme; mais elles me rendaient l'humeur noire pour toute la journée.

« Les grandes fêtes — c'est-à-dire les solennités religieuses, accompagnées de pompe et d'éclat étaient rares » relativement, cependant, car presque tous les mois nous en célébrions quelqu'une, parfois plusieurs.

La première en date après la rentrée, c'était la Toussaint. Les coquettes — et quelle fillette ne l'est pas un peu?... — saluaient ce jour qui leur procurait le plaisir d'érenner les chapeaux d'uniforme de la saison d'hiver. Dans le courant de la semaine avait eu lieu l'essayage; à l'heure du goûter, les élèves montaient par groupes à l'infirmerie où sur les lits, s'étaient nos futurs couvre-chefs. Mère Cœur de Marie présidait à l'opération avec sa gravité accoutumée, c'était elle qui décidait si le chapeau convenait à notre tête, et la glace devant laquelle nous posions un instant avait beau rendre un verdict contraire à celui de l'essayeuse, il fallait se soumettre au jugement de celle-ci. Sur un papier collant, on inscrivait notre numéro et Mère Cœur de Marie ne laissait à nulle autre le soin de l'appliquer au fond du chapeau.

Une idée qui ne m'était jamais venue me passe par l'esprit en écrivant ces lignes: on aurait dû collectionner les chapeaux d'uniforme portés par les élèves du Calvaire. Avec quelle gaité non exempte d'émotion nous aurions contemplé sous vitrines feutres ou pailles légè-

res enrubannés, fleuris de pâquerettes ou de jacinthes — oui des jacinthes — ornés de longues plumes amazone ou nichant entre deux coques soyeuses une hirondelle ou quelque oiseau des îles. Cette exposition rétrospective des modes du couvent n'eût pas manqué de charmes, certes... En 1892, le chapeau fut une *toque* de velours noir bordé du pelage gris de je ne sais quel individu de l'espèce animale. Devant cette fourrure sans caractère et sans nom, les connaisseuses eurent une moue de dédain; Mère Cœur de Marie s'en indigna: « Comment, Mesdemoiselles, vous faites fi d'une toque de chinchilla!.. Cela se porte, on peut aller partout avec une toque de chinchilla; même au bal!... »

Encore un amusant souvenir, le dernier en ce genre dont s'émaillera ma chronique; il se rattache à la fête de la Chandeleur et la silhouette inoubliable de la bonne Mère Cœur de Marie s'y profile de nouveau.

Les élèves, par mesure d'économie et surtout de prudence, n'avaient point de part à la distribution des cierges qui se fait en ce jour. Quelques enfants, précoces liturgistes, estimant qu'une Chandeleur sans lumières était un non-sens, se munissaient de bouts de chandelle dérobés sous l'escalier où l'on serrait les chandeliers destinés à l'éclairage des dortoirs; par je ne sais quelle ruse, elles se procuraient aussi une ou deux allumettes et quand, remontant du chœur, Mère Cœur de Marie rentrait à la tribune portant dévotement et triomphalement son cierge, elle apercevait de-ci de-là une lueur tremblante qui s'éclipsait au plus vite devant le fulgurant éclat de son regard courroucé, car, gare aux pensums!

L'« *Echo* » a rappelé naguère les joies naïves des Noël d'autrefois, fêtes d'autant plus douces que leur préparation avait été plus laborieuse, c'est-à-dire plus généreuse. Pendant les neuf jours précédant le 25 décembre, le pensionnat ne comptait plus que des élèves « fidèles » à la pratique du règlement, et le samedi, jour des grandes assises, présidées par Mère Emmanuel, au lieu d'avoir à proclamer le nombre formidable de nos « mauvais points », d'une voix adoucie, Mère Saint Camille annonçait: A... Rose blanche (1); B... Rose blanche... et la guirlande de roses allait s'allongeant sans interruption. Une année, la sagesse fut si générale que la note la moins satisfaisante s'arrêta à quatre mauvais points. De tels efforts méritaient une récompense: à peu de frais, Mère Emmanuel nous la procura. Une maman, de passage à Menton, avait expédié à ses filles quelques bouquets de violettes; gentiment les enfants en avaient fait hommage à Mère Emmanuel qui les utilisa pour nous récompenser.

(1) Ce titre de Rose blanche était décernée à l'élève qui n'avait mérité aucun mauvais point.

ser. Toutes les « roses blanches » défilèrent devant la bonne Révérende Mère et reçurent chacune une violette. Mère Emmanuel nous la tendait avec un sourire si charmeur, une grâce si séduisante que je n'ai jamais si bien compris qu'en cette circonstance la vérité du dicton: *La manière de donner vaut mieux que ce qu'on donne.* »

Il me faudrait maintenant rétrograder pour m'arrêter un moment au 8 décembre, fête de l'Immaculée Conception, solennité sans appareil, extraordinaire, fête intime et calme qui remplissait nos âmes d'enfants de joies suaves, tout imprégnées de pureté; joies si profondes et si délicates que nos pauvres mots de la terre s'essayeraient en vain à les traduire... Je reprends donc la marche en avant et, brûlant les étapes, j'arrive à la fête que j'appellerai la fête centrale de notre année scolaire, non en raison de la place qu'elle occupait sur le cycle, mais parce qu'elle était la plus importante de toutes, la plus solennelle, la plus brillante: vous avez déjà nommé, chères lectrices, la « Première Communion » et la retraite qui la précédait.

Avant même que la date de ce grand jour fût fixée, nous nous préoccupions fort — les aînées surtout — de connaître le nom du prédicateur de notre retraite. Avions-nous entendu louer l'éloquence entraînant de tel ou tel Père, avec la naïveté d'un âge qui ne doute de rien, nous rêvions d'entendre le prédicateur en renom. Je ne sais plus quelle année, nous fûmes sur le point d'être évangélisées par le Père, depuis Monseigneur, Dulong de Rosnay; Mère Emmanuel nous l'avait même annoncé, puis, presque au dernier moment, l'aristocratique prélat retira sa promesse. Notre bon aumônier, M. Suzeau, avait de plus modestes visées; cependant dans la liste des dix prédicateurs qui se succédèrent de 1885 à 1895, je relève les noms de quatre chanoines: MM. Bellec, curé de Recouvrance (Brest); Perron, curé-archiprêtre de Sainte-Croix (Quimperlé); Arhan, curé de Saint-Martin (Brest), et M. Rossi, M. Suzeau comptait, sans doute, bien des amis parmi les chanoines du diocèse, mais lui ne porta jamais la mozette: c'était un honneur réservé à son troisième successeur. Il fit preuve aussi d'un judicieux éclectisme en choisissant nos prédicateurs dans divers Ordres religieux: en 1888, un Jésuite, le R. P. Thomas qui nous enthousiasma. Pourquoi? Mystère!... mais de notre juvénile enthousiasme les témoignages sont peut-être encore visibles dans l'escalier qui relie la tribune haute à la basse et à l'intérieur de nos pupitres. Sur les murailles de l'escalier, avec le crayon dont nous allions nous servir pour prendre les notes de la « conférence », nous tracions: G. T. initiales du R. P. Thomas, dont le prénom était « Guillaume » et au cou-



vercle de nos pupitres nous écrivions « Fi donc!... le découragement n'est pas chrétien ». devise que nous avait laissée le Révérend Père. Le R. P. Berthelon, un saint, donna les retraites de 1890 et 1893; le P. Arthur, Franciscain, celle de 1891, enfin le bon P. Félix, Bénédictin de Kerbénéat, vint en 1893.

Ce devait être une tâche bien difficile pour un prédicateur zélé, désireux d'atteindre les âmes, que de s'adapter à un auditoire de pensionnaires dont les âges allaient s'échelonnant de onze à dix-huit ans. Y réussissaient-ils?... Je n'oserais donner à cette autre question une réponse catégorique, affirmative ou négative. En réalité, le bon Dieu n'a pas besoin d'un instrument parfaitement adapté aux œuvres qu'il veut accomplir, pour opérer des merveilles de grâce; la phrase la plus banale, la moins suggestive peut produire des prodiges, témoin le fait, souvent raconté, d'une pécheresse bouleversée et finalement convertie par cette prosaïque transition d'un prédicateur quelconque: « Et maintenant, mes frères, passons au second point. »

La retraite, d'ordinaire, s'ouvrait le dimanche au soir. Après le souper, une courte récréation nous réunissait sur la grande cour; les conversations étaient animées, ensemble, on prenait de bonnes résolutions, on se promettait des prières... Cinq minutes avant six heures, sous le portail, résonnait le pas lourd et bruyant de Lucie, suivi aussitôt du son de la cloche. A l'instant même, tout bruit cessait: nous étions en retraite.

O heureuse mobilité de la jeunesse!... Tout à l'heure c'était le rire, la gaieté exubérante, maintenant, c'est le silence grave et recueilli. Mais ne serait-il pas plus exact de dire: heureuse malléabilité des âmes pures sous la douce action de la grâce!...

Rapidement, dans un ordre parfait, les rangs s'organisent et nous nous dirigeons vers la chapelle. Après la bénédiction du Saint-Sacrement qui clôt l'exercice du soir, nous entonnons le vieux cantique: « Quel doux penser me transporte et m'enflamme... Trois jours encore, et je viens dans ton âme. — La visiter pour la première fois. » Demain, après-demain, nous le chanterons de nouveau, disant: *Deux jours encore. — Un jour encore...* Le cantique terminé, une « grande » commence: « Mettons-nous en la présence de Dieu et adorons-Le. » C'est la prière; ensuite nous irons directement de la chapelle au dortoir, par le plus long chemin: celui du bois, et nous faisons tout le tour du vaste enclos. Comme nous les aimions ces promenades silencieuses des soirs de nos retraites!... Le paysage familier que nous admirions chaque jour avait, alors, un charme spécial s'harmonisant avec les pensées profondes qui remplissaient nos âmes. Avant de disparaître à l'horizon, le soleil jetait ses rayons

adoucés de pourpre et d'or sur la rivière et sur les bois qui s'y miraient; au-dessus de nos têtes, un ciel bleu turquoise, où flottaient de légers nuages teintés de gris. Il me semblait que cet aspect de la voûte céleste était propre à ces soirs...; idée d'enfant; mais tellement ancrée en moi, que, depuis, j'ai toujours appelé spontanément « ciel de retraite » un ciel bleu voilé de gris.

Mille détails, insignifiants en apparence, contribuaient à nous établir dans une atmosphère paisible et sérieuse. Nos maîtresses ne portaient pas de tablier; cela ne convenait pas à la gravité de ces heures solennelles. La salle d'études avait été transformée; au fond, masquant en partie la cheminée, un autel où se dressait une blanche statue de l'Enfant-Jésus; les tables, aux noirs pupitres, s'alignaient contre les murs, les touchant absolument pour bien signifier que tout travail était proscrit. Cette trêve à l'étude n'allait pas sans sacrifice, et donc sans mérite, pour les candidates aux brevets, car la période des examens ne tarderait pas à s'ouvrir. Toujours pour favoriser le silence, la grande porte, communiquant avec le réfectoire, demeurait ouverte. Lucie allait et venait, dressant les tables pour le repas, et c'est à peine si le bruit des assiettes nous gênait, tant nous vivions au-dessus des riens de notre vie quotidienne. Pauvre Lucie, comme elle devait jouir — à sa manière — de la paix qui nous enveloppait!... Les plus taquines d'entre nous, en effet, passaient près de « ma Luce », sans lui décocher le moindre trait malicieux.

Mercredi soir — veille du beau jour... Les chères petites premières communiantes sont l'objet de la sollicitude attendrie des maîtresses, des grandes et même de toutes les élèves. Avec quel zèle, M. Suzeau les a préparées à recevoir l'absolution; la première pour plusieurs, sans doute. Demain, il ne laissera à nul autre prêtre l'honneur et le bonheur de leur donner Jésus...

Le ciel, ce soir, est idéalement pur; la promenade a une allure plus rapide que les autres soirs: la joie du cœur nous donne des ailes. Nous savons quelle vision va nous éblouir à notre entrée au dortoir et nous nous hâtons pour en jouir au plus vite. L'escalier est gravi, la porte s'ouvre. Toutes les blanches parures de mousseline sont suspendues aux rideaux blancs de nos lits; le dortoir est une immense gerbe de lis et aux yeux des anges, j'en suis convaincue, nos âmes ont une parure plus virgine encore.

Enfin l'aurore du jour tant désiré se lève: « Cœur Sacré de Jésus, Cœur tendre et immaculé de Marie » dit d'une voix forte et douce la maîtresse qui nous a gardées durant la nuit, « Je vous donne mon cœur » répondons-nous avec allégresse en sautant du lit. Les grandes, qui ont vite fait de terminer leur toilette, s'empressent

aussitôt autour des premières communiantes et c'est alors, dans tout le dortoir comme un bruissement d'ailes palpitantes. La descente à la salle d'études n'est pas sans péril, les pieds s'enchevêtrent dans les longues robes, mais grâce à l'entraide fraternelle, il n'y a pas d'accidents — je veux dire d'accrocs — à déplorer. Mère Emmanuel est déjà rendue au pensionnat; elle tient à la main les couronnes de roses blanches qu'elle va, dans un instant, déposer, avec un baiser, sur le front si pur de nos heureuses petites compagnes. Dix fois j'ai vu la Mère Emmanuel accomplir cet acte si simple et chaque fois j'ai pleuré. Son geste était empreint d'une délicatesse exquise, son baiser respectueux et tendre comme celui d'une mère à son enfant, au matin de sa première rencontre avec Jésus.

Mais l'heure s'avance, et nous nous rendons à la chapelle. Toujours belle, elle l'est aujourd'hui plus que jamais. Décrirai-je ici, sa parure?... A quoi bon; n'avons-nous pas encore dans les yeux les draperies blanches, les guirlandes de mousse dont les courbes gracieuses encadrent des touffes de lis, les grands cierges qui traçant une allée lumineuse, de la grille à l'autel où rayonne la statue de l'Immaculée. L'autel est éblouissant; candélabres de toutes tailles et de toutes formes, girandoles, chandeliers solitaires, y sont semés à profusion; Mère Cœur de Marie — nous la retrouvons partout — dont l'esprit positif apprécie les beautés mathématiques, pourrait dire le nombre exact des bougies dont la flamme scintillante fait jaillir des étoiles d'or du bronze des flambeaux. — A l'approche des communiantes, l'harmonium joue une brillante entrée, puis, dès que la blanche théorie paraît, des voix se font entendre, elles chantent:

« *Heureux enfants, venez manger le Pain des Anges,  
Tous les trésors d'En-Haut, sont ouverts en ce jour...* » etc.

Le cantique se poursuit, pendant que, sous les regards émus des parents, massés près de la grille, les élèves gagnent leur place respective. La messe commence, célébrée par M. Suzeau; jusqu'à l'épître, règne un impressionnant silence, mais à ce moment précis, une voix de cristal monte:

*Un jour que la Samaritaine... etc...*

La soliste est Emilie Fouillard; il me plaît de la nommer ici et je ne le fais pas sans émotion, car au cours de mon existence, déjà bien longue, nulle voix ne me prit l'âme comme celle de ma grande amie. Je l'ai dit plus haut: c'est notre bon Aumônier qui va donner Jésus à ses chères petites filles. Son visage ruisselle de larmes... et de sueur, n'importe, il est au comble du bonheur. Un peu avant la Communion, quelques religieuses, ou des

anciennes élèves, sont montées à la tribune, et elles accompagnent de leurs chants noire marche vers la Table sainte. Le plus beau cantique a été réservé pour ce moment solennel; mais les œuvres musicales de Gounod, Faure, Pessard et autres ne s'harmonisèrent jamais avec nos sentiments, comme la mélodie surannée qui salua la première entrée de Jésus en mon âme:

« *Le voici l'Agneau si doux  
Le vrai Pain des Anges* », etc...

La première fonction de cette journée — la plus touchante — s'achève, le *Lauda Sion* éclate vibrant, triomphal, et nous partons vers... le déjeuner.

Chères anciennes, je ne puis revivre avec vous toutes les heures qui vont s'écouler, d'autant plus rapidement, qu'elles seront plus et mieux remplies; l'*Echo* s'épuiserait à redire ce chant du passé, et puis... la rédaction attend mes pages. Je laisse donc la grand'messe dont les chants, composés par Bordèse, Samie, Conconne, feraient frémir les membres de nos modernes scholas... J'ai gardé souvenance d'un *Credo*, je pourrais même le redire tout entier, avec ses *Allegro*, ses *Andante*, d'où surgissait soudain une « ariette » pour confesser la consubstantialité du Père et du Fils.

Passons... et prenons rang dans la procession solennelle qui va clôturer les cérémonies du « Grand Jour ».

Après le Salut du Saint Sacrement, la grille de la tribune s'est fermée, les cierges s'éteignent, nous nous rendons au chœur des religieuses, point de départ de la procession. Les brancards où trônent les statues ont été déposés sur des stalles; les bannières, les faisceaux de légers oriflammes s'appuient aux murs, attendant leurs porteuses qui, tout à l'heure, les feront claquer au vent. Tous les détails sont si bien prévus qu'il ne se produit ni trouble ni retard. Voici le clergé; il est peu nombreux: le Prédicateur, M. Suzeau et le bon M. Le Gall, frère de Mère Emmanuel et de Mère Cœur de Marie, chaque année confesseur bénévole des enfants durant la retraite. C'est à sa voix, claire et chaude, lançant le « *Sancta Maria* » que le pieux cortège s'ébranle.

Une station à Lourdes. Lourdes! nid de verdure entourant la grotte, jardin embaumé dont les fleurs expirent aux pieds de Marie après lui avoir donné leur parfum ou vont briller près du Tabernacle! Hier, les sacristines en ont cueilli des gerbes; mais l'aube a ouvert les corolles et les scarabées d'or se cachent au sein des roses.

La blanche guirlande se déroule dans les lacets montants du bois. M. Le Gall annonce toujours les titres glorieux de la Vierge et, aux derniers versets des Litanies, nous arrivons à l'entrée du grand champ. Alors, Mère

Cœur de Marie, qui ouvre la marche de la procession, entonne avec un brio superbe :

*A toi tout mon amour, Vierge de la Salette,*

et les petites, de toute la force de leurs voix menues, claquent le refrain : « A toi, à toi tout mon amour. »

A nos yeux ravis apparaît le paysage qu'hier nous admirions dans la calme beauté des soirs ; maintenant, c'est l'éclatante magnificence des midis. Le soleil projette ses rayons brûlants sur l'allée où nous venons de nous engager... « *O soleil, toi sans qui les choses*

*Ne seraient que ce qu'elles sont* »

à dit Edmond Rostand, et moi je dis : « O soleil, quand les choses ont leur beauté propre, de quelle splendeur tu les revêts!... » Je sais le cantique par cœur, je puis chanter et contempler, jouir pleinement de ce « mélange divin de sons et de lumière » (Louis Veuillot) ; mon regard, au-delà des bornes du lumineux horizon et des méandres de l'Elorn, devine l'Océan — image de l'infini où nos âmes aspirent à se plonger.

Minutes incomparables!... Soyez béni, mon Dieu, de nous les avoir données.

A l'angle du grand champ qui marque la limite du vaste enclos, la descente commence et nous entrons dans l'ombre, car le mur de clôture intercepte les rayons du soleil ; aussitôt une indéfinissable tristesse m'envahit, car cette descente dans ce chemin sans lumière éblouissante, symbolise le retour aux ternes réalités de la vie quotidienne. Une partie de la procession occupe encore l'allée ensoleillée et je me retourne vers cette vision de blancheur, comme pour jeter un dernier regard sur un bonheur qui va s'évanouir.

Cette mélancolie me suivra au monumental reposoir que l'on élevait dans la grande cour, quand la procession devait se faire en l'honneur du Saint-Sacrement. Une fois, cependant, une seule, cette impression fit place à l'allégresse de l'envol sur les cimes.

C'était en 1890, le jour de la Fête-Dieu ou de son octave, je ne saurais préciser. Monseigneur Lamarche avait tenu à porter lui-même le Saint-Sacrement durant la procession qui se déroula dans l'ordre habituel, avec arrêts aux gracieux reposoirs établis à Lourdes et à la Salette. Dans la cour, lorsque, pour la troisième fois, l'ostensoir où rayonnait la blanche Hostie eût brillé au-dessus de l'assistance inclinée, l'évêque, renouvelant ce qui se pratique à Lourdes pour les malades, passa dans les rangs des élèves agenouillées et posa l'ostensoir sur la tête de chacune, cependant que la voix incomparable du R. P. Berthelon jetait aux échos les strophes du cantique : « *Avant que, de ce jour, brille la dernière heure.* »

O vous toutes, mes compagnes d'alors, n'avez-vous pas

éprouvé en cet instant que, par ce geste de son pontife, le divin Maître prenait possession de nos jeunes intelligences, de nos jeunes facultés bouillonnantes de vie?...

Au soir de cette fête, une petite, dont le lit était proche du mien, pleurait silencieusement, la tête enfouie dans son oreiller. Quand Mère Marie de Jésus se pencha vers elle, lui tendant le bénitier, l'enfant tourna vers elle son visage baigné de larmes : « Pourquoi donc pleurez-vous?... » demanda doucement Mère Marie de Jésus. — « Mère, répondit la fillette, les yeux et la voix empreints de détresse, je pleure parce que c'est fini!... » C'était exprimer, sans littérature et sans phrases, le désir d'éternel infini qui nous tourmente tous, désir qui se fait sentir plus douloureusement aux jours de nos joies.

Vous qui, demeurées dans le monde, avez été appelées à l'honneur de fonder un foyer ou qui dépensez toutes vos énergies au service des nobles causes, bien souvent, en parcourant les chemins, parfois fleuris, plus souvent épineux, de la vie, vous avez expérimenté qu'ici-bas, tout bonheur est essentiellement éphémère et devant les bouquets fanés de vos joies, vous avez pleuré, comme la petite enfant « parce que c'était fini!... » « Ce que Dieu nous donne pour le temps, passe comme le temps » (Louis Veuillot)...

Mais écoutez cette autre parole, prélude de celles qu'entendront bientôt celles d'entre vous qui auront le bonheur de venir à la retraite :

« Il m'arrive parfois, au souvenir de certaines heures radieuses, de regretter qu'elles aient passé trop vite et qu'elles ne reviennent plus, qu'elles ne puissent pas revenir. Non!... je n'ai rien à regretter. Ce qui est derrière moi n'est rien, comparé à ce qui est devant moi et que me réserve l'heure infiniment radieuse, où je verrai votre gloire, ô mon Dieu, où je communierai pleinement à votre joie ; et cette heure ne passera point, cette heure sera l'immuable éternité. »

\*\*\*

Dans nos antiques monastères, on conserve de nombreux antiques manuscrits à la fin desquels les copistes ont inscrit de naïves supplications pour demander l'aumône d'un *Ave* ou d'un *De profundis* en récompense de la peine que leur a donné ce long travail d'écriture.

Chères lectrices de *l'Echo*, veuillez aussi accorder l'aumône d'une prière à l'orante qui souhaite que sa chronique fasse éclore un sourire sur vos lèvres, briller une larme dans vos yeux.

*Une orante.*

## RETOUR SUR LE PASSÉ

Les dernières lignes de « Retour sur le passé » dans l'Echo de 1933 nous annonçaient, chères Anciennes, avec l'entrée au Noviciat de Mlle Arsène le Vicomte de la Houssaye une ère de prospérité pour le Calvaire. Nous voudrions, maintenant, vous dire ce que fut pour les progrès de la Communauté et du Pensionnat l'influence de cette sainte Religieuse qui, sous le nom de Mère Saint-Paul, rayonnerait si bien, malgré la profonde humilité où elle se cacherait, qu'après sa mort, on ne l'appellerait plus que la « grande » Mère Saint-Paul et que son souvenir demeurerait aussi vivant, après un siècle de tourmentes, de persécutions et de guerres, qu'au jour de sa disparition.

Vous comprendrez sûrement la délicatesse qui nous a portées à laisser ici le plus souvent possible la plume à notre chère Mère Saint-Paul elle-même, ou aux membres de sa famille, ou aux personnes qui l'ont intimement connue. Les traits de cette belle physionomie n'en seront que plus attachants, comme le vrai miroir d'une beauté tout intérieure et si profondément sympathique.

Mère Saint-Paul parlait peu d'elle-même et nos Annales seraient pauvres de détails sur son enfance et sa première jeunesse si le document précieux que nous allons citer n'avait comblé quelques lacunes. Ce sont des notes que Madame de Kerguelen, sa sœur aînée, envoya au Calvaire deux ans après sa mort et où l'on ne saurait trop admirer l'esprit de foi qui animait cette sainte famille. Nous reproduisons ces pages en n'y faisant que de légères coupures qui n'auraient été que des redites.

“ Pour la plus grande gloire de Dieu ”

*Fête de Notre-Dame du Mont-Carmel (16 Juillet 1868)*

« O Marie, ma bonne Mère! c'est sous votre protection que je veux mettre ce travail en le commençant en ce jour qui vous est spécialement consacré et qui a pour moi de si précieux souvenirs, puisque c'est celui où j'ai eu le bonheur d'être admise pour la première fois à la Sainte Table. Je vous prie, ma Mère, d'aider ma mémoire en lui rappelant autant que possible les vertus par les-

quelles ma bien-aimée sœur nous a tant édifiés pendant que nous avons eu le bonheur de la posséder. Je vous demande, oh! ma bonne Mère, que ce soit le seul désir de travailler à la gloire de Dieu qui conduise ma plume. Je désavoue d'avance tous les sentiments de vanité ou d'orgueil qui pourraient se glisser dans ce travail, non par la manière dont il sera fait, car rien ne pourrait inspirer de tels sentiments, mais par la satisfaction que je pourrais éprouver en parlant de ma famille et surtout d'une sœur trop aimée. Je vous prie aussi, ma bonne Mère, de mettre au pied de la Croix de votre Divin Fils tous les regrets que réveillera dans mon cœur le plus dur sacrifice que le Bon Dieu m'ait demandé en m'enlevant ma sœur, mon modèle, mon conseil, la moitié de ma vie. Mes larmes couleront plus d'une fois, mais il me semble qu'il n'y aura aucun murmure, je veux ce que le Bon Dieu veut, mais surtout je demande par votre intercession, ô ma Mère qu'imitant les vertus de ma sœur, j'obtienne la grâce d'aller un jour la rejoindre.

« Mon bon Ange, je vous prie de m'aider à recueillir mes souvenirs. »

COMTESSE DE KERGUELEN,  
née Pauline le Vicomte de la Houssaye.

\*\*

Arsène-Marie le Vicomte de la Houssaye naquit à Saint-Briec, le lundi 19 juillet 1813 (1). Suivant les idées du monde, elle eût pu être fière de la noblesse de ses ancêtres, y comptant des Croisés du côté paternel comme du côté maternel. De plus, un Le Vicomte était déjà chevalier banneret à la bataille de Bouvines en 1214. Plus tard, un Le Vicomte faisait partie du conseil de tutelle de la Reine Anne.

Les sentiments de religion et d'honneur s'étaient conservés dans une famille aussi ancienne. Le père de la jeune Arsène n'avait que quatorze ans quand commencèrent les guerres de Vendée, il écrivit à son père pour lui demander la permission de s'enrôler dans cette armée qui devait plus tard devenir un « peuple de géants ». « Mon fils, lui répondit le père, faites ce que l'honneur vous commande. » Et, fidèle à cette parole, M. le Vicomte assista à tous les combats, depuis le premier coup de feu jusqu'à la déroute de Savenay. Il eut le bras et la jambe cassés, mais la Providence conserva miraculeusement ses jours. Elle le destinait à devenir l'époux de Mademoiselle Marie-Anne de Boisberthelot, dont le père fut un des généraux de l'expédition de Quiberon et qui eut l'honneur d'entendre le Comte d'Artois lui

(1) On pourrait remarquer la coïncidence : le Calvaire de Landerneau fut fondé la même année.

exprimer le regret de ne pas lui avoir donné le commandement de cette expédition qui eût peut-être été moins malheureuse sous ses ordres! Ces deux familles, si dignes l'une de l'autre, étaient plus riches de foi et d'honneur que des biens de la fortune; mais par une conduite toujours exemplaire, beaucoup d'ordre et d'économie, Monsieur et Madame Le Vicomte purent suffire à l'éducation de leurs enfants, et leur donner ces grands exemples de charité qui ont laissé leur mémoire en bénédiction.

Quoique le nom d'Arsène fut en vénération dans la famille de Boisberthelot, la sœur et marraine de Madame Le Vicomte, Mme de Beaumanoir étant morte en 1809, comme une sainte, M. et Mme Le Vicomte ne voulaient point donner ce nom à leur seconde enfant, mais cette enfant étant née le 19 juillet, fête de ce Saint, ils y virent une marque de la volonté de Dieu et l'appelèrent Arsène-Marie. Il était sans doute dans les desseins de la Providence que saint Arsène s'étant sanctifié dans l'austérité du cloître dût être le patron de celle qui n'eut jamais d'autre désir que celui d'aller y abriter sa vertu.

M. et Mme Le Vicomte ayant déjà une petite fille, Pauline, âgée de deux ans, désiraient un garçon, aussi la petite Arsène ne fut pas trop bien reçue. Ah! s'ils avaient su quelle source de bénédictions cette chère enfant devait être pour leur famille, combien ils eussent apprécié ce second fruit de leur union! La petite Arsène fut très facile à élever. Elle brilla de bonne heure par la bonté et l'égalité de caractère qui devait être un de ses traits distinctifs. Sa piété se manifesta bientôt: elle avait des paroles et des réparties qui, dès l'âge de cinq et six ans, laissaient entrevoir que Dieu possédait déjà son cœur. Elle se confessa pour la première fois à six ans, et le fit avec une ingénuité et un jugement qui frappèrent son confesseur et sa mère, à laquelle elle raconta tout naïvement ce qu'elle avait dit. Ainsi, elle parut très étonnée d'une réponse du prêtre, et sa mère lui ayant demandé « Pourquoi? », elle lui dit qu'elle s'était accusée d'avoir appelé sa sœur : « Vilaine Bonapartiste », parce qu'elle était mécontente qu'elle dérangeât ses jeux, et que le nom de Bonapartiste étant la plus grande injure qu'elle pût lui dire, il fallait bien qu'elle s'en accusât.

Elle n'avait pas encore six ans qu'elle témoigna à sa mère le désir de faire une grande échelle. « Et pourquoi donc? lui dit sa mère — Oh! maman, c'est pour monter au Ciel », répondit la pieuse enfant. Une autre fois, elle jouait avec sa sœur, et, en s'amusant à lancer des pierres, ces enfants cherchaient ce qui était à leurs yeux de vilaines sottises et enchérissaient l'une sur l'autre, en criant: « A bas ceci, à bas cela! » Enfin la petite Pau-

line cria : « A bas ceux qui ont fait mourir le bon roi Louis XVI! » Mais la petite Arsène reprit avec sa généreuse piété : « A bas ceux qui ont fait mourir notre bon Sauveur Jésus-Christ! » C'est ainsi que la piété d'Arsène se faisait jour en toute circonstance. Sa sœur paraissait raisonnable, il n'y avait que deux ans l'une et l'autre. Arsène était pétulante, enjouée, mais on voyait cependant sa supériorité. Ainsi, Mme Le Vicomte avait promis pour le premier mai une couronne de fleurs naturelles pour la plus sage, ce fut Arsène qui la gagna, mais jamais elle ne fit valoir tous ses petits triomphes. Sous le rapport physique, elle était charmante: une belle chevelure blonde, frisée naturellement, retombant avec grâce sur ses épaules, rehaussait encore cette jolie figure, dont le plus beau caractère était la candeur et la modestie. Tous ceux qui la voyaient en étaient ravis, seule, elle ne se doutait pas de ce qu'elle était, et cependant la vanité se fait jour de bien bonne heure. Plusieurs fois, on conseilla à sa mère de faire faire le portrait de la jeune enfant.

De ses jolis traits, il ne lui resta qu'une excellente figure sur laquelle la bonté et quelque chose d'angélique se sont peints jusqu'au dernier moment, tellement qu'on en était frappé, et que le prêtre, qui plus tard, comme Supérieur du Calvaire, devait avoir le bonheur de la recevoir dans la Communauté, dit à Mme Le Vicomte que la première fois qu'il avait vu Mlle Arsène, c'était en lui donnant la Sainte Communion dans la cathédrale de Saint-Corentin, et que cette figure lui avait fait une impression dont il n'avait pu se défendre et qui lui était toujours restée.

Elle avait à peine huit ans quand elle fut atteinte de la fièvre cérébrale. Ses parents habitaient Bourbon-Vendée, ville qui n'offrait aucune ressource. On dit à Mme Le Vicomte qu'il fallait conduire sa fille à Nantes, qu'elle pouvait encore le faire de nuit. Rien ne lui eût coûté pour sauver son enfant si chère. Ce trajet de vingt lieues fut des plus pénibles. L'impression que ressentit M. Le Vicomte en voyant partir sa femme et son enfant fut telle que ses cheveux blanchirent dans la nuit. Arrivée à Nantes, Mme Le Vicomte fut elle-même chercher le meilleur médecin, après avoir couché sa fille. Elle fut mal reçue de ce célèbre docteur qui n'avait pas un moment à lui, mais ses larmes parlèrent pour elle. Ce Monsieur Richard crut que la pauvre mère allait devenir folle de douleur, il se rendit près de cette enfant, la soigna avec une sollicitude paternelle et la guérit, mais on ne voulut pas la ramener à Bourbon-Vendée. Sa mère la fit conduire à l'hôpital de Moncontour, dont sa sœur aînée était Supérieure, on la laissa là plusieurs mois. Ce fut pendant ce temps que M. Le Vicomte fut nommé Directeur des

Contributions Indirectes du département de la Mayenne. C'était à la fin de l'année 1822, la petite Arsène avait neuf ans et, le 8 janvier 1823, nous trouvons cette lettre écrite de Moncontour.

« Ma chère Maman,

« Je suis bien aise de vous écrire, depuis longtemps je désirais le faire, mais ma tante voulait attendre que j'eusse fait des progrès à l'écriture et me gardait ce plaisir pour récompense.

« J'ai appris votre changement avec bien de la joie, je vous remercie bien de me l'avoir dit la première, j'ai bien du chagrin de vous savoir malade, mais j'espère que l'air de Laval vous guérira, j'ai bien envie de l'apprendre. Ma tante se porte bien, je tâche de lui plaire, elle est bien bonne.

« La lettre du petit Paul m'a fait bien plaisir. Je vous souhaite une bien bonne année, ma chère maman et à papa, je désirerais bien être près de vous pour vous la souhaiter et vous dire que je vous aime de tout mon cœur.

« Faites, si vous plaît, une caresse à Henri pour moi. Une autre fois, j'écirai à papa et à petit Paul. J'ai bien envie de vous prier de les embrasser pour moi.

« Adieu, ma bonne Maman, je suis avec respect,

« Votre soumise petite fille,

Arsène LE VICOMTE. »

8 Janvier 1823.

Arsène rejoignit bientôt ses parents à Laval. Ce fut là qu'elle fit sa première Communion et que sa piété et les succès qu'elle remporta au catéchisme ont laissé des souvenirs qui sont restés longtemps vivants.

La lettre que nous venons de citer à sa maman nous apprend que deux petits garçons étaient venus réjouir le foyer de M. et Mme Le Vicomte: Paul, qui avait deux ans de moins qu'Arsène, et le jeune Henri, dont l'intelligence ne se développa jamais parfaitement. L'aînée des filles, Pauline, était partie à la Légion d'Honneur pour y faire son éducation, ce fut donc le petit Paul qui devint le compagnon d'Arsène à son retour de Moncontour. Ils partageaient les mêmes jeux, (1) ils partageaient aussi

(1) Notre chère Mère Saint-Paul aimait à raconter quelquefois en souriant que, chaque jour, tenant son petit Paul par la main, ils allaient tout joyeux recevoir le baiser habituel de leurs vénérés parents. Mais un soir où les deux enfants avaient dû déplaire à Madame Le Vicomte par quelque étourderie, elle les reçut dignement, les embrassa comme à l'ordinaire, mais ensuite, prenant un air sévère, elle ordonna de s'avancer pour lui permettre de reprendre son baiser. Les deux chers petits la quittèrent le cœur attristé, leur sommeil s'en res-

les mêmes études, et souvent les mêmes désirs de piété. Un jour, les deux enfants, à l'exemple de Sainte Thérèse, formèrent le projet de s'enfuir dans un désert et d'y bâtir un ermitage, ils avaient même fait quelques préparatifs quand la vigilance maternelle arrêta leur pieux élan.

Arsène montra de bonne heure une grande force de caractère et faisait même des actes héroïques pour vaincre sa nature et ses répugnances dans un âge aussi tendre. Toute petite, dès l'âge de 7 ans, elle témoignait avec une gaieté enfantine le désir qu'elle avait de se faire un jour religieuse. Sa mère, la voyant si légère et si étourdie, lui dit : « Mais tu es comme un vrai garçon et tu dis que tu seras religieuse! — Oh! maman, dit Arsène, en gambadant et en sautant, petit poisson, deviendra grand, pourvu que Dieu lui prête vie! »

Elle rejoignit donc ses parents à Laval en 1823, et dès le mois d'Octobre, elle commença à suivre le catéchisme de la paroisse de la Trinité. Ils étaient faits par un prêtre de grand mérite et étaient tellement savants qu'on les disait à l'instar de ceux de Saint-Sulpice. La jeune Arsène y prit un goût extraordinaire et en peu de temps, elle devint tellement supérieure à toutes ses compagnes qu'aucune ne fut jalouse des éloges qui lui étaient donnés. Elle seule souffrait quand le catéchiste, la faisant monter sur une chaise, l'obligeait à répondre bien haut aux questions les plus difficiles. On lui demandait le pourquoi et le comment de chaque chose et l'on était dans l'admiration de la justesse et de la précision de ses réponses. Le prêtre ne pouvait s'empêcher de témoigner son étonnement et sa satisfaction, mais Mme Le Vicomte, ne craignant rien tant que de voir dans sa fille des sentiments d'orgueil, rabaisait autant qu'elle le pouvait, tous les éloges donnés à cette chère enfant. Elle développait dans cette jeune âme les sentiments qu'elle était si heureuse d'y voir percer. Elle se plaisait à l'instruire elle-même et prenait dans tous les catéchismes ce qu'elle trouvait le meilleur. Arsène saisissait tout, comprenait tout, retenait tout et l'étude de la religion fut toujours pour elle la plus chère.

Arsène eut le bonheur de faire sa première Communion le 3 juin 1824, en l'église de la Trinité de Laval, elle n'avait pas encore onze ans. Elle la fit avec des sentiments qui remplirent ses pieux parents des plus douces consolations et qui édifièrent profondément tous ceux qui la virent. Son cœur était si pur, sa piété si vraie qu'on n'attendit pas comme à l'ordinaire à lui faire faire sa

sentit, et le lendemain, ils arrivèrent tout contrits implorer leur pardon, avec le baiser du matin, ce que leur bonne mère, attendrie, ne put refuser à leur simplicité.



deuxième Communion au bout de l'année, on lui permit de communier plusieurs fois dans cet intervalle, ce qui ne l'empêcha pas de reparaitre à son rang à l'époque de la seconde Communion.

Quelque temps avant ce beau jour, elle se trouva fort souffrante, ses parents et elle craignaient qu'elle ne pût prendre part à cette fête, mais Dieu lui accorda ce bonheur, et par une bonté dont elle sentit le prix, Dieu permit que la rougeole qui la cherchait, n'éclatât que le lendemain de cette touchante cérémonie. Je dois ajouter que, même après qu'elle eût quitté les bancs du catéchisme, la jeune Arsène se fit un bonheur de continuer à suivre les instructions. Sa bonne mère secondait son désir et l'y conduisit autant qu'il lui fut possible pendant les années que la famille Le Vicomte passa encore à Laval.

Ce ne fut point dans cette ville qu'Arsène reçut le sacrement de Confirmation. Sa santé obligea encore ses parents à l'envoyer de nouveau chez sa tante, la Supérieure de l'hôpital de Moncontour. Monseigneur de Saint-Brieuc ayant donné la Confirmation pendant qu'elle s'y trouvait, elle reçut ce sacrement et écrivit à sa mère pour lui demander la permission de prendre le nom de Thérèse, sainte pour laquelle elle eut toujours une grande dévotion.

M. et Mme Le Vicomte élevèrent très sévèrement leurs enfants. Leur fille Arsène, surtout, ne les ayant jamais quittés, eut une enfance et une adolescence très dures. Quoiqu'elle fit ce qui dépendait d'elle pour cacher au public cette rigidité, elle était connue à Laval, on appelait son frère et elles « les petits martyrs ». En effet, Mère Saint-Faul citait quelquefois des exemples de sévérité de sa mère; celui-ci entr'autres : un certain jour où neuf fois la verge était venue châtier ses petites fautes d'enfant! Et pourtant, Arsène, étant si heureusement née, ne semblait pas avoir besoin d'être conduite par une telle voie; il n'y avait à rectifier en elle ni fausseté de cœur, ni fausseté de jugement; elle n'avait pas besoin de stimulant pour l'étude, encore moins pour la piété. Elle ne cherchait pas à faire paraître son esprit par des réparties piquantes, ni à se montrer plus instruite que ses compagnes; la seule chose que sa bonne mère pût lui reprocher était une espèce d'étourderie propre à son âge et un manque d'ordre dans l'arrangement ou la conservation de ses effets. Mais Mme Le Vicomte ne laissait rien d'impuni, même quand Arsène fut devenue jeune fille, les moyens étaient changés, mais l'acte défectueux recevait sa sanction. Un jour, ils habitaient alors la campagne, la jeune fille, accompagnée d'une domestique de confiance, ayant obtenu l'autorisation d'aller se confesser à une paroisse voisine, elle dut attendre le Direc-

teur absent; et l'heure fixée pour le retour était écoulée quand elle parut devant sa mère qui, sans lui permettre aucune explication, lui enjoignit de regagner immédiatement sa chambre, et elle dut se coucher sans souper, le dîner étant terminé.

La chère enfant se reprochait ses plus légères fautes, mais ce qui surtout a été l'objet de ses regrets, fut une parole qu'elle répondit à sa mère, un jour que les exigences de celle-ci furent au-dessus de la douceur habituelle de notre Arsène : « En vérité, Maman, lui dit-elle, si quelque jour je me fais religieuse, j'aurai fait d'avance mon noviciat d'obéissance. » C'est, je crois, ce qu'Arsène regarda comme la plus mauvaise réponse de sa vie, et elle n'en parlait qu'en s'humiliant. Oh! que de fois plus tard, à la grille du parloir du Calvaire, la Mère Saint-Paul et sa sœur béniront la mémoire de leurs parents pour les avoir élevés d'une manière si différente de celle qui est suivie aujourd'hui! Arsène eût-elle été ce qu'elle est devenue si elle n'eût pas été retenue par cette sévérité si chrétienne dont ses parents se faisaient un devoir? N'est-elle pas devenue la gloire de ses parents? Ne peut-on pas lui appliquer cette parole : « Vous les connaîtrez par leurs fruits? »

Toute jeune, on lui donna des maîtres, car elle était douée d'une grande intelligence. On s'aperçut même que tout en s'amusant, elle aidait son frère plus jeune qu'elle de deux ans, à faire ses devoirs latins. Alors on lui donna les mêmes maîtres, et dans peu de temps, expliquer les ouvrages d'Horace et de Tacite ne fut pour elle qu'un jeu. On alla plus loin, on lui donna les mêmes devoirs que ceux des écoliers du Collège de Laval, les maîtres corrigèrent ses thèmes et ses versions, on lui donna son rang et on la vit souvent remporter les prix d'excellence de thèmes et de versions. Ses parents se chargèrent de la récompenser. Ces compositions ne devaient point être connues, mais ce petit mystère avait percé, les camarades de son frère n'en étaient pas jaloux et ils le montrèrent quand, un Jeudi-Saint, Arsène faisant la quête à la porte de l'église avec une jeune personne de son âge et de sa société, tous les écoliers se plurent à mettre de préférence leur petite obole dans la bourse de leur émule. Ce qui était d'autant plus remarquable qu'à Laval les étrangers n'étaient point aimés, tellement que M. et Mme Le Vicomte avaient commencé par refuser le curé quand il vint les prier de permettre que leur fille quêtât. Le Curé insista et il eut lieu de s'en applaudir. A ce sujet, je ne puis passer sous silence qu'à cette époque, Arsène, qui pouvait avoir seize ans, était si simple et si modeste qu'elle n'eut pas l'idée de s'occuper de sa toilette, tellement que ses amies lui demandant quelle robe elle mettrait dans cette circonstance, elle

répondit qu'elle n'y avait point pensé, mais que ce serait celle qu'elle croyait la plus jolie. Mais ses parents avaient pensé pour elle, elle resta stupéfaite quand sa bonne mère lui montra une toilette toute neuve unissant la modestie au bon goût et qui ajouta encore aux grâces naturelles dont elle était ornée.

Non seulement la jeune Arsène s'adonna à l'étude du latin avec le plus grand succès (admirable permission de la Divine Providence, puisque cette connaissance devait un jour lui être si utile pour goûter toutes les beautés de l'Office bénédictin qu'elle devait réciter au Calvaire), mais on vit que, sans difficulté, elle commençait à lire le grec, et les maîtres de son frère demandèrent instantanément à ses parents qu'elle étudiât en même temps que lui, mais ils s'y refusèrent disant qu'ils ne voulaient point faire de leur fille une femme savante, que le latin lui suffisait. Avec des professeurs de latin, on lui donna des maîtres de rhétorique et de dessin. Ce dernier professeur exerça bien des fois sa patience, mais seule entre toutes ses élèves, il ne la lui vit jamais perdre. Elle profita si bien de ses leçons qui étaient toujours basées sur les anciens principes, qu'elle en retira bien des fruits. On la vit plus tard, sans règle ni compas, faire avec un seul petit bout de crayon des dessins de toutes sortes, et cela avec une précision étonnante, jusqu'à ce qu'enfin elle arriva à faire le plan du Monastère du Calvaire qu'elle vit à peine commencé, mais qui fut suivi selon toutes ses indications. Cet ouvrage fut son dernier, il excita l'admiration de tous ceux qui le virent, il semblait que le Bon Dieu voulait ainsi récompenser l'application qu'Arsène avait mise à profiter de toutes les leçons qui lui furent données.

Pendant longtemps, Arsène n'eut pour compagnon de ses jeux que son jeune frère; souvent même sa mère la laissait s'amuser avec les compagnons de ce dernier, mais elle pensa qu'il lui fallait enfin une société de son âge et des jeunes personnes de la même condition qu'elle. Sa mère en choisit donc quelques-unes dans la société de Laval, et sous les yeux des mères, le jeudi et le dimanche, ces demoiselles, à peu près du même âge, seize à dix-sept ans, se réunissaient. On jouait des charades, sans prétention, sans autres spectateurs que la famille. Avec sa gaieté et sa simplicité habituelles, Arsène y allait de tout son cœur, s'y amusait beaucoup et s'en acquittait parfaitement. Mais pour ce qui était des plaisirs du monde, elle ne voulait pas en entendre parler et se prononça de très bonne heure pour ne pas vouloir aller aux bals. Comme elle, toutes les jeunes personnes qu'elle voyait étaient fort pieuses, mais il y en avait une qui n'avait pas cette piété simple et droite qui était le cachet de celle de notre Arsène. Elle eut donc l'idée de faire

entre elles une petite réunion mystique et à moitié sérieuse dont un prêtre devait être le directeur. Elle montra ses plans et ses cahiers à notre future religieuse qui en saisit tout de suite les inconvénients et qui lui répondit qu'elle ne s'engagerait à rien de ce genre sans avoir parlé à sa mère. L'autre rougit, mais lui laissa ses cahiers. Mme Le Vicomte vit tout de suite l'abus d'une telle dévotion et répondit à sa fille qu'elle ne devait point entrer dans rien de ce genre. Arsène rendit ses cahiers à sa compagne en lui disant qu'elle n'avait point à compter sur elle. L'autre comprit ce que cela voulait dire, et les choses en restèrent là.

Cependant notre jeune Arsène était de plus en plus pénétrée de la vocation religieuse à laquelle Dieu l'appelait. Sans se faire remarquer, elle étudiait les communautés qui se trouvaient autour d'elle et parvenait à en connaître les principales règles. Quelquefois sa mère la menait au Monastère de Picpus près Laval, communauté très austère et très fervente, consacrée surtout à l'adoration perpétuelle du Saint Sacrement. Elle y allait avec plaisir, mais il ne paraît pas qu'elle ait jamais eu l'idée d'entrer dans cette Maison. Les Carmélites l'auraient tentée davantage; sa sœur se rappelle très bien combien elle fut impressionnée d'une conversation d'environ une heure qu'elle eut à Laval au mois de novembre 1830 avec une jeune personne qui se rendait aux Carmélites du Mans. Elle fut aussi avec ses parents voir les Bénédictines de la petite ville de Craon, et elle parlait toujours avec bonheur de cette pieuse visite, mais ces ferventes communautés ne réunissaient cependant pas tout ce que désirait Arsène, elle sentait que le bon Dieu lui avait donné un goût particulier pour l'éducation de la jeunesse, et elle voulait trouver un Ordre qui réunît cette branche de charité aux austérités du Cloître. La Divine Providence se chargea de le lui faire connaître.

En juillet 1830, une nouvelle révolution s'accomplit en France et vint changer l'existence de la famille Le Vicomte. Fidèle à ses serments, et à la cause de la famille des Bourbons, pour laquelle il avait commencé à répandre son sang dès l'âge de quatorze ans, M. Le Vicomte refusa le parjure qu'il lui aurait fallu prononcer pour conserver la place de Directeur qu'il occupait à Laval et il rentra dans la vie privée. Sa fortune n'étant plus la même, il fallut diminuer les dépenses : on quitta l'Hôtel de la Direction pour aller prendre un très modeste logement fort près de l'église, et bientôt, M. et Mme Le Vicomte annoncèrent leur intention de quitter Laval pour aller habiter pendant l'été, une campagne qu'ils avaient achetée près de Lorient, et pendant l'hiver une des villes les plus voisines de cette propriété. Ils

aimaient beaucoup Laval, ils y étaient très considérés, mais la jeune Arsène surtout avait pour cette ville un attachement extrême; la quitter fut donc pour elle un sacrifice qu'elle fit très généreusement; le bon Dieu devait l'en récompenser sans tarder.

Le 6 août 1830, à trois heures du matin, la famille Le Vicomte prit le chemin de la Bretagne. Elle n'eût pas voulu partir dans le jour, les adieux eussent été trop pénibles à tant d'amis qu'elle y laissait. Celles de la jeune Arsène se doutant bien que le moment du départ approchait, venaient la voir beaucoup plus souvent, on lui apportait des images, des souvenirs, elle était tant aimée; et puis on se quittait en se disant: à demain. La veille du départ que l'on tenait caché, rien ne trahit l'émotion d'Arsène quand elle embrassa pour la dernière fois ses jeunes compagnes, mais après leur départ, elle pleura, elle commençait ainsi à se détacher de tout. Aussi longtemps qu'il lui fut possible, elle regarda les tours de la Trinité qui avait toujours été la paroisse de ses parents, c'était là qu'elle avait fait sa première Communion, là, probablement, où bien des fois elle avait promis au Bon Dieu d'être à Lui pour toujours. La famille voyagea à petites journées, s'arrêtant chez des parents et arriva à Kerbastique le 21 août. Arsène et sa sœur se sentirent heureuses en arrivant dans cette solitude où elles passèrent tous les étés avec leurs parents jusqu'en 1836.

Ils avaient choisi la ville de Quimper pour leur séjour d'hiver. Sachant qu'on aimait beaucoup le plaisir dans cette ville et que Mme Le Vicomte y ayant beaucoup d'amis, ses filles y rencontreraient des jeunes personnes de leur âge et dans la même position de famille et de fortune, Arsène eut un instant peur de se trouver forcément lancée dans les réunions mondaines, mais les événements politiques suspendirent pendant un certain temps les bals et les soirées et la famille Le Vicomte se posa tout naturellement dans un genre de vie qui, n'excluant point les réunions de famille, conserva cependant cette simplicité qui avait toujours été dans les goûts de leur pieuse famille. Cependant, elle n'était point sauvage, au contraire, elle se montrait gaie et fort aimable vis-à-vis des visites qui lui plaisaient le moins. Sa sœur comptait sur sa complaisance pour faire les frais quand leur mère les appelait au salon, elle était gracieuse et plaisait à tous et était souvent la première à reprocher à sa sœur une timidité qui n'était plus de son âge, mais qu'elle ne savait pas surmonter.

A peine arrivée à Quimper, la famille Le Vicomte fit la connaissance intime d'un des prêtres les plus distingués du diocèse: l'abbé Mével, chanoine titulaire, grand vicaire honoraire et ancien Supérieur du Grand Séminaire, il était en outre Supérieur de la Communauté du

Calvaire. Dès la première fois qu'Arsène entendit parler de cette Communauté, elle sentit que c'était là que le Bon Dieu l'appelait. L'abbé Mével qui avait beaucoup ses chères filles en parlait volontiers, il louait leur ferveur, leur esprit de désintéressement, il louait leur gaieté jointe à des austérités poussées plus loin que celles des Carmélites, enfin il parlait de leur Pensionnat, de l'éducation simple et solide qu'on y donnait, etc., etc... Sans s'être laissée deviner, Arsène connut bientôt tout ce qui concernait la règle de cette Maison, tellement que quand elle y entra, on eut très peu de chose à lui apprendre.

Toutes les personnes qui fréquentaient Mlle Arsène pensaient qu'elle se ferait religieuse. Le bruit de son entrée dans tel ou tel couvent courut bien des fois. L'abbé Combalot qui voulait établir une maison de hautes études sous le nom de Dames de l'Assomption, vint la demander à son père. M. Le Vicomte répondit qu'il ne s'opposerait pas à la volonté de Dieu, mais qu'il n'irait pas en avant. La sœur aînée de Mme Le Vicomte qui était Assistante des Religieuses de Saint-Thomas de Villeneuve et qui connaissait particulièrement sa nièce, écrivit à son confesseur pour le prier de diriger sa pieuse pénitente vers son Ordre. M. l'abbé Langrez fit la même réponse que M. Le Vicomte. Au reste, on peut croire que s'il eût fait quelque démarche, c'eût été plutôt pour faire entrer sa chère fille dans sa maison de la Providence, car il le désirait très vivement, mais il fut toujours très discret sous ce rapport.

La Supérieure de la maison de la Retraite où Arsène avait une tante religieuse alla bien loin dans ses démarches pour attirer cette âme d'élite dans sa maison. Mme Le Vicomte s'en aperçut et ne voulut plus que sa fille Arsène fût à la Retraite sans être accompagnée de sa sœur aînée, ce qui empêchait les conversations particulières que la Supérieure recherchait.

Mais le bon Dieu faisait son œuvre tout seul et Arsène voyait avec bonheur s'aplanir les obstacles qui semblaient retarder son entrée en religion. Ce fut vers le mois de Juillet 1835 qu'elle fit directement sa première ouverture à ses parents. Elle savait qu'elle déchirait leurs cœurs, car elle était vraiment le trésor de la famille, mais elle connaissait aussi leur religion et leur piété et qu'ils ne s'opposeraient jamais à la volonté de Dieu quand elle leur serait bien connue. Ce fut ce que son père répondit à sa première demande, en ajoutant qu'il ne lui accorderait rien avant qu'elle eût atteint l'âge de vingt-quatre ans. Arsène attendit.

Les parents se décidèrent à louer leur maison de campagne pour passer toute l'année en ville, ayant acheté à Quimper un très bel hôtel, rue Keselvagner. Arsène et sa sœur regrettèrent vivement le séjour si tranquille à la

campagne, mais elles furent obligées de dissimuler leurs regrets, car leurs parents s'en offensèrent, pensant que cette détermination était un parti très sage. Tous leurs enfants donnèrent cependant des larmes à cette chère et agréable solitude où ils avaient passé des jours si heureux. Arsène se reprochait ses regrets. Elle voyait son entrée au couvent devenir plus facile, son père et sa mère n'étant plus séparés, comme cela arrivait quelquefois entre la ville et la campagne, sa sœur s'offrait à leur tenir compagnie, elle pourrait les quitter avec plus de tranquillité.

Ce fut en Octobre 1836 qu'on vint s'établir définitivement en ville, mais Arsène ne devait avoir ses vingt-quatre ans qu'au mois de juillet 1837; cependant, sans préciser d'époque, elle renouvela ses instances. Son père lui dit qu'il voulait que sa vocation fût solidement éprouvée, surtout pour entrer dans un Ordre aussi austère que celui du Calvaire, qu'il voulait qu'elle fût examinée par quelqu'un de son choix. Cette jeune personne se soumit à tout. M. Le Vicomte désigna l'abbé Postic, Supérieur du Grand Séminaire, et par conséquent prêtre du plus grand mérite. Le jour fut pris en mai ou juin. L'examen dura deux grandes heures et l'abbé Postic déclara à M. et Mme Le Vicomte qu'il n'avait jamais vu de vocation plus solide que celle de leur fille et qu'ils pouvaient en toute assurance la laisser entrer au Calvaire.

Il semblait d'après cela que ses vœux allaient être accomplis, mais son frère plus jeune qu'elle de deux ans, était entré au Grand Séminaire de Quimper au mois d'octobre 1834. Trois ans après, ses parents consentirent à l'envoyer au Séminaire de Saint-Sulpice à Paris. Cette séparation fut très pénible pour M. et Mme Le Vicomte, et leur tendre fille ne voulut pas leur demander de se séparer à la fois de deux de leurs enfants, puis elle pensa qu'il leur ferait peine de la voir entrer au Calvaire dans la saison rigoureuse et enfin pendant le Carême, qui est si sévère dans cette Communauté, et s'occupant ainsi de tout ce qui pouvait ménager leur délicate tendresse, elle se décida à faire ses dernières démarches pendant la sainte quarantaine pour pouvoir entrer en religion immédiatement après Pâques de l'année 1838. Elle ne se sentit pas la force de parler directement à ses parents, elle se décida à leur écrire et soumit sa lettre à son directeur. Il n'y trouva rien à changer, cette lettre était admirable. Ah! qu'il est à regretter que cette lettre qui a été longtemps conservée, ait été brûlée par sa mère! M. et Mme Le Vicomte furent pénétrés d'émotion et de douleur à la lecture de cette lettre, ils virent que le moment du sacrifice (et Dieu seul sait quel sacrifice Il leur demandait!) allait sonner. Ils donnèrent connaissance de cette lettre à leur fille aînée qui depuis plusieurs années

se doutait bien qu'il faudrait un jour se séparer de sa sœur chérie, et qui entra dès ce moment dans une vie de sacrifices que Dieu seul a connus!... A dater de ce jour, 28 mars 1838, ceux qu'Arsène passa dans sa famille furent tous empoisonnés par l'idée de séparation, son cœur à elle-même était déchiré, les violences qu'elle avait à lui faire étaient de tous les instants. Son calme ne fut pas altéré un seul instant. Elle n'eut pas un moment de perdu, désirant laisser quelque chose de son ouvrage aux parents bien-aimés dont elle allait se séparer. Elle espérait pouvoir entrer au Calvaire au mois de mai. Son père lui témoigna le désir qu'elle fît encore avec la famille la fête de Saint Paul qui était une fête de famille : M. Le Vicomte, sa fille aînée, et son fils, encore séminariste, avaient ce grand saint pour patron, il allait le devenir aussi de notre future religieuse. Arsène se prêta aux désirs de son père, seulement, elle témoignait celui de quitter le monde avant le 19 juillet qui était le jour où elle aurait vingt-cinq ans. Ses parents le lui promirent.

Au mois de mai, elle fit à leur chère campagne un dernier voyage pour revoir encore les lieux qu'elle avait tant aimés! Suivons-la dans les lignes qu'elle adresse à sa sœur et qui nous permettent de comprendre l'affection de cette âme d'élite pour tous ceux qu'elle allait quitter.

« Petit Journal de mon dernier voyage à Kerbastique, fait au mois de mai 1838, pour ma bonne et bien chère sœur Pauline.

« Pour te prouver que je pense à toi, ma Pauline, quoique je sois à une distance de quatorze heures, je viens te raconter, un peu tous les jours, une partie de ma journée, je pense bien que je ne serai pas aussi fidèle que je le désire, mais tu seras contente du peu, comme tu le serais du tout. J'entre en matière :

« Premier jour. — Je t'ai quittée, cela m'a fait de la peine, et à toi aussi. C'est bien : Fiat! Pendant la route des pensées de bien des genres ont roulé dans mon imagination. Le passé, le présent et le futur l'occupaient en même temps, des sentiments bien divers étaient le résultat de mes réflexions, dont je ne veux pas t'entretenir, tu as assez des tiennes sans y ajouter celles d'autrui.

« Nous arrivons aux cinq chemins, un frisson me saisit à la vue du théâtre de l'affreux assassinat, de là, nous cheminons vers Keruvo. J'étais tant soit peu embarrassée de ma personne; un bon accueil et une petite tasse de café me rafistolèrent et après ce dîner, nous nous dirigeâmes vers le bourg. A peu près en face du moulin Keroc (t'en souvient-il?) nous rencontrâmes notre ancien et bien cher Père directeur et débrouilleur M.

*Le Daen.* Comme il était à cheval, il ne me donna pas l'accolade, mais je lisais dans ses yeux l'expression de son constant amour paternel et il dut voir dans les miens tous les sentiments *filiaux* ou *filiaux* qui n'en départiront jamais. Il me fit le salut ordinaire et serra bien affectueusement la main de mon père; un peu plus loin, nous vîmes Antoine, il promenait dans son jardin. Il m'était impossible de ne pas penser sur cette route au jour où nous la parcourûmes ensemble pour la dernière fois. Encore *Fiat!* Pauline! toujours, c'est le refrain d'une âme chrétienne. Bientôt nous fûmes au Presbytère où nous ne trouvâmes personne, enfin parut M. d'Aulver, il nous conduisit dans le cimetière et là, qu'est-ce que je vis?... Oh! ma pauvre sœur! cette petite église que nous aimions tant, où nous avions passé de si bons moments, où nos cœurs, et nos âmes encore plus ont goûté de grands bonheurs et reçu les plus précieuses faveurs, eh bien! elle est à bas! c'est si vrai que depuis les marches du grand autel jusqu'à l'autel de la Sainte Vierge inclusivement, tout est renversé, et de nouveaux murs s'élèvent. J'eus bien de la peine à découvrir, à travers les pierres, la chaux, etc... les anciennes marches du sanctuaire, elles existent encore, on les voyait, je sentis un mouvement de jouissance, je ne pouvais plus reconnaître le lieu de nos places habituelles, mais là au moins, je me disais : « Nous nous y sommes souvent agenouillées, c'est là que Dieu nous comblait de ses grâces » et ce souvenir, et cette pensée absorbèrent un instant toutes les autres. M. le Recteur qui finissait le catéchisme, sortit au même moment, il fut ce qu'il est toujours; il me me proposa pas d'entrer chez lui, cela me fit de la peine à cause de mon père. Nous visitâmes M. d'Aulver, la Mère Séraphine et Coiffic, quoique la fatigue ne nous manquât pas. J'engageai bien fort mon père à aller de suite à Kerbastique, pour accélérer notre départ, je réussis en passant près du cimetière, M. Le Daen y était, il vint à nous et nous fit vraiment bon accueil. Il nous conduisit dans l'église actuelle, c'est bien triste, un petit autel tout petit placé dans l'embrasure de l'une des portes du bas, une petite balustrade où peuvent à peine se mettre dix personnes voilà tout. Encore si l'on y était tranquille! mais des planches qui ne sont pas jointes séparent un chantier de travail et l'on a bien de la peine à se recueillir tout à fait. Je jetais en souvenir de toi un coup d'œil sur le tribunal de M. Le Daen et me disais intérieurement : « Voilà l'objet des regrets de ma sœur! » Moi-même aussi j'avais le cœur bien gros quand j'en sortis pour la dernière fois, mais sous ce rapport les consolations ont été abondantes, j'espère qu'elles ne t'ont pas manqué non plus.

« La visite à Kerbastique ne me fit pas grand plaisir.

Je ne puis m'habituer à y voir d'autres maîtres que mon père et ma mère, il m'est insupportable d'être là, aussi petite fille que je le désire, chez Mme Broulé. La « grande insulaire » (comme on l'appelle par ici) ne nous reçut vraiment pas mal, mais j'étais gênée vis-à-vis d'elle comme si elle avait pris ma place. Je me disais in-petto : « La première et dernière fois que t'ai vue, bonne femme, tu n'étais pas ici si grande dame que tu l'es maintenant. » J'avais envie de lui faire la mine (c'est une hyperbole), mais je n'ai aucune affection sentimentale pour le couple anglais. Je fus un peu dans le jardin, la pluie nous en chassa, chaque arbre, chaque brin d'herbe presque avait son souvenir! Obligée de n'aller que là où l'on voulait bien me conduire, mes yeux au moins tâchaient de me dédommager de la captivité de mes jambes, mais ils ont eu beau faire, je n'ai même pas pu prendre une petite feuille dans mon parterre, cela me contrariait fort. Nous ne visitâmes que fort peu de chose, il était tard, nous revînmes à Kerdudoc, où mon lit me fit bien plaisir à voir. Avant de me coucher, je priai pour vous tous et même tu entras dans le « surtout ».

« Second jour. — Je n'ai pas grand'chose à te raconter, la journée ne m'a pas offert beaucoup de jouissance. Ce matin, j'ai été à Kerbastique, Coiffic n'a pu y venir. Nous nous sommes promenés longtemps seuls, le cœur ne me disait pas grand'chose, le temps était triste et froid, je crois que mes idées s'en ressentaient. Après le dîner, nous sommes allés à Trovern, où le sommeil commençait à s'emparer de moi lorsque nous avons levé le siège. De là, Mme Dulac, ses enfants et moi, nous sommes rendues au bourg, je m'y promettais du plaisir, mais je ne l'ai pas trouvé, la présence de mon mentor me gênait. Nous sommes cependant allés au couvent puis chez Monsieur d'Aulver que nous n'avons pas vu, puis au presbytère où personne n'était, puis chez Joséphine. La pluie tombait avec violence, nous ne sommes sortis du bourg qu'à 5 h. 1/2. Eh bien! pendant ce temps, je n'ai pas entendu un seul son, ni de l'horloge, ni de la cloche, il eût fait battre mon cœur, mais le Bon Dieu ne l'a pas voulu. La soirée m'a paru bien longue, je m'ennuie ici prodigieusement.

« N'ayant pas de plume, je prends un crayon, mais la soirée est finie. Je suis sûre que tu es dans ton lit, attends, attends, je ne tarderai pas à t'en chasser. Dors-y bien tout de même. Pour moi, je passe mes nuits à Quimper, à moins que je ne voyage un peu plus loin. *Fiat!*

« Je reviendrai sur les journées précédentes, mais je suis au samedi soir. Eh bien! croirais-tu, ma pauvre Pauline, que je n'ai pas mis le pied dans l'église depuis

le jour de mon arrivée. Demain encore se passera tristement. Le passeport que Monsieur Langrez m'avait donné ne m'a pas conduit loin. Que veux-tu! Je prévois que je partirai sans avoir pu faire une dernière communion à Guidel. Cela me fait de la peine, comme tu le penses.

« Troisième jour. — C'est celui des ennuis, par exemple. Dès le matin, contrariétés. Nous devions aller au bourg, un temps affreux nous a retenus. Toute la journée, je me suis ennuyée; mais ce n'était qu'un petit prélude de la soirée. A quatre heures, nous sommes allés à Trovern pour un dîner de douze personnes. Te dire combien je me suis déplu, est au-dessus de mes expressions, j'avais envie de pleurer, mes yeux étaient aussi mal à l'aise que mes oreilles et mon esprit. Ah! je croyais bien mes soirées mondaines terminées, je ne croyais pas devoir en passer une aussi désagréable! Pour me distraire, on me mettait sous les yeux des gravures qui les faisaient se fermer. Oh, mon Dieu, ma bonne sœur, non jamais le monde ne m'a tant déplu que pendant les cinq heures que j'ai passées au milieu de cette compagnie. Nous sommes revenus à neuf heures passées, je ne savais comment faire mon examen! quand j'y pense encore, je suis comme étouffée. Vraiment, si Monsieur Langrez m'avait vue dans cette société, il eût eu bien pitié de moi! Je ne le trouverai pas pour lui raconter mes soucis, et d'un autre côté, je ne pourrai l'attendre, j'ai fait bien fort l'expérience du peu d'amendement qu'on ressent des voyages.

« Quatrième jour. — Il a gelé bien fort cette nuit, mais le soleil s'est levé beau, en me réveillant, j'étais encore tout attristée de ma journée. Monsieur et Madame D. L. allant à Lorient à dix heures, nous sommes sortis, mon père et moi, nous sommes allés à Kerbastique, nous nous sommes promenés jusqu'à midi, et de là, nous sommes allés au bourg, d'abord chez Jacquello, puis jusque chez la Mère Séraphine où nous avons mangé des crêpes, Barbe est venue nous conduire à Kerdudoc. Le temps était très beau, pour la première fois depuis que nous sommes par ici. Je pense que le bon Dieu a eu ses desseins en nous envoyant de si vilains jours, peut-être aurais-je eu la faiblesse de regretter la campagne si elle m'avait montré tous ses charmes, charmes que je sais si bien goûter! Elle ne se montre à moi qu'avec son vilain côté, aussi je n'ai pas de peine. A Dieu donc le mérite! Au lieu d'en faire une bonne provision, je crois que je quitterai le monde bien vite de ce côté-là aussi. Heureusement qu'il n'en sera pas ainsi de tout! Je crois que mon cœur est tout à fait indifférent, excepté pour vous autres que j'aime chaque jour de plus en plus. Ne va pas prendre l'indifférence

que j'éprouve pour ce détachement intérieur qui unit de si près à Dieu, ce n'est pas cela du tout. Je distingue bien ce que j'éprouve ainsi ne sois assez ou trop charitable pour t'y tromper et t'édifier de ce qui n'est nullement juste pour donner sur moi une idée avantageuse.

« Cinquième jour. — Nous devions aller au bourg de bonne heure, une pluie terrible n'a pas cessé de tomber. Toute la matinée, elle a continué. Mon père est triste à cause de l'affaire de Monsieur Ensor. A deux heures la pluie a diminué, nous sommes allés au bourg chez Coëffic seulement, puis chez Jean, puis voir travailler la charpente de l'église. Le mauvais temps a recommencé, aussi pour revenir, nous avons été bien mouillés. Quand serai-je à Quimper!...

« Dimanche. — Point de messe au bourg, pas de communion! D'ailleurs je suis « déconfessée » pleinement. Oh! qu'il me tarde de rentrer dans notre petit calme! J'ai bien peur d'être mise aux arrêts pour l'Ascension par le Père Quillien! Nous sommes allés à Lorient et descendus chez Monsieur Rallier, il était à Rennes malheureusement. Sa femme nous a reçus parfaitement, j'ai vu une litanie de neveux; quand ils me disaient « ma tante », je ne savais à qui ils parlaient. J'ai eu la grand'messe et un bon prône sur la prière. Le soir, les vêpres et la bénédiction, elle m'a fait du bien et j'étais bien contente d'être bénie par le Bon Dieu. J'ai bien pensé à toi. En montant en voiture, le conducteur nous a remis votre bonne lettre qui m'a fait un plaisir, mais un plaisir *inénarrable*!... surtout quand j'ai lu dans un petit coin... Pauline et Henri sont tous les deux charmants pour moi... Oh! ma Pauline, si j'avais le temps de te faire là-dessus un petit sermon, il me semble que je ne serais pas embarrassée. Allons avec confiance, tu vois que le Bon Dieu bénit tes efforts. »

Arsène fit sa dernière visite à Kerbastique le vendredi 18 mai, elle quitta Guidel le lundi 21 mai et entra à Quimper le 22 mai 1838. Elle entra avec bonheur, disposée à s'enfermer bientôt dans le cloître, malgré le chagrin de s'éloigner de sa famille. Ce petit voyage qui, l'année précédente lui avait fait tant de plaisir, ne lui en fit aucun cette année, le bon Dieu lui rendait le détachement plus facile. En constatant cela, sa sœur écrivait: « Je vous en remercie, mon Dieu, ce sont autant de regrets de moins pour elle. Mais qu'il y en a pour nous! Vous le voyez, mon Dieu, et vous le voulez. Eh bien! que votre Volonté soit faite! »

Notre future Postulante, présentée au Calvaire de Landerneau par le Supérieur, Monsieur Mével, avait été admise par la Communauté le 26 avril 1838. Depuis ce



jour, on attendait le moment où Dieu dans son amour allait introduire cette âme d'élite au milieu des épouses de Notre Seigneur. Le Supérieur avait dit sa grande vertu, sa grande intelligence, son charmant caractère, sa piété tendre et simple. Madame Le Vicomte elle-même rendait hommage aux qualités d'Arsène qu'elle avait formée si sérieusement : « Ma fille aînée, disai-elle, est parfaitement élevée, et pourtant, à mon avis, elle est trop entière, Arsène est plus souple. » Aussi la bonne mère comprenait-elle le sacrifice que le bon Dieu lui imposait.

La fête du 29 juin fut passée en famille comme il avait été convenu, mais les premiers jours de juillet, Madame Le Vicomte reçut une lettre d'une de ses sœurs qui venait d'éprouver une grande douleur, elle avait besoin de consolation. Madame Le Vicomte hésitait à se rendre près d'elle, craignant de perdre un des jours qu'elle avait à passer avec sa fille chérie! Mais celle-ci, toujours la même, engagea sa mère à partir, lui promettant de rester autant de jours de plus qu'elle en passerait en voyage. Quelle abnégation! Madame Le Vicomte partit donc et revint à Quimper avant le 19 juillet. On fit encore cette fête en famille. Le dîner fut aussi gai que pouvaient le permettre les sentiments qui oppressaient tous les cœurs de la famille. Le Supérieur du Calvaire, Monsieur Mével, vint y prendre part. Arsène fut admirable!

Avant de quitter les siens, elle écrivit aux différents membres de sa famille et toutes ses lettres, dont quelques-unes étaient assez difficiles, furent des chefs-d'œuvre. Une semblait surtout bien délicate. Madame Le Vicomte trouvant que sa fille la faisait un peu longue, lui en fit l'observation, elle répondit : « Maman, quand vous l'aurez lue, si vous ne la trouvez pas bien, je la recommencerai. » Il n'y avait pas un mot à ajouter, pas un à retrancher...

Le Bon Dieu permit que pendant la dernière semaine qu'elle passa dans la maison paternelle, elle eût beaucoup d'épreuves! Sa mère semblait vouloir la faire douter de sa vocation en ne ménageant pas des réflexions bien pénibles pour sa sainte fille; elle resta la même, mais dans l'oppression de son âme, elle écrivait quelquefois sur des chiffons de papier quelques paroles latines où son amour pour son Dieu et le désir de Lui être unie s'exhalaient. Quand elles se trouvait avec quelque personne qu'elle croyait voir pour la dernière fois, ou qu'elle allait dans un endroit où elle ne devait plus retourner, elle disait à sa sœur qu'elle se trouvait heureuse d'avoir eu ce jour-là quelque chose à offrir à Dieu.

Son entrée au couvent fut tenue très secrète. Mais arriva enfin le jour du départ, mercredi 8 août 1838. Le matin, toute la famille fut à la messe à la chapelle de la Providence où Monsieur l'abbé Langrez, confesseur d'Arsène, disait la messe pour elle. En revenant, on rencontra quelqu'un de la campagne que l'on ne pût se dispenser d'engager à venir partager le déjeuner. Arsène regarda cette rencontre comme un bienfait de la Providence qui envoyait une distraction à ses parents pendant ce repas. Vers onze heures, sa mère la conduisit chez Monseigneur de Poulpiquet pour lui demander sa bénédiction. La pauvre mère ne pouvait s'empêcher de pleurer. L'Evêque de Quimper l'en reprit. « Ah! Monseigneur, reprit Madame Le Vicomte, Notre Seigneur Jésus-Christ n'a-t-il pas pleuré sur Lazare? Ne puis-je pas pleurer sur ma fille?... » On dîna vers trois heures, la voiture publique partait vers cinq heures et il fut convenu que Madame Le Vicomte et sa fille iraient la prendre à la sortie de la ville. Le départ de notre Ange fut déchirant. La sœur aînée ne pouvant se détacher de sa sœur, Madame Le Vicomte crut devoir user de son autorité pour séparer les deux sœurs. Elle a avoué depuis qu'elle ne se doutait pas de la tendresse qui les unissait et la voie de souffrances et de sacrifices qui commençaient pour sa fille aînée.

Avant de quitter la maison paternelle, Arsène avait demandé à ses bons parents leur bénédiction. Le Bon Dieu la soutint dans un moment si pénible. Elle voyait enfin tous ses vœux comblés, aussi elle était calme, quand au milieu de la route, le Bon Dieu permit le commencement d'une nouvelle épreuve qu'elle cacha à sa mère (1). Ces dames arrivèrent à Landerneau au milieu de la nuit, et le lendemain, 9 août, elles arrivèrent au Calvaire. Sur la route, Arsène donna à un pauvre le contenu de son porte-monnaie, supposant qu'il fallait arriver tout à fait pauvre et détachée de tout. A deux heures, elle entra dans la clôture. En embrassant sa mère, elle lui dit : « Adieu, Maman, adieu, pour Dieu! » Elle venait de tout quitter pour ce Bon Maître, qui après vingt-huit ans de vie religieuse, lui donnera ses récompenses éternelles!

Ici s'arrêtent les notes de Madame de Kerguelen, Monsieur Le Vicomte a brûlé toutes les lettres de sa fille, aussi ne pouvons-nous la suivre que par les souvenirs de quelques religieuses et les actes importants de la Communauté où elle prit toujours sa grande part.

(1) Nous ne pouvons savoir de quelle épreuve il s'agit.

Sa riche personnalité, comprimée au foyer domestique par son respect d'une autorité maternelle un peu trop exigeante, va se développer avec une hâte et une maîtrise telle qu'on se demande si Dieu, connaissant le peu de temps que la chère Mère aurait à prodiguer, ne voulait pas doubler les étapes, et ainsi ne frustrer en rien les espérances du cher Calvaire. L'*Echo* de 1935 vous le prouvera, chères Anciennes, si la Divine Providence veut bien le permettre.



## AVIS PRATIQUES

Nous ne pouvons nous dispenser de confier à l'*Echo* une petite observation bien discrète assurément, mais malheureusement nécessaire! Vous le devinez, il s'agit de la modeste cotisation annuelle, qui, en raison même de son peu d'importance est facilement oubliée. Or, que le petit versement soit fait ou non, la caisse de notre amicale remet à la Fédération diocésaine la part qui lui revient, les frais d'impression et d'envoi de l'*Echo* ont leur importance, aussi sommes-nous réduites à ne pouvoir coopérer, comme il serait pourtant si bon de le faire, aux œuvres si multiples et si pressantes rattachées aux Amicales. Avez-vous bien remarqué les précisions de l'*Echo* de 1933, page 57? Il vous confiait qu'une trentaine d'Associées avaient oublié de verser la cotisation 1931-1932, et 150 Associées celle de 1932-1933. Les retards de l'an dernier 1933-1934 ne sont pas moins nombreux.

Sur la sage inspiration, donnée par les Conseillères à notre réunion statutaire de l'an dernier, les retardataires ont trouvé glissé dans le présent *Echo* une formule de Chèque Postal, sur le côté réservé à la correspondance sont notées les années arriérées. Pour l'année présente, la cotisation peut être remise à la réunion du 29 juillet, ou déposée dès maintenant au Compte C. P. n° 20129 Rennes, la Directrice du Pensionnat du Calvaire, Landerneau.

On nous avait conseillé de ne pas adresser l'*Echo* aux délinquantes, nous n'avons pu nous y résoudre, très certaines que ce simple rappel à l'ordre produira tout l'effet désirable.



## IN MEMORIAM

**Sœur MARIE DE LA NATIVITÉ (Marie-Françoise Riou)**  
**22 Septembre 1858 - 30 Mai 1934**

C'est bien dans le « baiser du Seigneur » que vient de s'éteindre, en cette veille de Fête-Dieu, notre chère Sœur Marie de la Nativité. Déjà, la veille au soir, elle avait reçu le Saint Viatique qui lui fut renouvelé en ce matin du 30 mai; moins d'une demi-heure après, presque sans agonie, avec cette paix qui toujours la caractérisa, elle allait recevoir la récompense d'une longue vie toute donnée au Bon Dieu et au prochain.

Nos Anciennes ont toutes gardé le souvenir de cette bonne sœur infirmière qui, si souriante, si accueillante, les soignait dans leurs petits malaises, s'ingéniait à leur faire plaisir, leur demandant « ce qu'elles aimaient » et se mettant en peine pour le leur procurer, quelquefois même un peu en fraude... mais faire plaisir à l'une de ces petites, quelle joie pour ce cœur si délicat! Une de nos élèves d'autrefois nous confiait que de son temps, voyant apparaître Sœur Marie de la Nativité à l'extrémité d'un dortoir, vite on l'appelait et la bonne Sœur de répondre: « Vous voulez de la tisane, mes enfants? Je vais vous en apporter. » Ce n'était pas la tisane qui attirait, mais le bon sourire, le visage épanoui, la parole maternelle de la bonne Sœur, on voulait la voir, lui causer, la sentir près de soi, jouir de ce que l'enfant ne pouvait définir et qui était le rayonnement du bon Dieu, et la chère Sœur se laissait faire, ne se doutant de rien...

Ces fonctions d'infirmière, elle les remplit toute sa vie, tant à la Communauté qu'au Pensionnat et pendant de longues années, les Bons Anges ont dû compter ses pas, enregistrer ses actes nombreux de dévouement, de charité si joyeuse. L'âge — elle allait avoir 76 ans dans quelques mois — et les infirmités vinrent cependant mettre fin à cet actif dévouement.

En décembre 1932, la chère Sœur s'alita pour ne plus se relever, c'était de l'épuisement, une faiblesse persistante la minait, mais ne lui enlevait rien de sa constante sérénité, de son inlassable charité pour sa Communauté,

pour ses enfants, elle s'intéressait à tout, priait à toutes les intentions qu'on lui recommandait.

Combien elle nous a édifiées pendant cette longue période de 18 mois qui lui fut si pénible! Jamais une plainte malgré ses souffrances, toujours contente de recevoir les petites visites que nous aimions à lui faire et qui nous laissaient dans l'admiration devant tant de résignation, tant d'abandon à la volonté divine. C'était la deuxième phase de sa vie, ce ne fut peut-être pas la moins méritoire. Pendant ces longues heures d'inaction forcée, elle priait, son chapelet ne la quittait guère, et elle vivait dans l'attente. Attente de Celui qu'elle avait tant aimé et si bien servi dans ses membres souffrants. Il est enfin venu chercher sa fidèle servante et, nous n'en doutons pas, ce fut pour l'introduire au lieu de la récompense. C'est au Ciel que nous la cherchons désormais en comptant sur son intercession. Vous aussi, chères Anciennes, vous qui l'avez connue et aimée, tout en priant pour elle, vous l'invoquerez et vous lui demanderez avec nous de garder tout le Calvaire, celui d'autrefois, dont vous êtes, celui d'aujourd'hui, celui de demain. Ainsi, vous acquitterez la dette de reconnaissance contractée envers la chère Sœur que nous pleurons, mais comme on pleure « ceux qui meurent dans le Seigneur », laissant l'impression d'avoir toujours été « des doux et des pacifiques ».

## Nos associées défuntes

- 1933 Anne-Marie PERROT (Mme Inizan), Kerléo, Kernouës.
- 1934 25 Janvier. — Paule LIVINEC, (Mme José Corre), à Brest.
- 3 Mars. — Au Carmel de Morlaix, Révérende Mère Marie de l'Immaculée Conception (Marie Quéinnec).
- 16 mars. — Jeanne GUEGUEN, à Tréflevez.
- 19 Mars. — Marguerite ANDREY (Mme Chardey), à Morlaix.

Une Messe Solennelle de *Requiem* sera chantée dans la Chapelle du Calvaire de Landerneau, le vendredi 27 juillet, pour ces chères disparues. Que les adhérentes qui ne pourront y assister veuillent bien s'associer de loin à ce pieux Memento.

# CARNET DE FAMILLE

## Rappels à Dieu.

- 1933 23 Avril. — M. BREARD, époux de Jeanne Prot et père de Mme Dagorn-Bréard Jeanne, à Douarnenez.
- 30 Août. — Marie-Andrée DAGORN, fille de M. et Mme Dagorn-Bréard Jeanne, à Brest.
- 7 octobre. — M. DERRIEN, père de Mme Dumeige-Derrien Marthe, à Brest.
- 11 Novembre. — Françoise DAMELIN COURT, fille de M. et Mme Damelin court-Bouillonnet (Marguerite).
- 1<sup>er</sup> Décembre. — M. Philippe BUSSY, frère de Béatrix Bussy (Mme Paul Kelly), à Londres.
- Décembre. — M. GUEGUEN, père de Christine Guéguen.
- 1934 4 Février. — M. Mathieu ABGRALL, père de Mmes Bergot-Abgrall Marie et Corre-Abgrall Thérèse, à Landivisiau.
- 24 Mars. — Mademoiselle Mad. BERTHOU, fille de M. et Mme Berthou-Laudren Anna, Landerneau.
- 1<sup>er</sup> Avril. — Le Docteur Jean-Baptiste CAMUS, époux de Mme Camus-Abgrall, Francine, à Plouigneau.
- 21 Avril. — M. MILIN, père de Marguerite et Jeanne Milin, à Kermaria, Le Relecq-Kerhuon.
- 25 Avril. — M. LAMANDE, père de Marie-Louise, Paulette et Jeanine, à Saint-Gobain.
- 29 Avril. — Mme CAMUS, née Lampérière, belle-fille de Mme Camus-Abgrall Francine, au Havre.
- 10 Mai. — Mme LAOUT, mère de Claire et Anna (Mme Tabary), à Marcoing.
- 25 Mai. — M. FLOCH, père d'Yvonne Floch, Lannilis.

## Naissances.

- 1932 12 Août. — Michel DUMEIGE, fils de M. et Mme Dumeige-Derrien Marthe.
- 1933 16 Juillet. — Marie-Yvonne LE BERRE, fille de M. et Mme Le Berre-Le Page Jeanne.
- 29 Juillet. — Geneviève BEAUDOUIN, fille de M. et Mme Beaudouin-de Dieuleveult, Marguerite.
- 21 Septembre. — Paul LE GOAZIOU, fils de M. et Mme Le Goaziou-Le Gall Gabrielle.
- 1<sup>er</sup> Octobre. — Denise-Thérèse GUIDOU, fille de M. et Mme Guidou-Loch Bernadette.
- 7 Octobre. — Claude REBILLARD, fille de M. et Mme Rébillard-de Dieuleveult Suzanne.
- 8 Octobre. — Yves-Marie LE GOAZIOU, fils de M. et Mme Le Goaziou-Le Vaillant Anne.
- 10 Octobre. — Thérèse POULIQUEN, fille de M. et Mme Pouliquen-Couloigner Marie.
- 20 Octobre. — Yvette Le Bris, fille de M. et Mme Le Bris-Salaün Marie.
- 27 Décembre. — Patrick-John BELL, fils de M. et Mme Bell-Kelly Jacqueline.
- 1934 6 Février. — Jean-Yves LIOT, fils de M. et Mme Liot-Le Bourhis Jeanne.
- 10 Février. — Marie-Thérèse CROUAN, fille de M. et Mme Crouan, petite-fille de la Présidente de notre Amicale.
- 20 Février. — Renée KERGOAT, fille de M. et Mme Kergoat-Tanguy Rose.
- 1<sup>er</sup> Mars. — Jean-Noël LE SEACH, fils de M. et Mme Le Seach-Kerhoas Anne-Marie.
- 2 Mars. — Charles PACE, fils de M. et Mme Pacé-Le Goff Yvonne.
- 15 Mars. — Olivier REBILLARD, fils de M. et Mme Rébillard-de Roince Marguerite.
- 18 Mars. — Anne-Marie PINVIDIC, fille de M. et Mme Pinvidic-Le Page Jeanne.
- 31 Mars. — Monique BERNARD, fille de M. et Mme Bernard-Lamandé Marie-Louise.
- 3 Avril. — Monique LE MEUR, petite-fille de M. et Mme Le Meur-Le Gall Julia.
- 2 Mai. — Michel MALEJAC, fils de M. et Mme Maléjac-Stervinou Simonne.
- Michaël KELLY, petit-fils de Béatrix Kelly, Bussy.

### **Mariages.**

L'Echo de 1933 aurait dû vous faire part du mariage de Marie Moulin et de M. Cornec, célébré le 8 novembre 1932. Nous avons vivement regretté cette très involontaire omission, que notre si chère Ancienne veuille bien nous excuser.

Cette année nous pensions faire part d'une naissance... Le cher petit ange, qui se serait appelé Jean, n'a fait que prendre ici-bas son droit d'entrée au Paradis, le 24 décembre 1933.

- 1933 18 Juillet. — Antoinette JESTIN et M. Joseph JACOB.  
2 Août. — Louise-Anne SALUDEN et M. Yves LE BIHAN.  
24 Août. — Gabrielle BOUGUEN, fille de Marie LANGLOIS et M. André CLOT.  
7 Octobre. — Anne GALES et M. DES BOUILLONS.  
10 Octobre. — Elisabeth D'HERVE et M. Hervé HASCOËT.  
7 Novembre. — Madeleine DANQUIGNY et M. BELOT.  
31 Janvier. — Germaine LE NAOUR et M. Bernard TIRANT.
- 1934 5 Avril. — Amélie MASSERON et M. André GONNOT.  
11 Avril. — Marie VICAIRE et M. SEGALÉN.  
12 Avril. — Marguerite LE DU et M. SALUN.

### **Changements d'adresses**

- BERNARD Anna (Mme Hémédy), 15, rue Navarin, Brest.  
BOURHIS (LE) Jeanne (Mme Liot), Ker-Odet, Boulevard Kerguélen, Quimper.  
BREARD Jeanne, (Mme Dagorn), rue Kerfautras, Brest.  
DIEULEVEULT (DE), Suzanne (Mme Pierre Rébillard), La Prézaie, Bouère, Mayenne.  
DOUGUET Marie-Thérèse, chez Mme Delmosse, Ville-neuve-sur-Yonne (Yonne).  
GALES Anne (Mme des Bouillons), 23 Avenue Joffre, Chantilly (Oise).  
HERVE (D') Elisabeth, (Mme Hervé Hascoët), Créach-en-Ibil, Penhars.  
LAMANDE (Mme), Saint-Gobain, (Aisne).  
LAMANDE Paulette, 2, rue Léopold Robert, Paris (xiv<sup>e</sup>).  
LANGLOIS Gabrielle, 41, rue Danton, Brest.  
LINTANF Lina, Pharmacie, Quai de Léon, Morlaix.  
LOCH Bernadette, (Mme Guidou), Caserne de la Garde Républicaine, La Roche-sur-Yon.  
MADEC Yvonne, Elève Infirmière, Hôtel Dieu, Nantes.  
MASSERON Amélie (Mme André Gonnot), 40, rue Jules-Ferry, Montrouge (Seine).  
MIGOT Marie (Mme Corre), 29, rue Villaret-Joyeuse, Brest.  
PAGE (LE) Jeanne (Mme Pinvidic), Grande Place, Landivisiau.  
PIRIOU Louise (Mme Sinou), 29, rue Jean-Jaurès, Brest.  
PRIER M.-L. (Mme Demeule), 2, rue Anatole-France, Brest.  
RICHARD Alphonsine, L'Ermitage, Sables-Blancs, Tréboul.  
SALUDEN Louise-Anne (Mme Le Bihan), 11, rue Servandony, Paris (vi<sup>e</sup>).  
STERVINO Simon (Mme Maléjac), Villa Lucienne Ker-goat-ar-Lez, Ergué-Armel, près Quimper.

## Nouvelles adhérentes titulaires

---

ANDRÉ Azélia, (Mme Nézou), Villa des Quatre-Vents, Roscanvel.  
 ANDRÉ Yvonne (Mme Queinnec), Voie d'accès du Port, Morlaix.  
 AUZOU Jeanne (Mme Rendu), 2, Passage Saint-Martin, Brest.  
 BAUGUION Yvonne (Mme Le Maître), 15, rue Navarin, Brest.  
 BERTHELOT Aline (Mme Chossec), 36, rue Jean Jaurès, Brest.  
 BOUGUEN Berthe (Mme Guivarch), rue de Ploudiry, Landerneau.  
 BRANELLEC Louise (Mme Duval), « La Roseraie », Landerneau.  
 BRAS (LE) Gabrielle, « Minven », Hanvec.  
 CRANE (LE) Yvette, Kerjos, Fouesnant.  
 CROUAN Madeleine, 50, rue de Brest, Morlaix.  
 DU (LE) Marguerite (Mme Salün), rue de Brest, Carhaix.  
 FICHANT Marie (Mme Cozien), Restavidan, Pleyben.  
 GALL (LE) Yvonne, rue Nationale, Rosporden.  
 GUEGUEN Christine, Botrévy, Tréflévenez.  
 GOUPIL Geneviève, « Keranna », rue Saint-Convoïon, Redon (Ille-et-Vilaine).  
 GUILLERMOU Marie, Lannilis.  
 HALLEGUEN Marie (Mme Mercier), (Notaire), Châteaulin.  
 KERHOAS Thérèse, Cléguer, Lopérec.  
 LABAT Antoinette (Mme Vve Hautin), Bois de Sapins, Lambézellec.  
 LABAT Yvonne, (Mme Jestin), « Kernéo », Saint-Pierre-Quilbignon.  
 LESQUIVIT Marie, Dirinon.  
 LESQUIVIT Jeanne, Dirinon.  
 MARTIN Camille, Poul-ar-Bachet, Brest.  
 MOULIN Anna, Kéranquéré, Dinéault.

MAUVOISIN Adrienne (Mme Fournier), 6, rue Amiral-Linois, Brest.  
 PELLEN Anne-Marie (Mme Pailler), Kersaint-Portsall, Ploudalmézeau.  
 PENVERN Joséphine, Kerhuon.  
 PILVEN Céline (Mme Paul Wencher), 47, rue Jean-Macé, Brest.  
 PRIGENT Gabrielle, Cléder.  
 PRIGENT Marie, Mme Vigouroux, 8, rue d'Abboville, Brest.  
 QUEAU (LE) Gabrielle (Mme Le Jollec), Lothey, par Châteaulin.  
 QUENTEL Amélie (Mme Gélébart), Boulangerie, Kérinou, Lambézellec.  
 QUENTEL Rosalie (Mme Kernéis), 13, rue Jean-Jacques Rousseau, Brest.  
 RANNOU Angèle, « Kerguéban », Quéménéven.  
 ROSUEL Emilie (Mme Descamps), 3, rue Foy, Brest.  
 ROUX (LE) Marie (Mme Prigent), Cléder.  
 SANQUER Suzanne, Moulin-Neuf, Sizun.  
 TANGUY Rose (Mme Kergoat), rue de la Mairie Douarnenez.  
 TUAL Anne, Ile Molène.

## Nouvelles adhérentes honoraires

---

COLLIEC Mademoiselle, 33, rue Kéréon, Quimper.  
 NAIRE (LE) Madame, 60, rue de L'Hôpital, Lorient.  
 NAUDINAT (Mlle Mathilde), 55, rue Victor-Hugo, Brest.

